

Fredric
Brown

L'univers en folie



folio
SF

Fredric Brown

L'Univers en folie

*Traduit de l'américain
par Jean Rosenthal*

Traduction révisée par Thomas Day



Denoël

Titre original :
WHAT MAD UNIVERSE

*Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Présence du futur aux Éditions Denoël.*

© *Fredric Brown, 1949*
© *Éditions Denoël, 1970-2002,*
pour la traduction française.

Tour à tour sténographe, bibliothécaire, commis voyageur, receveur d'autobus, plongeur de restaurant et même détective privé, Fredric Brown (1906-1972) a tardivement débuté dans la littérature par des romans policiers, avant de donner à la science-fiction quelques-unes des œuvres les plus drôles et les plus sarcastiques du genre.

Spécialiste des très courtes histoires à chute, dynamiteur impitoyable des clichés en vigueur, Fredric Brown incarne une science-fiction délibérément décalée, héritière du *nonsense* propre aux œuvres de Lewis Carroll dont il fut un fervent admirateur. *L'Univers en folie*, *Martiens, go home !*, mais aussi ses nombreuses nouvelles, sont de petits bijoux d'humour et d'invention qui le placent parmi les auteurs cultes de la science-fiction américaine.

Chapitre premier

Et il y eut un grand éclair...

Le premier lancement de fusée vers la Lune eut lieu en 1954 et se solda par un échec. Sans doute à cause d'un défaut de conception, la fusée retomba sur la Terre, tuant une douzaine de personnes. Afin de rendre possible l'observation de son arrivée sur la Lune depuis la surface de la Terre, la fusée était munie, non pas d'une charge explosive mais d'un accumulateur Burton capable de fonctionner tout au long du voyage à travers l'espace, et d'y accumuler un formidable potentiel électrique qui, au contact du sol lunaire, devait se décharger en produisant un éclair plusieurs milliers de fois plus brillant que celui de la foudre, d'une force destructrice plusieurs milliers de fois supérieure.

Par bonheur, la fusée retomba dans une zone faiblement peuplée des monts Catskill¹, dans la propriété d'un magnat de la presse. Celui-ci, sa femme, deux invités et huit domestiques furent tués par la décharge électrique qui anéantit totalement la maison et abattit les arbres dans un périmètre de quatre cents mètres. Onze corps seulement furent retrouvés. On supposa alors qu'un des deux invités, un journaliste, se trouvait si près du centre de la déflagration que son corps fut complètement désintégré.

La fusée suivante (qui, elle, arriva à bon port), fut lancée un an plus tard, en 1955.

Bien que passablement essoufflé à la fin du set, Keith Winton fit de son mieux pour ne pas le montrer. Il n'avait pas joué depuis des années, et venait de se rendre compte que le tennis était, décidément, un sport de jeune homme. Non qu'il fût vieux

¹ Chaîne de montagnes peu élevées formant un arc au nord-ouest de New York. (N.d.T.)

mais, à trente et un ans, on s'essouffle si on manque d'entraînement ; et Keith en manquait. Il lui avait fallu aller au bout de lui-même pour emporter ce set.

Il s'imposa un nouvel effort pour sauter par-dessus le filet et rejoindre la jeune femme qu'il venait de battre. Il haletait un peu, mais réussit à lui sourire.

« Un autre set ? Vous avez le temps ? »

Betty Hadley secoua sa tête blonde : « J'ai bien peur que non, Keith. Je vais être en retard. Je n'aurais déjà pas pu rester aussi longtemps si M. Borden ne m'avait pas promis de me faire conduire jusqu'à l'aéroport par son chauffeur et de m'offrir le retour jusqu'à New York en avion. Vous ne trouvez pas que c'est merveilleux de travailler pour un homme pareil ?

— Oh ! Bien sûr », dit Keith, qui ne pensait aucunement à M. Borden. « Vous êtes vraiment obligée de rentrer ?

— Absolument. C'est un dîner d'anciennes élèves. Ma propre *alma mater*. Et par-dessus le marché, je dois faire un petit discours : je vais leur expliquer comment on dirige un magazine romantique.

— Je pourrais vous accompagner, proposa Keith, et leur dire comment on dirige un magazine de science-fiction. Ou un magazine d'épouvante, si vous préférez. Avant que Borden ne me confie *Aventures extraordinaires*, je m'occupais d'*Histoires macabres*. J'en faisais des cauchemars. Cela intéresserait peut-être vos anciennes camarades, qu'en pensez-vous ?

— C'est possible, fit Betty Hadley en riant. Mais c'est une soirée strictement féminine, Keith. Allons, n'ayez pas l'air si désolé. Je vous verrai au bureau demain matin. Ce n'est pas la fin du monde, vous savez.

— Non, bien sûr », reconnut Keith. Ce en quoi il se trompait d'ailleurs, mais il ne pouvait pas le savoir.

Il escorta Betty le long de l'allée qui menait du court de tennis jusqu'à la grande maison, résidence d'été de L.A. Borden, le directeur du groupe de presse Borden.

« Vous devriez rester pour le feu d'artifice, dit-il.

— Le feu d'artifice ? Oh ! vous voulez dire la fusée qu'on a envoyée sur la Lune. Est-ce qu'il y aura quelque chose à voir, Keith ?

— On l'espère, en tout cas. Vous n'avez pas lu les journaux ?

— Pas vraiment. Je sais que la fusée doit émettre un éclair, comme un éclair d'orage, en touchant la Lune, si elle arrive jusque-là. Et on espère que cet éclair sera visible à l'œil nu, si bien que tout le monde va surveiller la Lune. La fusée doit *arriver* à neuf heures et quart, c'est bien ça ?

— Neuf heures seize. Évidemment, je regarderai. Si vous en avez l'occasion, surveillez le centre de la Lune, entre les extrémités du croissant. C'est la nouvelle lune et la fusée touchera la partie qui se trouve dans l'ombre. Si vous regardez sans utiliser de télescope, cela fera une petite lueur, comme si quelqu'un craquait une allumette à cent mètres de vous. Il vous faudra faire bien attention.

— Il paraît que la fusée ne contient pas d'explosifs, Keith. Dans ce cas, qu'est-ce qui produira l'éclair ?

— Une décharge électrique à une échelle encore jamais expérimentée. La fusée abrite un appareil totalement nouveau, conçu par le professeur Burton, qui utilise le contrecoup de l'accélération pour produire et emmagasiner de l'énergie électrique, de l'électricité statique. La fusée elle-même jouera un peu le rôle d'une monstrueuse bouteille de Leyde. Et comme elle traversera le vide, il ne peut pas y avoir de déperdition de courant avant le moment de la décharge. Quand elle touchera la Lune, cela fera un court-circuit gigantesque.

— Est-ce qu'il n'aurait pas été plus simple d'utiliser une charge d'explosifs ?

— Si, bien sûr, mais avec ce nouveau dispositif, on aura un éclair bien plus brillant que ce qu'aurait produit une tête nucléaire de masse identique. Et puis ce qui les intéresse, c'est d'obtenir un éclair, pas une explosion. Évidemment, cela va démolir un peu le paysage – sans doute moins qu'une bombe atomique – mais plus, en tout cas, qu'une charge de dynamite par exemple. Et on espère apprendre beaucoup sur la composition de la surface de la Lune en braquant sur l'éclair les spectroscopes qui équipent pour l'occasion tous les grands télescopes situés sur la surface de la Terre où il fera nuit à neuf heures seize. Et puis... »

Comme ils arrivaient devant la porte de la maison, Betty Hadley lui posa la main sur le bras. « Je suis navrée de vous interrompre, Keith, mais il faut que je me dépêche. Sinon je vais manquer mon avion. Au revoir. »

Elle lui tendit la main, mais Keith Winton, au lieu de la prendre, saisit la jeune fille par les épaules et l'attira vers lui. Il l'embrassa et, pendant une seconde haletante, il sentit les lèvres de Betty céder sous la pression des siennes, puis elle se dégagea.

Mais ses yeux brillaient, légèrement embués. « Au revoir, Keith. Nous nous reverrons à New York.

— Entendu pour demain soir ? Pour un vrai rendez-vous. »

Elle acquiesça et entra en courant dans la maison. Keith resta sur le seuil, accoudé au chambranle, un sourire stupide en lieu et place des lèvres.

Voilà qu'il était de nouveau amoureux, mais cette fois il s'agissait de quelque chose de vraiment différent, inédit.

Il ne connaissait Betty Hadley que depuis trois jours. À vrai dire, il ne l'avait vue qu'une fois avant ce merveilleux week-end. C'était le jeudi où elle était venue s'installer dans son nouveau bureau. Le magazine qu'elle dirigeait, *Harmonie parfaite*, venait d'être racheté par Borden. Et celui-ci avait été assez malin pour reprendre la directrice avec le magazine. Betty Hadley cumulait de très bons résultats depuis trois ans ; les Éditions Whaley avaient vendu *Harmonie parfaite* uniquement parce qu'elles se consacraient désormais à la publication de digests et qu'*Harmonie parfaite* était le dernier magazine de leur catalogue.

Keith avait donc fait la connaissance de Betty Hadley ce jeudi, et il lui semblait déjà que ce jour ferait date dans sa vie.

Le vendredi il avait dû aller à Philadelphie pour voir un de ses auteurs, un garçon très doué auquel on avait donné une grosse avance pour un roman qu'il ne semblait nullement disposé à écrire pour l'instant. Keith avait essayé de le lancer sur un canevas et pensait avoir réussi.

Il avait ainsi manqué la visite de Joe Doppelberg, un de ses plus fidèles abonnés, qui avait choisi ce vendredi pour venir à New York et se rendre aux bureaux des Éditions Borden.

D'après le ton et le contenu des lettres de Joe Doppelberg, Keith avait eu une sacrée chance d'être *ailleurs*.

La veille, samedi, il était venu dans la région, invité par L.A. Borden. C'était la troisième fois que Keith venait, mais ce qui s'annonçait comme un week-end banal chez le patron se transforma en séjour de rêve quand il s'aperçut que l'autre invitée était Betty Hadley.

Betty Hadley... élancée, des cheveux d'un blond doré, un teint délicatement hâlé, un visage et une silhouette qui méritaient davantage les honneurs de la télévision que le cadre peu brillant d'une salle de rédaction.

Keith poussa un soupir et entra dans la maison.

Dans le grand salon aux boiseries de noyer, L.A. Borden et Walter Callahan, son expert-comptable, faisaient une partie de gin-rami.

Borden leva la tête : « Salut, Keith. Vous me remplacez après cette partie ? Nous avons presque fini. J'ai quelques lettres à écrire et Walter se moque pas mal, je suppose, de prendre votre argent plutôt que le mien. »

Keith secoua la tête : « J'ai aussi du travail, monsieur Borden. Je dois boucler le *Courrier des Astronautes* ; j'ai apporté ma machine et les lettres de lecteurs.

— Allons donc ; je ne vous ai pas invité pour travailler. Vous ne pouvez pas faire ça demain au bureau ?

— Je voudrais bien, monsieur Borden, dit Keith. Mais je suis légèrement en retard, et tout doit être chez l'imprimeur demain matin à dix heures pile. Ils bouclent la maquette à midi, il n'y a donc pas de temps à perdre. Mais c'est l'affaire de deux heures tout au plus et j'aime autant m'en débarrasser tout de suite pour être libre ce soir. »

Il traversa le salon et monta l'escalier. Dans sa chambre, il sortit la machine de sa mallette et la posa sur le bureau. Il prit dans sa serviette le dossier contenant la correspondance adressée au *Courrier des Astronautes* ou, pour les moins timides, à l'Astronaute de service.

La lettre de Joe Doppelberg se trouvait sur le dessus de la pile. Il l'avait placée là, car Joe Doppelberg avait écrit qu'il

viendrait peut-être personnellement, et Keith voulait avoir sa lettre sous la main.

Il glissa une feuille de papier dans la machine, écrivit en guise de titre *L'Astronaute vous répond* et se mit au travail.

Chers amis astronautes, ce soir, celui où j'écris cet article, pas celui où vous le lirez, c'est le grand soir du jour J et bien sûr l'Astronaute de service se trouvait aux premières loges. Et il n'a rien manqué : il a bel et bien vu le grand éclair venu de la Lune, là où s'est écrasée la première fusée lancée dans l'espace par l'homme.

Il parcourut ces quelques lignes d'un regard critique, puis arracha la feuille de papier et la remplaça par une feuille blanche. C'était trop formel, trop guindé. Il alluma une cigarette et recommença, avec plus de facilité cette fois-là... du moins s'efforça-t-il de s'en convaincre.

Tandis qu'il se relisait, il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait puis se refermait, et de hauts talons qui descendaient l'escalier. Ce devait être Betty qui s'en allait. Il se leva pour courir jusqu'à la porte, puis se ravisa. Non, ce serait une erreur tactique de retourner lui dire au revoir maintenant, avec Borden et Callahan dans le salon. Il valait bien mieux rester sur ce baiser rapide et frémissant et la promesse de se revoir le lendemain soir.

En soupirant, il s'empara de la première lettre de la pile – celle de Joe Doppelberg – et la relut :

Cher Astro-triste,

Je ne devrais même pas vous écrire étant donné que votre dernier numéro est d'une nullité interstellaire, à l'exception du récit de Wheeler. Qui a bien pu vous dire que ce scribouillard de Gormley était capable d'écrire une histoire ? Et comme astronavigateur, je ne me fiera pas à lui, même pour traverser un plan d'eau dans Central Park.

Et la couverture de Hooper ! La fille est bien, d'accord, et même mieux que ça, mais sur les couvertures, elles sont toujours bien. Seulement, cette créature qui la poursuit, je suppose que ça représente un des diables mercuriens décrits

dans la nouvelle de Wheeler ? Eh bien, vous pourrez dire à Hooper de ma part que je suis capable d'imaginer un B.E.M.² autrement plus effrayant, sans avoir recours à du mucus de limace vénusienne. Sincèrement on se demande pourquoi une fille de ce genre ne fait pas demi-tour pour charmer la bestiole.

Néanmoins, gardez Hooper pour les illustrations intérieures, ce qu'il fait en noir et blanc est parfait, et trouvez quelqu'un d'autre pour les couvertures.

Pourquoi pas Rockwell Kent ou Dali ? Je suis sûr que Dali serait impérial pour dessiner des B.E.M. Les monstres, c'est son dada à Dali.

En tout cas, Astro-triste, tâchez de garder au frais un peu de jus d'insecte d'Uranus grand cru, parce que je vais sans doute passer cette semaine vous rendre visite. Cependant, ne croyez pas que je vais à l'astroport Niourk uniquement pour vous voir, non mais... J'ai rendez-vous avec un martien à qui je dois parler Sirius-ement ; j'en profiterai alors pour venir vérifier si vous êtes aussi laid qu'on le dit.

En tout cas, félicitations pour votre toute dernière idée, celle de consacrer une demi-colonne aux photos de vos plus fidèles correspondants. J'ai voulu vous faire une surprise : je vous envoie la mienne. Je pensais vous l'apporter, mais cette lettre vous parviendra avant que je ne vienne, et je risquerais d'arriver trop tard pour avoir ma photo dans le prochain numéro.

Yahoo, Astro-triste, et n'oubliez pas de tuer un veau lunaire bien gras parce que vous allez avoir bientôt le plaisir de me voir.

JOE DOPPELBERG.

Keith Winton poussa un nouveau soupir et se saisit de son crayon bleu. Il raya les phrases concernant le voyage à New York ; cela n'intéressait pas les lecteurs et puis il ne tenait pas à donner à un trop grand nombre de ses correspondants

² Bug Eyed Monster, un de ces monstres aux yeux d'insectes, voire pédonculés, chers aux pulps de l'entre-deux-guerres. (N.D.T.)

l'idée de passer le voir à son bureau ; cela risquerait de lui faire perdre beaucoup de temps.

Il biffa encore quelques phrases de la lettre et prit la photographie qui l'accompagnait.

Joe Doppelberg ne ressemblait pas à sa lettre. C'était un assez beau garçon de seize ou dix-sept ans, souriant, qui n'avait pas l'air bête. Sans doute, en chair et on os, était-il aussi timide que sa lettre était agaçante.

Pourquoi ne pas publier sa photo ? Il aurait dû l'envoyer à photograver plus tôt, mais il était encore temps. Il prépara la copie à mettre en pages avec un blanc sur une demi-colonne pour la photo et écrivit *Doppelberg sur 1/2 col.* au verso.

Il plaça sur la machine la seconde page de la lettre de Joe, réfléchit un moment, puis tapa sa réponse à la suite :

Reçu 5 sur 5, Doppelberg, nous demanderons à Rockwell Kent de faire notre prochaine couverture. Et c'est vous qui le paierez. Néanmoins, il est impossible à nos pin-up de faire du charme auprès des monstres que vous surnommez B.E.M. Dans nos nouvelles, les filles sont toujours chastes et pourchastées (et un jeu de mots offert ! à peu près deux fois moins mauvais que votre Sirius-ement).

Il ôta la feuille de la machine, soupira et prit la lettre suivante.

À six heures, il avait fini, ce qui lui laissait une heure avant le dîner. Il prit une douche rapide et s'habilla ; il lui restait une demi-heure. Il descendit l'escalier et sortit par la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

La nuit commençait à tomber et la nouvelle lune apparaissait déjà dans le ciel clair. La visibilité serait bonne, se dit Keith. Il *valait* mieux, d'ailleurs, que ce fameux grand éclair soit visible à l'œil nu, sinon il serait obligé de recommencer le paragraphe d'introduction de sa lettre. Il ne lui restait plus qu'à attendre neuf heures seize.

Il s'assit sur un banc de rotin installé au bord de la grande allée et huma à pleins poumons l'air frais de la campagne, chargé de mille parfums.

Il se mit à penser à Betty Hadley, mais il semble inopportun de rapporter ici l'exact contenu de ses pensées.

Ces pensées, en tout cas, le rendaient heureux – peut-être serait-il plus honnête de dire qu'elles l'aidaient à ne pas être trop malheureux – ; un moment, il repensa à son auteur de Philadelphie, se demandant si celui-ci avait fini par se mettre au travail ou s'il était encore sorti boire son avance comme d'autres fument leur paie.

Il songea à nouveau à Betty Hadley, et souhaita être plus vieux de vingt-quatre heures, se trouver ce lundi soir à New York au lieu de ce dimanche soir dans les monts Catskill.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et s'aperçut qu'on allait l'appeler pour dîner dans quelques minutes. Une agréable perspective, car, amoureux ou pas, il avait faim.

Et cette faim lui évoqua, sans aucune raison apparente, Claude Hooper qui dessinait la plupart des couvertures d'*Aventures extraordinaires*. Il se demanda s'il pourrait continuer à lui faire faire les couvertures. Hooper était un charmant garçon et il savait dessiner des filles qui vous faisaient venir l'eau à la bouche, mais il n'arrivait pas à créer des monstres suffisamment horribles pour les poursuivre. Peut-être n'avait-il tout simplement pas assez fait de cauchemars, ou avait-il une vie trop heureuse. La plupart des abonnés se plaignaient. Comme Joe Doppelberg. Qu'est-ce que Doppelberg...

La fusée qui retombait vers la Terre se déplaçait à une vitesse supérieure à celle du son. Keith ne l'entendit pas plus qu'il ne la vit, bien qu'elle atterrît à deux mètres à peine de lui.

Et il y eut un grand éclair.

Chapitre 2

Le monstre purpurin

Il n'éprouva aucune sensation de transition, de changement, de déplacement spatial ou temporel. On aurait dit simplement qu'au moment même où avait jailli un grand éclair quelqu'un avait retiré le banc d'osier sur lequel il s'était assis. Il se retrouva sur le sol, maugréant, et comme il avait eu le dos appuyé contre le banc, il était maintenant allongé de tout son long. Étendu de la sorte, il porta son regard vers le ciel.

Et c'est ce ciel crépusculaire qui le surprit le plus.

Il était évident que le banc ne s'était pas effondré sous lui et qu'il ne s'était pas volatilisé ; celui-ci était situé au pied d'un arbre, mais maintenant il n'y avait plus d'arbre au-dessus de sa tête, juste le bleu sombre du ciel.

Il commença par soulever la tête puis s'assit, trop ébranlé – non pas physiquement, mais mentalement – pour se mettre debout. Il voulait faire le point avant de se fier à ses genoux.

Il se trouvait assis sur de l'herbe – une pelouse bien tondue – au milieu d'un jardin. Il tourna la tête et aperçut une maison derrière lui. Une maison tout ce qu'il y avait d'ordinaire, bien moins grande et beaucoup moins belle que celle de M. Borden. Elle avait l'air inhabitée. En tout cas, on ne voyait aucun signe de vie, pas une lumière aux fenêtres.

Durant plusieurs secondes, il contempla ce qui aurait dû être la maison de M. Borden, mais ne l'était pas, puis il tourna la tête de l'autre côté. À une trentaine de mètres de là, la pelouse sur laquelle il était assis se terminait au pied d'une haie ; et de l'autre côté de la haie il y avait des arbres, deux rangées d'arbres bien alignés comme on en voit au bord des routes. De grands peupliers.

Mais pas la moindre trace d'érable – il était assis au pied d'un érable un instant plus tôt. Et maintenant il n'y avait ni érable ni le moindre débris d'osier.

Secouant la tête comme pour s'ébrouer, il se mit debout avec mille précautions. Il était un peu étourdi, mais à part cela il se sentait entier. En tout cas, il n'était pas blessé. Il attendit que son vertige se dissipât, puis s'avança dans la direction de la haie.

Il regarda sa montre. Elle marquait six heures cinquante-sept, et c'était impossible, pensa-t-il. Aux alentours de six heures cinquante-sept, il s'était assis sur un banc dans le jardin de M. Borden. Et où qu'il fût maintenant, il n'avait tout de même pas pu y aller instantanément.

Il porta la montre à son oreille : elle fonctionnait. Mais cela ne prouvait rien, elle avait pu s'arrêter et repartir au moment où il s'était remis debout.

Levant les yeux vers le ciel pour déterminer au jugé quel laps de temps avait pu s'écouler, il ne distingua aucun changement notable. Tout à l'heure, c'était le crépuscule... Et maintenant ? Le même crépuscule. Le croissant argenté de la lune se tenait toujours à la même distance du zénith. Mais pouvait-il en être si sûr, puisqu'il ne savait même pas où il se trouvait ?

La haie s'arrêtait au bord d'une barrière de bois qui donnait sur une grande route. On ne voyait pas une voiture à l'horizon.

En poussant la barrière, Keith jeta un dernier regard sur la maison et aperçut quelque chose qu'il n'avait pas remarqué : une pancarte accrochée à un des piliers de la véranda...

À VENDRE.
S'adresser à R. Blaisdell,
Greeneville
N. Y.

Il ne devait donc pas être loin de la propriété de Borden, située à proximité de Greeneville. D'ailleurs, il *ne pouvait pas* être allé bien loin. C'était même curieux de se trouver hors de vue de l'endroit où il était assis quelques minutes plus tôt.

Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, bien qu'il se sentît très bien. N'était-il pas victime d'une brusque crise d'amnésie ?

Avait-il pu marcher autant sans s'en rendre compte ? Impossible, surtout en quelques minutes.

Il s'arrêta, indécis, et se demanda de quel côté se diriger. La route était droite : il voyait à plus de cinq cents mètres dans chaque direction jusqu'à la prochaine ondulation de terrain. Mais aucun signe de présence humaine. Il devait pourtant bien y avoir une ferme à proximité puisque derrière les rangées de peupliers s'étendaient des champs cultivés. Sans doute les arbres l'empêchaient-ils d'apercevoir la maison qui devait se trouver tout près de là. En marchant jusqu'à la clôture du champ, il la verrait probablement.

Parvenu au milieu de la route, il entendit le bruit d'une voiture qui approchait ; elle lui était dissimulée par la côte. Ce devait être un engin sacrément bruyant pour qu'on l'entende à pareille distance. Il traversa entièrement la route et, en se retournant, vit la voiture. Le chauffeur allait lui indiquer la ferme la plus proche ; encore mieux, peut-être pourrait-il le déposer chez Borden, s'il allait dans cette direction.

Le véhicule qui approchait était une antique Ford T. Heureux présage, se dit Keith. Étudiant, il avait souvent pratiqué l'auto-stop et savait que les chances de se faire transporter étaient directement proportionnelles à l'âge et à l'état de décrépitude de la voiture.

Or, il aurait été difficile de trouver guimbarde plus désuète que celle-ci : elle semblait avoir gravi la côte avec difficulté, et toussota avant de reprendre péniblement de la vitesse.

Keith attendit qu'elle s'approche suffisamment, puis s'avança sur la route et agita la main. La Ford ralentit et s'arrêta à sa hauteur.

L'homme qui se trouvait au volant se pencha et fit tourner la manivelle commandant la vitre du côté de Keith ; ce dernier se demanda d'ailleurs pourquoi, puisqu'il n'y avait plus de vitre. « J peux vous emmener quelque part, mon bon m'sieur ? » demanda-t-il.

Il avait l'air plus fermier que nature, songea Keith. Il mâchonnait un brin de paille de la même couleur que ses cheveux et sa salopette d'un bleu délavé était assortie à la couleur de ses yeux.

Keith monta sur le marchepied et se pencha à l'intérieur de la voiture afin de se faire entendre malgré le toussotement du moteur et le fracas de ferraille qui n'avait pas cessé, même à l'arrêt.

« Je crois bien que je suis perdu, dit-il. Savez-vous où est la propriété de L.A. Borden ? »

Le fermier fit passer le brin de paille à l'autre coin de sa bouche. Il réfléchit profondément, le front plissé par l'effort.

« Ma foi non, dit-il enfin. J'ai jamais entendu ce nom-là. En tout cas, sa ferme est pas sur cette route-là. C'est p't-être après la côte. J'connais pas toutes les fermes de la région, vous savez.

— Ce n'est pas une ferme, expliqua Keith. C'est une maison de campagne. Il possède un groupe de presse. Où mène cette route ? À Greeneville ?

— Oui. C'est tout droit, du côté où je m'en vais, à une quinzaine de kilomètres, à peu près. Dans l'autre direction, vous tombez sur la grande route d'Albany, à la hauteur de Carteret. Vous voulez que je vous dépose à Greeneville ? J pense que là-bas vous pourrez trouver l'adresse de votre Borden.

— Sûrement, fit Keith. Merci. »

Et il monta dans la voiture.

Le fermier passa gravement le bras devant lui et tourna la manivelle qui faisait monter la vitre absente. « Ça fait un boucan d'enfer si je la laisse ouverte », expliqua-t-il.

Il embraya et la voiture s'ébranla en gémissant. La carrosserie, si l'on pouvait encore employer ce mot, faisait un bruit de grêle tombant sur un toit de zinc. La voiture atteignit bientôt sa vitesse maxima et Keith calcula qu'à ce train-là, il lui faudrait bien une demi-heure pour faire les quinze kilomètres, en admettant qu'elle tienne le coup jusque-là.

Une fois à Greeneville, il ne pourrait probablement plus rentrer assez tôt pour le dîner, mieux vaudrait téléphoner à Borden pour le rassurer, manger en ville et trouver un taxi ou une voiture pour le ramener à la propriété. Il pourrait y être pour neuf heures seize. Car il ne voulait manquer ça à aucun prix.

Comment allait-il expliquer son aventure à M. Borden ? Tout ce qu'il *pouvait* dire, c'était qu'il était allé faire un tour, qu'il

s'était perdu et qu'il avait dû faire du stop jusqu'à Greeneville pour retrouver son chemin. Évidemment, il n'aurait pas l'air très malin, mais cela sonnerait toujours mieux que la vérité. Et il ne tenait pas à ce que son patron s'imaginât qu'il était sujet à des crises de démence ou d'amnésie.

Le vieux tacot haletait toujours le long de la route. Son heureux propriétaire ne semblait pas d'humeur à bavarder et Keith s'en félicitait. Comme ça, au moins, ils n'étaient pas obligés de hurler pour s'entendre. Et il aimait autant réfléchir et tâcher de comprendre ce qui lui était arrivé.

Borden possédait une grande propriété qui devait être connue dans tout le comté. Si le conducteur de cette vieille bagnole connaissait tous les gens des environs, il avait forcément entendu parler de la maison de Borden, qui ne pouvait se trouver à plus de trente kilomètres de là. Borden, en effet, habitait à quinze kilomètres de Greeneville. Keith ne se souvenait pas dans quelle direction se trouvait la propriété par rapport à la ville ; mais l'endroit où il avait été recueilli était à quinze kilomètres de Greeneville. Même si les deux points étaient diamétralement opposés, ils ne pouvaient se trouver à plus de trente kilomètres de distance, une hypothèse ridicule étant donné le peu de temps qui s'était écoulé entre l'éclair et son retour à la conscience.

Ils arrivaient à l'entrée de la petite ville et Keith jeta un nouveau coup d'œil à sa montre : sept heures trente-cinq. Il regarda par la portière les immeubles devant lesquels ils passaient et aperçut enfin une pendule à la devanture d'un magasin. Sa montre était à l'heure ; elle ne s'était pas arrêtée pour repartir ensuite.

Quelques minutes plus tard, ils débouchèrent dans la grande rue de Greeneville. Le chauffeur vint se ranger le long du trottoir.

« Nous voilà à peu près au centre de la ville, monsieur. Je pense que vous trouverez l'adresse que vous cherchez dans un annuaire. Et il y a une station de taxis juste en face. Ils sont chers, mais ils vous conduiront où vous voudrez.

— Merci beaucoup, dit Keith. Est-ce que je peux vous offrir un verre avant de téléphoner ?

— Non, merci bien. Faut que je rentre vite. La jument, elle va mettre bas ; je suis venu chercher mon frère qu'est vétérinaire. »

Keith renouvela ses remerciements et entra dans l'épicerie qui faisait le coin de la rue. Il alla jusqu'à la cabine téléphonique et prit l'annuaire de la région pendu à une chaîne à l'intérieur de la cabine. Il se mit à feuilleter les B...

Il n'y avait pas de Borden dans l'annuaire.

Keith fronça les sourcils. Le numéro de téléphone de Borden était pourtant un numéro de Greeneville. Il en était sûr, car il avait téléphoné plusieurs fois pour affaires du bureau depuis son bureau de New York. C'était le... à Greeneville.

Après tout, le numéro ne figurait peut-être pas dans l'annuaire. Allait-il s'en souvenir ? Naturellement : c'étaient les trois mêmes chiffres... des 1. Voilà : le 111, à Greeneville. Il se souvenait maintenant s'être demandé si Borden avait usé de son influence auprès de la Compagnie du téléphone pour avoir un numéro aussi facile à mémoriser.

Il referma la porte de la cabine et chercha une pièce de monnaie dans sa poche. Mais il faisait face à un appareil d'un modèle qui lui était inconnu : il n'y avait pas de fente pour introduire une pièce ou un jeton. Il regarda partout et finit par conclure qu'ils n'avaient peut-être pas de téléphones automatiques dans ces petites villes de province et qu'il fallait sans doute payer la communication au propriétaire du magasin.

Il décrocha l'appareil ; quand la voix de l'opératrice demanda le numéro qu'il voulait joindre, il dit : « Le 111. » Il y eut un petit silence, puis l'opératrice reprit la ligne afin de lui annoncer : « Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous demandez, monsieur. »

Pendant une seconde, Keith se demanda s'il ne devenait pas fou ; il n'arrivait pas à croire qu'il ait pu se tromper. Le 111 à Greeneville : on n'oubliait pas un numéro comme celui-là, on ne le confondait pas non plus avec un autre.

Il dit alors : « Pouvez-vous me donner le numéro de téléphone de L.A. Borden ? Je croyais que c'était le 111. Je ne le trouve pas dans l'annuaire, mais je sais qu'il a le téléphone. Je l'ai déjà appelé.

— Un instant, monsieur... Non, nous n'avons pas d'abonné à ce nom. »

Keith dit : « Merci », et raccrocha.

C'était incroyable. Il sortit de la cabine pour voir plus clair, en emportant l'annuaire aussi loin que le permettait la chaîne. Il chercha à la lettre B, mais cette fois encore ne trouva pas de Borden. Il se souvint que la propriété s'appelait *Aux Trois-Chênes*, et il regarda à T, mais il n'y avait pas de Trois-Chênes.

Il referma brusquement l'annuaire et examina la couverture sur laquelle était imprimé *Greeneville N.Y.* Alors l'idée lui vint qu'il se trouvait peut-être dans le mauvais Greeneville, mais ce soupçon disparut aussitôt. Il ne pouvait pas y avoir deux Greeneville dans l'État de New York. Il eut un autre soupçon... et s'empressa de vérifier le millésime de l'annuaire : 1954.

Il n'arrivait toujours pas à croire que L.A. Borden fût absent de l'annuaire ; pour un peu, il aurait examiné ce bottin page par page pour voir si le nom s'y trouvait, mais placé ailleurs que dans l'ordre alphabétique par suite d'une erreur de mise en pages.

Il s'approcha du bar et s'assit sur un haut tabouret. Derrière son comptoir, le patron, un petit homme aux cheveux gris avec des lunettes de myope, essuyait des verres. Il leva les yeux. « Monsieur ?

— Un coca, s'il vous plaît ! » dit Keith.

Il voulait poser des questions mais, pour le moment, il ne savait pas par où commencer. Il regarda le patron lui servir son coca et le déposer sur le comptoir devant lui.

« Belle soirée », dit le patron.

Keith acquiesça. Il se souvint qu'il devrait absolument guetter le grand éclair prévu à neuf heures seize, quel que soit l'endroit où il se trouverait. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Presque huit heures ; encore une heure et quart et il devrait se trouver dans un endroit dégagé pour bien voir la Lune. Au train où allaient les choses, il ne serait sans doute pas chez Borden à cette heure-là.

Il vida son verre quasiment d'un trait. La boisson, fraîche et sucrée, réveilla sa faim. Ce qui ne l'étonna guère : il était huit heures, il avait déjeuné légèrement et joué au tennis une bonne partie de la journée. Et pour tout arranger, on devait avoir déjà fini de dîner chez les Borden.

Il chercha s'il y avait des sandwiches ou des gâteaux dans l'épicerie. Visiblement non.

Keith prit une pièce de vingt-cinq *cents* dans sa poche et la posa sur le marbre du comptoir.

Elle y produisit un tintement métallique, et le patron laissa tomber le verre qu'il était en train d'essuyer. Il ouvrit de grands yeux affolés derrière les verres de ses lunettes ; il demeura figé sur place, tandis que son regard allait d'un bout à l'autre du magasin. Il ne semblait pas s'être rendu compte qu'il avait cassé un verre. Et bientôt le torchon lui tomba également des mains.

Puis il tendit vers la pièce une main fébrile. Il fouilla encore une fois le magasin du regard comme pour s'assurer que Keith et lui y étaient bien seuls.

Alors, et alors seulement, il regarda la pièce. La tenant soigneusement au creux de ses mains, il la contempla, l'approchant de ses yeux. Puis il la retourna et se mit à examiner l'autre face.

Son regard, affolé et extasié à la fois, revint à Keith.

« Magnifique ! dit-il. Et à peine usée. Elle a été frappée en 1928. Mais... reprit-il, à mi-voix, qui vous a envoyé ? »

Keith ferma les yeux, puis les rouvrit. L'un des deux, le patron ou lui, devait être fou. Il aurait penché plutôt pour le patron s'il ne lui était pas arrivé ces derniers temps de nombreuses choses étonnantes dont il n'arrivait pas à se remettre.

« Qui vous a envoyé ? répéta le patron.

— Personne », dit Keith.

Le petit bonhomme eut un lent sourire : « Vous ne voulez pas le dire. Ce doit être K. Enfin, ça n'a pas d'importance. Je vais prendre un risque. Je vais vous en donner mille crédits. »

Keith ne dit mot.

« Quinze cents ! », proposa le patron.

Il a un regard d'épagneul, se dit Keith, le regard d'un épagneul affamé devant un os qu'il n'est pas sûr de pouvoir attraper.

Le patron de l'épicerie prit une grande inspiration : « Deux mille, alors, dit-il. Je sais que ça vaut davantage mais c'est tout ce que je peux vous donner. Si ma femme...

— D'accord », fit Keith.

La pièce fut enfouie dans une poche avec la rapidité d'un chien de prairie filant dans son terrier. Sans prêter attention au verre qui s'émiettait sous ses pas, le patron se dirigea vers la caisse enregistreuse installée à l'extrémité du comptoir et pressa une touche. Un panneau *No Sale* apparut derrière la vitre de la caisse-enregistreuse. Le patron revint, toujours dans un fracas de verre broyé, tout occupé à compter les billets qu'il tenait à la main. Il en posa une liasse devant Keith Winton.

« Deux mille, dit-il. Faudra que je renonce à une partie des vacances que j'avais prévues cette année, mais je crois que ça vaut bien ça. Je dois être un peu timbré. »

Keith prit les billets et son regard se figea sur le premier de la liasse. Il portait au centre l'effigie familière de George Washington. Dans les coins, on lisait le chiffre *100*, mais sous l'ovale du portrait de Washington, il y avait écrit *Cent Crédits*.

Allons donc, se dit Keith. Le portrait de Washington ne figurait que sur les billets de *un dollar*... À moins qu'il en allât différemment ici.

Comment ça *ici* ? Il était à Greeneville, dans l'État de New York, aux États-Unis, en 1954. L'annuaire du téléphone était là pour le prouver. Et aussi le portrait de George Washington.

Il regarda encore et lut les autres mentions portées sur le billet. *États-Unis d'Amérique. Banque Fédérale*.

Et le billet n'était pas neuf. Il avait l'air tout à fait authentique et d'être déjà passé par bien des mains. Il portait les petits filigranes habituels. Un numéro de série à l'encre bleue. À la droite du portrait, l'indication *Émission de 1935* et la reproduction d'une signature, *Fred M. Vinson*, sous laquelle on pouvait lire *Secrétaire au Trésor*.

Keith replia lentement la petite liasse de billets et les fourra dans la poche de son veston.

Il leva les yeux et son regard rencontra celui du patron, anxieux derrière ses gros verres de lunettes.

« Ça... ça va comme ça ? » demanda celui-ci d'une voix aussi angoissée que son regard. « Vous n'êtes pas un agent ? Je veux dire... si vous en êtes un, alors vous m'avez pris en flagrant délit

de collection. Alors autant m'arrêter tout de suite et qu'on en finisse. Vous comprenez, j'ai tenté ma chance et, si j'ai perdu, ce n'est pas la peine de me faire marcher davantage, vous ne trouvez pas ?

— Mais non, fit Keith. Tout va bien. Tout va *très bien*. Pouvez-vous me donner un autre coca, s'il vous plaît ? »

Cette fois, le patron en renversa un peu en le servant. Au moment où les débris de verre crissèrent encore sous ses pieds, il adressa un sourire d'excuse à Keith, puis alla prendre un balai dans le coin et se mit à balayer derrière le comptoir.

Keith but son coca à petites gorgées tout en réfléchissant. Si l'on pouvait appeler réflexion le flot de pensées qui tourbillonnait dans sa tête. Il avait plutôt l'impression d'être emporté par un manège lancé à toute vitesse.

Il attendit que le patron eût fini de balayer.

« Écoutez, dit-il, j'aimerais vous poser quelques questions qui vous sembleront peut-être... idiotes. Mais j'ai mes raisons... Voudrez-vous bien y répondre, même si cela vous paraît complètement absurde ? »

Le patron le considéra d'un air méfiant : « Quel genre de questions ?

— D'abord... quel jour sommes-nous ?

— Le 10 juin 1954.

— Après Jésus-Christ ? »

L'autre ouvrit de grands yeux, et répondit : « Bien sûr, après Jésus-Christ.

— Et nous sommes à Greenville, dans l'État de New York ?

— Oui. Vous voulez dire que vous ne savez pas...

— C'est moi qui pose les questions, dit Keith. Il n'y a pas deux Greenville dans l'État, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Connaissez-vous un homme, ou avez-vous entendu parler d'un homme, du nom de L.A. Borden, qui possède une grande propriété par ici ? Il est propriétaire de nombreux magazines.

— Non. Mais je ne connais pas tout le monde dans la région.

— Vous avez bien entendu parler des Publications Borden dont il est propriétaire ?

— Je pense bien. Nous les vendons. Les nouveaux numéros viennent d'arriver. Tenez, ceux de juillet sont sur le comptoir là-bas.

— Et la fusée... C'est bien ce soir qu'elle arrive ? »

L'homme plissa le front d'un air perplexe : « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par *C'est bien ce soir qu'elle arrive* ? Mais, elle arrive tous les soirs, vers cette heure-ci. Nous allons avoir des clients d'une minute à l'autre. Il y en a toujours qui s'arrêtent ici avant d'aller à l'hôtel. »

Jusqu'à la dernière, les réponses n'avaient pas été trop décourageantes. Keith ferma les yeux et ne les rouvrit qu'au bout de plusieurs secondes. Le petit bonhomme était toujours là, le regardant avec inquiétude.

« Ça ne va pas ? demanda-t-il. Vous ne vous sentez pas bien ? »

— Si, si, je vais très bien », répondit Keith, en espérant qu'il disait bien la vérité. Il avait envie de poser d'autres questions, mais il avait peur. Il voulait retrouver un détail familier qui pût le rassurer...

Il descendit de son tabouret et s'approcha du comptoir où s'étaient les magazines. Son regard se posa d'abord sur *Harmonie parfaite* et il en prit un exemplaire. La fille dont le visage illustrait la couverture lui rappelait la directrice du magazine, Betty Hadley, mais elle n'était pas aussi belle. *Combien de magazines, se demanda-t-il, ont une directrice plus jolie que les mannequins qui posent pour leurs couvertures ? Probablement un, et plus probablement un seul.*

Mais ce n'était pas le moment de rêver à Betty... Il la chassa résolument de ses pensées et chercha *Aventures extraordinaires*, son propre magazine. Il l'aperçut et en prit un numéro.

Il reconnut aussitôt la couverture de la livraison de juillet. La même...

Mais était-ce bien la même ? Elle représentait la même scène que celle dont il avait vu la maquette, mais il y avait dans la façon dont avait été traité le sujet... quelque chose de plus. C'était mieux, plus vivant. C'était bien le style de Hooper, mais on aurait dit que Hooper *avait pris des leçons*.

La fille de la couverture, dans sa combinaison interplanétaire transparente, était bien plus belle – et bien plus séduisante aussi – qu'elle ne lui avait paru sur les épreuves. Et le monstre qui la poursuivait...

Keith frissonna.

En apparence, c'était bien le même monstre que celui de la maquette et pourtant il y avait une subtile différence, une horrible différence, qu'il aurait été incapable d'identifier exactement... que d'ailleurs il ne tenait pas vraiment à identifier.

Néanmoins la signature de Hooper était bien là ; il la remarqua quand il parvint à détacher ses yeux du monstre. Un H un peu fourchu, la griffe de Hooper.

Et puis, dans le cartouche en bas, dans le coin droit, il vit le prix. Ce n'était pas 20 C, vingt *cents*.

C'était 2 cr.

Deux crédits ?

Qu'est-ce que cela pouvait être d'autre ?

Très lentement, il replia les deux magazines, les deux incroyables magazines – car *Harmonie parfaite* était aussi à 2 cr. – et les fourra dans sa poche.

Il avait envie de s'en aller dans un endroit tranquille, loin de tout le monde, pour étudier ces deux brochures, les lire et en assimiler chaque mot.

Mais il fallait payer avant de sortir. Deux crédits chacun, cela faisait quatre crédits. Mais que représentaient quatre crédits ? Le patron lui avait donné deux mille crédits pour une pièce de vingt-cinq *cents*, mais il lui avait laissé entendre que ce taux ne représentait pas un critère exact de la valeur de la pièce. Celle-ci, pour une raison qu'il lui faudrait éclaircir plus tard, était un objet rare et précieux pour l'homme qui venait d'en faire l'acquisition.

Décidément, les magazines fournissaient une indication plus précise. Si leur valeur était approximativement la même en crédits qu'en dollars, alors deux crédits devaient à peu près correspondre à vingt *cents*. Et si c'était bien cela, le patron de l'épicerie lui avait donné pour une pièce de vingt-cinq *cents* la valeur de... voyons... deux cents dollars. Pourquoi ?

Il revint vers le comptoir, la monnaie tintant dans sa poche. En fouillant parmi les pièces, il trouva une pièce de cinquante *cents*. Comment le patron allait-il réagir en voyant cette pièce-là ?

Il aurait dû, certes, se montrer plus prudent. Mais le choc qu'il avait éprouvé en voyant la couverture du numéro de juillet de son propre magazine, qui ressemblait à celle de la maquette sans être tout à fait pareille, l'avait rendu insouciant.

Il lança donc négligemment la pièce de cinquante *cents* sur le marbre.

« Je prends les deux magazines, dit-il. Et je paye les cocos en même temps. »

Le patron tendit la main vers la pièce, une main qui tremblait si fort qu'il n'arrivait même pas à la saisir.

Soudain Keith eut honte de lui. Il regretta aussitôt son geste, susceptible de l'entraîner dans une conversation qui l'empêcherait de partir avec ces magazines qu'il avait si hâte de feuilleter.

« Gardez tout », dit-il, d'un ton sec. « Vous pouvez prendre les deux ; la pièce de cinquante *cents* et les vingt-cinq *cents*... pour ce que vous m'avez donné. »

Là-dessus, il tourna les talons et s'apprêta à sortir du magasin.

S'apprêta seulement, car il n'alla pas plus loin.

Après avoir fait deux pas, il se figea sur place. Quelque chose entraît par la porte ouverte de l'épicerie. Quelque chose qui n'était pas humain, qui était très loin d'être humain.

Quelque chose qui culminait à plus de deux mètres vingt de haut. Une chose si grande qu'il lui fallait se courber un peu pour franchir le seuil et qui était couverte d'une fourrure d'un pourpre vif, sauf sur les mains, les pieds et sur le visage – des parties du corps tout aussi purpurines, mais couvertes d'écailles au lieu de fourrure. Les yeux se résumaient à des disques blancs sans pupille.

La chose n'avait pas de nez. En revanche, elle possédait des dents, beaucoup de dents !

À ce moment, une main étreignit le bras de Keith. La voix du patron de l'épicerie, soudain perçante, cria :

« Une pièce de 1943 ! Il m'a donné une pièce de 1943 ! C'est un *espion*, un *Arcturien* ! *Attrapez-le*, Lunien. Tuez-le ! »

Le monstre purpurin s'était arrêté sur le seuil. Il émit tout à coup un hurlement si aigu qu'il était presque à la limite des sons perceptibles. Il écarta les bras, ce qui mit ses mains à près de deux mètres cinquante de distance, puis s'avança vers Keith, telle une créature sortie d'un cauchemar de Gargantua. Ses lèvres pourpres découvrirent des crocs de cinq centimètres et sa bouche s'ouvrit, comme une caverne verte béante.

Et le patron de l'épicerie clamait toujours « *Tuez-le, tuez-le, Lunien !* » Il avait sauté sur le dos de Keith et essayait de l'étrangler.

Cependant, en comparaison ce qui le menaçait, *droit devant*, Keith ne prêta guère attention à l'attaque du nabot. Il tourna les talons et se mit à courir vers le fond du magasin, se débarrassant en chemin de l'épicier. Il n'avait pas remarqué s'il y avait une porte au fond, mais il devait y en avoir une. Il *valait mieux* qu'il y en eût une.

Chapitre 3

Tirez à vue !

Il y avait une porte...

... et quelque chose l'agrippa dans le dos au moment où il la franchissait. Il se dégagea, sentit craquer son veston et claqua la porte derrière lui. Il entendit alors un hurlement de douleur – un hurlement qui n'avait rien d'humain. Mais il ne se retourna pas pour s'excuser et prit ses jambes à son cou.

Il ne se retourna qu'au moment où, après avoir longé un demi-pâté de maisons, il entendit derrière lui le claquement d'un coup de feu et qu'il sentit une douleur lancinante lui traverser le haut du bras.

Il regarda juste une seconde. Le monstre purpurin était toujours à sa poursuite. Il se trouvait à peu près à mi-chemin entre la porte de l'arrière-boutique et Keith. Mais, malgré ses longues jambes, il semblait courir lentement et maladroitement. Keith se dit qu'il n'aurait aucun mal à le distancer.

La créature purpurine n'était pas armée. La balle qui avait blessé Keith à l'épaule avait été tirée par le petit bonhomme de l'épicerie qui, un énorme revolver à la main, était planté sur le seuil de son magasin et s'apprêtait à faire feu de nouveau.

Keith entendit claquer le second coup de feu au moment où il plongeait dans une ruelle engoncée entre deux immeubles ; la balle dut le manquer, car cette fois il ne sentit rien.

Avançant entre les deux immeubles, Keith crut pendant un horrible instant qu'il s'était engagé dans un cul-de-sac. En effet, la ruelle se terminait sur un mur de briques, trop élevé pour être escaladé. Cependant, arrivant au fond de l'impasse, Keith aperçut des portes de chaque côté. L'une d'elles était entrouverte ; il s'y précipita et referma la porte derrière lui.

Il s'arrêta dans l'ombre de l'entrée, haletant, et regarda alentour. Du côté de la rue, un escalier conduisait aux étages. De l'autre côté, il vit une seconde issue qui devait déboucher sur une autre allée.

Des coups de poing et de pied se mirent à marteler la porte par laquelle il venait d'entrer. Au travers filtrait un brouhaha de voix surexcitées.

Il courut vers l'autre porte, l'ouvrit et se retrouva dans une ruelle qui donnait sur une artère plus grande. Il courut de nouveau entre deux immeubles, puis ralentit le pas en arrivant au niveau du trottoir où il se mit à marcher normalement.

Il se dirigea vers la grande rue par laquelle il était arrivé auparavant, puis s'arrêta, indécis. Il s'agissait d'une rue commerçante très fréquentée. Mais était-il dangereux ou au contraire salubre de se mêler à la foule ? Tapi dans l'ombre d'un arbre, il observa.

Ce qu'il vit ressemblait à n'importe quelle grande rue d'une ville de province... du moins au premier abord. Et puis, bras dessus, bras dessous, passèrent deux monstres purpurins. Tous deux étaient légèrement plus grands que celui qui l'avait attaqué dans l'épicerie.

Ces monstres étaient pour le moins étranges, mais plus étrange encore personne dans la rue ne leur prêtait attention. Quels qu'ils fussent, on les trouvait... normaux. Ils ne semblaient nullement déplacés ici.

Ici ?

Ce mot, encore. Mais où était-on, *ici* ?

Quel était cet univers insensé où l'on trouvait tout naturel de côtoyer des spécimens d'une race plus effrayante que celles des magazines de science-fiction ?

Quel était cet univers absurde où l'on vous donnait deux cents dollars pour vingt-cinq *cents* et où l'on essayait de vous tuer quand vous faisiez cadeau d'une pièce de cinquante *cents* ? Un univers où les billets – appelés crédits et normalement datés – portaient l'effigie de George Washington et où on se procurait des revues qui ne différaient que par des détails imperceptibles d'*Aventures extraordinaires* et d'*Harmonie parfaite*.

Un univers où l'on connaissait l'antique Ford T... et le voyage interplanétaire.

Car on devait connaître les voyages interplanétaires. Ces créatures purpurines n'étaient pas terrestres... en admettant qu'il se trouvât encore sur terre à l'heure actuelle. Et quand il avait demandé au type de l'épicerie si c'était bien ce soir qu'arrivait la fusée, l'autre avait répondu : « *Elle arrive tous les soirs.* »

Et puis... qu'est-ce que le patron avait crié avant que le monstre ne l'attaque ? « *Espion ! Arcturien !* » Mais c'était absurde. Arcturus se trouvait à des années-lumière de la Terre. Une civilisation qui utilisait encore des Ford asthmatiques pouvait probablement parvenir jusqu'à la Lune, mais *Arcturus* ? Avait-il bien entendu ?

Et pour tout simplifier, le patron de l'épicerie avait appelé le monstre *Lunien*... Était-ce un nom propre ou appelait-on ainsi les habitants de la Lune ?

« *Elle arrive tous les soirs, vers cette heure-ci, avait dit l'homme. Nous allons avoir des clients d'une minute à l'autre.* »

Des clients purpurins de deux mètres vingt de haut ?

Keith se rendit soudain compte que son épaule lui faisait mal et il sentit quelque chose de chaud et de poisseux lui couler sur le bras. Baissant les yeux, il vit que la manche de sa veste de sport était pleine de sang ; un sang qui, dans l'ombre, semblait plus noir que rouge. La balle avait fait dans l'étoffe une large déchirure.

Il avait besoin d'être pansé. Il fallait aussi stopper l'hémorragie.

Pourquoi ne pas chercher un policier (mais trouvait-on des policiers ici ?)

Devait-il se rendre, dire la vérité ?

Mais quelle était la vérité ?

Pouvait-il leur dire : « Vous vous trompez tous. Nous sommes aux États-Unis, sur la Terre, à Greenville, dans l'État de New York, et nous sommes en juin 1954. Les voyages interplanétaires n'existent pas... à part cette fusée qui doit arriver ce soir sur la Lune. Et notre unité monétaire est le dollar, pas le crédit, même si les crédits portent la signature de Fred

M. Vinson et l'effigie de George Washington... et ces monstres purpurins qui déambulent dans les rues ne peuvent pas exister, et il y a un type qui s'appelle L.A. Borden – vous arriverez peut-être à le rencontrer plus facilement que moi – qui pourra expliquer qui je suis. Enfin, j'espère. »

C'était évidemment impossible. D'après ce qu'il avait vu et entendu, une seule personne *ici* croirait un mot de son histoire. Cette personne s'appelait Keith Winton et on ne tarderait pas à l'enfermer dans l'asile le plus proche.

Non, il ne pouvait décidément pas aller trouver les autorités avec une histoire qui leur paraîtrait aussi invraisemblable. Pas encore, en tout cas. Pas avant de s'être orienté un peu et de s'être fait une idée plus nette de cet endroit bizarre.

Quelque part, dans le lointain, des sirènes mugirent. Leur hurlement se rapprocha.

Si ces sirènes avaient ici la même signification que dans un univers plus familier, sans doute des voitures de police étaient-elles à ses trousses.

La tache de sang sur sa manche, à elle seule, le décida à ne pas s'engager dans une grande artère. Il traversa rapidement la petite rue, s'engagea dans une autre ruelle et là, restant tapi dans l'ombre autant que possible, il s'éloigna encore un peu plus du centre.

Une voiture de police tourna au coin de la rue, sa sirène hurlant vigoureusement. Keith se blottit dans l'ombre d'une véranda.

La voiture passa.

Peut-être était-il recherché ? Comment le savoir ? Mieux valait ne pas prendre de risques. Première chose : dénicher un abri quelque part ; car il ne pouvait pas traîner longtemps dans les rues avec du sang sur sa manche et le dos de sa veste déchiré là où le monstre l'avait agrippé.

Une pancarte *Chambres à louer* attira son regard. N'était-ce pas dangereux de louer une chambre ? Il sentit le sang qui continuait à lui couler du côté du coude et se décida.

Personne ne venait ! Il traversa la rue. L'immeuble qui affichait la pancarte tenait du meublé et de l'hôtel de troisième

catégorie. C'était un bâtiment de briques rouges qui donnait de plain-pied sur la rue. Keith jeta un coup d'œil par la porte vitrée.

Personne dans le minuscule hall d'entrée. Auprès du comptoir, se trouvaient une sonnette et un avis *Prière de sonner pour la réception*. Ouvrant la porte aussi doucement que possible, il la referma sans plus de bruit, puis s'avança à pas de loup jusqu'au comptoir et examina les lieux. On apercevait une rangée de casiers, certains avec du courrier et quelques-uns avec les clefs dedans.

Il regarda de tous côtés, puis se pencha par-dessus le comptoir et prit la clef du casier le plus proche ; elle portait le numéro 201.

Personne ne l'avait vu.

Il monta l'escalier sur la pointe des pieds. Les marches étaient recouvertes d'un tapis et ne craquaient pas. Son choix avait été particulièrement heureux, car le 201 était juste en face de l'escalier.

Une fois dans la chambre, il referma la porte à clef et alluma. Si seulement le locataire du 201 n'apparaissait pas d'ici une demi-heure, ses chances de s'en tirer augmenteraient.

Il retira sa veste et sa chemise afin d'examiner la blessure. Bien que douloureuse, elle ne semblait pas grave à première vue, à condition qu'elle ne s'infectât point. La balle avait creusé un sillon assez profond, mais qui saignait déjà beaucoup moins.

Il jeta un coup d'œil dans les tiroirs de la commode pour s'assurer que le locataire du 201 avait des chemises – par chance, elles étaient presque à sa taille. Il déchira alors sa chemise sale et s'en servit pour se bander le bras en serrant suffisamment fort pour que le sang n'imbibât que lentement le linge.

Il s'appropriä ensuite une cravate et une chemise bleu foncé ; celle qu'il venait de quitter était blanche.

Dans la penderie, trois complets étaient accrochés. Il en prit un gris foncé pour faire contraste avec son costume beige, dont la veste était d'ailleurs irrémédiablement déchirée et tachée de sang. Il aperçut aussi un panama. Il le crut d'abord trop grand pour lui, mais se rendit compte qu'un peu de papier dans le cuir intérieur suffirait pour le rendre utilisable. Ayant ainsi

entièrement changé de costume et mis un chapeau, alors qu'il n'en portait pas tout à l'heure, même le patron de l'épicerie ne pourrait pas le reconnaître dans la rue. La police, de son côté, chercherait un homme avec une veste beige déchirée. Le type de l'épicerie avait sûrement remarqué l'accroc.

Il estima rapidement la valeur de ce qu'il venait de prendre et laissa sur le bureau un billet de cinq cents crédits. Cinquante dollars devaient suffire amplement ; le costume, qui constituait le plus clair de son butin, n'était pas neuf et le tissu n'avait rien de remarquable.

Après avoir fait un ballot de ses propres vêtements, il les enveloppa dans l'un des journaux trouvés dans la penderie. Malgré toute son envie de lire ces journaux, aussi périmés qu'ils fussent, il savait bien qu'il devait, avant tout autre chose, sortir d'ici et trouver refuge quelque part, l'homme dont il occupait la chambre pouvant revenir d'un instant à l'autre.

Il ouvrit la porte et prêta l'oreille. Aucun bruit ne parvenait d'en bas. Il descendit l'escalier aussi silencieusement qu'à l'aller.

Dans le hall, il hésita un instant, se demandant si maintenant il ne devait pas sonner et réclamer une chambre le plus naturellement du monde. Mais il décida de ne pas le faire. L'employé de la réception remarquerait qu'il portait un complet gris foncé et un panama et qu'il avait un paquet sous le bras ; or si, dans la soirée, le possesseur de ces vêtements rentrait, constatait leur disparition et signalait la chose à l'employé, celui-ci n'aurait plus qu'à faire le rapprochement.

Il sortit dans la rue. Dès qu'il aurait réussi à se débarrasser de son paquet, il serait pour un moment à peu près en sécurité. Aussi longtemps du moins qu'il n'adresserait la parole à personne. Car il n'aurait que trop tendance à commettre des bourdes tant qu'il ne serait pas un peu plus dans le bain. Si le fait de donner à quelqu'un une pièce datée de 1943 suffisait pour qu'il essaie de vous tuer comme espion – et le patron de l'épicerie n'avait-il pas parlé d'espion d'*Arcturus* ? – on pouvait craindre que la conversation la plus anodine réservât une multitude de pièges du même ordre. Keith se félicitait maintenant de n'avoir guère parlé à l'homme qui l'avait

emmené en voiture jusqu'à Greeneville – il n'aurait sûrement pas manqué de faire une gaffe à un moment ou à un autre.

Il se dirigea vers la rue principale, affichant une assurance qu'il était loin d'éprouver. À un carrefour, il se débarrassa de son paquet en le fourrant dans une poubelle fort opportunément placée sur son chemin.

Maintenant, il pouvait chercher refuge pour la nuit. Un refuge et un endroit où il pourrait aussi étudier à loisir les deux magazines qu'il avait dans sa poche. En les examinant attentivement, il pourrait y déceler de précieux indices.

Il descendit la rue principale, tournant le dos à l'épicerie qui avait failli lui être fatale. Il passa devant un tailleur pour hommes, un magasin d'articles de sport, un cinéma qui jouait un film qu'il avait vu deux mois auparavant à New York, et tout semblait parfaitement normal.

Il se demanda un moment si tout n'était pas effectivement normal, et si ce n'était pas lui qui avait imaginé des divergences. Peut-être le patron de l'épicerie était-il fou, peut-être existait-il des explications pour tout ce qu'il avait vu, y compris les monstres purpurins.

C'est alors qu'il passa devant un kiosque à journaux où s'étaient les journaux de Greeneville et de New York. Tous avaient un aspect familier jusqu'au moment où il remarqua une manchette étonnante...

LES ARCTURIENS ATTAQUENT MARS ET DÉTRUISENT KAPI

Les colons terriens surpris.

Dopelle jure de les venger.

Il s'approcha pour regarder la date. C'était l'édition du jour même du *New York Times*, dont la typographie lui était aussi familière que le tracé des lignes de sa main.

Il prit le premier exemplaire de la pile et tendit au marchand un billet de cent crédits ; celui-ci lui rendit quatre-vingt-dix-neuf crédits de monnaie, en billets identiques à ceux qu'il avait en sa possession, à l'exception de leur valeur. Il fourra le journal dans sa poche et s'éloigna à grands pas.

Un peu plus loin, il trouva un hôtel. Il entra, remplit une fiche – après quelques secondes d’hésitation pendant lesquelles il fit mine d’ôter une saleté sur la plume – à son nom et à son adresse.

Pas de garçon d’étage. L’employé de la réception lui tendit une clef et lui expliqua où était située sa chambre, premier étage au fond du couloir.

Deux minutes plus tard, après avoir refermé à clef la porte derrière lui, il poussa un profond soupir de soulagement et s’assit sur le lit. Pour la première fois depuis l’incident de l’épicerie, il se sentait vraiment en sécurité.

Il prit dans sa poche les magazines, le journal, et les posa sur le lit. Puis il se leva et alla accrocher son chapeau et son veston à la patère. Il remarqua alors deux boutons et un cadran sur le mur, à côté de la porte, au-dessus d’un petit cercle d’une quinzaine de centimètres de diamètre recouvert de tissu : sans doute un poste de radio installé dans le mur, le tissu recouvrant le haut-parleur.

Il tourna le bouton qui ressemblait à un rhéostat. Un faible bourdonnement sortit aussitôt du haut-parleur. Il joua sur le bouton de réglage jusqu’au moment où il entendit distinctement une station, et régla le volume. C’était un bon morceau de jazz : on aurait dit du Benny Goodman, mais Keith ne reconnaissait pas l’air.

Revenant vers le lit, il ôta ses chaussures pour être plus à son aise et cala les oreillers derrière son dos. Il prit pour commencer son propre magazine, *Aventures extraordinaires*, et examina, avec un étonnement qui ne faisait que croître, la couverture ; cette couverture qui ressemblait tellement à celle qu’il connaissait tout en étant si différente.

Il était plongé dans cette contemplation, quand une pensée soudaine le fit ouvrir le magazine à la page du sommaire. Son regard s’arrêta sur l’ours imprimé en petits caractères au bas de la page. « Publié par les Éditions Borden. Directeur gérant : L.A. Borden. Rédacteur en chef : Keith Winton... »

Il poussa un soupir de soulagement. Il avait donc sa place en ce monde, quel qu’il fût, il avait toujours sa situation ! Et M. Borden était là aussi. Mais qu’était-il advenu de sa maison de

campagne, qui semble-t-il s'était littéralement volatilisée peu avant dix-neuf heures ?

Une autre pensée lui vint et il empoigna le magazine sentimental qu'il faillit déchirer en l'ouvrant à la page du sommaire. Ouf ! c'était bien Betty Hadley la rédactrice en chef. Il y avait pourtant un détail curieux : le fait que le magazine fût publié sous le *copyright* d'Éditions Borden. En effet, ce numéro, celui de juillet, aurait dû encore porter la marque des Éditions Whaley, puisque Borden n'avait acquis *Harmonie parfaite* que depuis quelques jours, alors que le numéro en cours était déjà sous presse. Même celui d'août devait encore porter la marque de Whaley. Mais ce n'était qu'un détail.

Quel que fût cet univers insensé, le plus important était de savoir que Betty Hadley s'y trouvait.

Il poussa un soupir de soulagement. Si Betty Hadley était là, le reste ne pouvait pas être si terrible, même si l'on rencontrait des monstres purpurins venus de la Lune. Et si lui, Keith Winton, était encore rédacteur en chef de son magazine de science-fiction *Aventures extraordinaires*, il avait encore une situation et de quoi vivre, et peu lui importait qu'on le rémunérât en crédits et non en dollars.

La musique s'arrêta brusquement à la radio. Une voix déclara :

Bulletin spécial d'information : second avertissement aux habitants de Greenville et des environs. L'espion d'Arcturus signalé voici une demi-heure n'a pas encore été appréhendé. Les gares, les routes, les astroports sont étroitement surveillés et des perquisitions sont en cours. Tous les habitants doivent être en état d'alerte.

Ne sortez qu'armés. Tirez à vue. Des erreurs peuvent être commises et sans doute ne manqueront-elles pas de se produire, mais nous vous rappelons encore que le décès de cent innocents est préférable à la fuite d'un espion capable de causer la perte de plusieurs millions de Terriens.

Tirez au moindre doute !

Nous répétons le signalement.

Haletant, Keith tendit l'oreille :

... environ un mètre soixante-quinze, soixante-quinze kilos, vêtu d'un complet beige, d'une chemise de sport blanche à col ouvert, ne porte pas de chapeau. Yeux bruns, cheveux bruns ondulés, environ trente ans...

Il se sentit un peu rassuré : on n'avait pas encore découvert son changement de costume. On ne faisait pas allusion non plus à sa blessure. Le patron de l'épicerie ne savait donc pas qu'une des balles avait fait mouche.

Le signalement était assez bon, mais il ne serait pas en danger tant qu'on ignorait qu'il avait réussi à changer de vêtements et qu'il avait un bandage au bras.

Le danger se préciserait quand l'homme dont il avait cambriolé la chambre rentrerait et signalerait la disparition de son complet de flanelle grise et de son panama. Et malgré les cinq cents crédits qu'il trouverait en compensation, il ne manquerait sans doute pas de faire le rapprochement s'il avait entendu la radio. Keith regrettait maintenant d'avoir laissé de l'argent ; un voleur ordinaire attire moins l'attention qu'un cambrioleur qui laisse de l'argent pour dédommager sa victime. Il se dit qu'il aurait dû simuler une fouille complète de la chambre et voler d'autres objets. Il aurait pu emporter les trois complets dans la valise qu'il avait vue dans la penderie ; ce qui aurait empêché la police de savoir lequel il portait.

Tandis que maintenant, en faisant le rapprochement avec le vol, les autorités auraient de lui un signalement très précis.

Dans quel guêpier était-il allé se fourrer ? *Tirez au moindre doute !* Et dire qu'il avait un instant songé à se constituer prisonnier !

Cette consigne de feu à volonté lui coupait toute possibilité d'aller voir les autorités. Il se trouvait littéralement en danger de mort et il n'aurait sans doute même pas le temps de s'expliquer... en admettant qu'il sût *comment* s'expliquer. Malgré la surveillance exercée sur les routes et sur les gares, il lui fallait regagner New York. Mais comment serait New York ? Serait-ce le New York qu'il avait quitté l'avant-veille ou une ville méconnaissable ?

Il commençait à étouffer dans sa chambre. Il alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit, puis resta à regarder la circulation dans la

rue. Une rue bien tranquille, où passaient des gens qui semblaient inoffensifs. Et soudain, il aperçut trois monstres purpurins, bras dessus, bras dessous, qui sortaient du cinéma d'en face. Personne ne semblait faire attention à eux.

Il recula brusquement, car une des créatures purpurines pouvait parfaitement être celle qui l'avait vu dans l'épicerie. Qu'en savait-il ? Pour lui, tous ces monstres se ressemblaient, mais s'ils avaient l'habitude des humains – comme cela semblait être le cas – celui qui l'aurait vu une fois le reconnaîtrait sans aucun doute.

La vue de ces monstres le fit légèrement trembler, tandis qu'une horrible pensée le traversait : *Suis-je fou* ? Dans ce cas, il s'agissait de la forme de démence la plus extraordinaire dont il eût jamais entendu parler. Il avait quand même obtenu un diplôme de psychopathologie à l'université...

Et s'il était vraiment fou, quelle était l'illusion : le monde dans lequel il se trouvait maintenant, ou bien celui de ses souvenirs ?

Son esprit avait-il pu construire tout un jeu de souvenirs imaginaires, les souvenirs d'un monde sans voyages interplanétaires, sans monstres purpurins venus de la Lune, avec des dollars à la place des crédits ? Un monde sans espions d'Arcturus et sans colonies terriennes sur Mars ?

Était-il possible qu'il ait toujours vécu dans ce monde et que celui qui lui semblait familier, le monde de ses souvenirs, ne fût qu'une création de son esprit ?

Mais alors, s'il se trouvait bien dans le monde réel, et que ses souvenirs antérieurs à sept heures ce soir se révélaient faux, quelle était donc sa place dans le tableau ? Était-il un espion d'Arcturus ? Cela ne semblait pas plus impossible que le reste.

De lourds pas résonnèrent soudain dans le couloir, juste devant sa porte – les pas de plusieurs personnes. On frappa d'un coup sec et péremptoire et une voix dit : « Police. »

Chapitre 4

Manhattan en folie

Keith prit une profonde inspiration et réfléchit rapidement. Il venait d'apprendre à la radio qu'on faisait des perquisitions dans toutes les maisons ; sans doute était-ce la raison de cette descente de police. Et comme il était probablement un des derniers venus à l'hôtel, on commençait logiquement par lui. À part son heure d'arrivée, ils n'avaient aucune raison de le suspecter.

N'avait-il rien sur lui qui puisse le trahir en cas de fouille ? Si, son argent. Pas les billets que le patron de l'épicerie lui avait donnés, mais sa monnaie et les dollars qu'il avait dans son portefeuille.

Il se hâta de prendre dans sa poche la monnaie qui s'y trouvait encore, une pièce de vingt-cinq *cents*, deux de dix et quelques-unes de cinq. De son portefeuille, il retira les billets, trois de dix et quelques-uns de un, qui n'étaient pas des crédits.

On frappa encore, plus fort et avec plus d'insistance.

Keith enveloppa la monnaie dans les billets en un petit paquet bien serré qu'il posa dehors sur la corniche, juste à côté du rebord de la fenêtre, loin des regards indiscrets.

Puis il alla ouvrir la porte.

Trois hommes, dont deux en uniforme de policier, se tenaient sur le seuil. Les policiers en uniforme avaient un revolver à la main. Ce fut le troisième, l'homme en complet de ville gris qui parla :

« Excusez-nous, monsieur, dit-il. Simple visite de vérification. Vous avez entendu les informations.

— Bien sûr, dit Keith. Entrez donc. »

Cette invite était inutile. Ils étaient déjà dans la pièce, prêts à toute éventualité. Les canons des deux revolvers étaient braqués

sur sa poitrine et n'oscillaient pas d'un millimètre. Le regard froid et méfiant de l'homme en gris restait fixé sur le visage de Keith.

Mais sa voix était d'une politesse étudiée : « Comment vous appelez-vous ? »

— Keith Winton.

— Profession ?

— Journaliste. Je suis rédacteur en chef *d'Aventures extraordinaires*. » Keith désigna le magazine posé sur son lit.

Le canon d'un des revolvers braqués sur lui baissa de quelques centimètres. Un large sourire s'épanouit sur le visage de l'homme qui le tenait.

« Ça alors, annonça le policier. Vous devez être le type qui s'occupe du *Courrier des Astronautes* ? L'astronaute de service ? »

Keith acquiesça.

« Alors, reprit le policier, peut-être vous souvenez-vous de mon nom. John Garrett. Je vous ai écrit quatre lettres et vous en avez publié deux. »

Il fit rapidement passer le pistolet dans sa main gauche – tout en gardant Keith en joue – et tendit son autre main.

Keith lui serra la main. « Bien sûr, dit-il, c'est vous qui nous demandez toujours de mettre des illustrations en couleurs dans les pages intérieures, mais il nous faut pour cela augmenter nos prix d'un d... » Il se reprit à temps. « ... d'un crédit. »

Le sourire de l'agent Garrett s'épanouit plus largement encore et il baissa son revolver vers le sol. « Mais oui, c'est moi, dit-il. Je suis un de vos plus fidèles lecteurs depuis...

— Continuez à le mettre en joue ! ordonna l'homme en gris. Faites un peu attention, sergent. »

Le revolver menaça de nouveau la poitrine de Keith, mais le sergent souriait toujours : « Ce type dit la vérité, capitaine. S'il n'était pas ce qu'il prétend être, comment aurait-il pu savoir ce qu'il y avait dans mes lettres ? »

— Vos lettres ont-elles été publiées ? demanda le capitaine.

— Heu... oui, mais...

— Les Arcturiens ont une mémoire prodigieuse. S'il s'est préparé à jouer le rôle d'un journaliste, il a étudié tous les numéros parus du magazine qu'il est censé diriger. »

Le sergent se rembrunit. « Ma foi, oui, dit-il, peut-être bien, mais... » Il repoussa sa casquette en arrière et se gratta le front.

Le capitaine avait refermé la porte de la chambre et s'y était adossé ; son regard alla de Keith au sergent.

« Mais l'idée est bonne, annonça le capitaine, si vous avez un moyen de vous assurer de la sincérité de M. Winton en lui parlant d'une lettre qui n'a pas encore été publiée. Est-ce possible ? »

Le sergent semblait encore plus perplexe, mais Keith dit :

« Sergent, vous rappelez-vous de la dernière lettre que vous nous avez envoyée ? Il y a environ un mois, je crois.

— Je pense bien. Vous voulez dire celle où je...

— Attendez, l'interrompit Keith. Laissez-moi en parler le premier. Vous écriviez que les albums de comics arrivaient bien à publier des illustrations intérieures en couleurs tout en se vendant moins cher que les magazines de science-fiction, et que vous ne compreniez pas pourquoi nous ne pouvions pas en faire autant, sans pour cela augmenter notre prix de vente. »

Le canon du revolver s'abaissa de nouveau. « C'est ça, capitaine, dit le sergent. C'est exactement ce que je disais et cette lettre n'a pas encore été publiée. Ce type dit donc la vérité, sinon il ne pourrait pas savoir. À moins que... » Il jeta un coup d'œil dans la direction du magazine posé sur le lit. « À moins que ce soit dans ce numéro-ci. C'est un nouveau, il a dû arriver dans les kiosques aujourd'hui.

— C'est vrai, dit Keith. Mais votre lettre n'y est pas ; tenez, regardez. »

Le sergent Garrett jeta un coup d'œil à son supérieur qui fit un signe d'acquiescement. Il passa derrière Keith, prit le magazine, tourna les pages jusqu'à trouver le *Courrier des Astronautes* qu'il essaya de lire tout en ne quittant pas Keith des yeux.

L'homme en gris eut un petit sourire et dégaina un revolver à canon court. « Posez votre arme, sergent, dit-il, Burke et moi, nous le surveillons.

— Merci, capitaine », dit le sergent Garrett, en rengainant son revolver. Les deux mains libres, il était plus à son aise. Tout en parcourant des yeux le *Courrier des Astronautes*, il dit : « Vous savez, monsieur Winton, je reste persuadé que vous devriez avoir des illustrations en couleurs. Ça rendrait mieux.

— J'aimerais bien qu'on puisse se le permettre, sergent. Mais nous sommes déjà obligés de payer très cher nos dessinateurs.

— Ils ont beaucoup de talent, dit le sergent. Le dessin de couverture, c'est bien une de ces créatures de la troisième planète d'Arcturus ?

— Si je me souviens bien de l'histoire, dit Keith, c'est un Vénusien. »

Le sergent éclata d'un grand rire, comme si Keith avait fait une excellente plaisanterie. Keith se demandait laquelle, mais il sourit de confiance. Le sergent continuait à parcourir le *Courrier des Astronautes* du regard.

Une minute plus tard, il leva les yeux. « Dites donc, monsieur Winton, je vois là une lettre d'un type de Provincetown qui n'aime pas les feuilletons de Bergman ? Faut pas faire attention à des types aussi bouchés que ça. Bergman, c'est votre meilleur auteur, à l'exception peut-être de...

— Sergent ! fit le capitaine d'un ton glacé. Nous ne sommes pas ici pour connaître vos préférences en matière de feuilletons. Veuillez simplement regarder les signatures qui figurent en bas de chacune de ces lettres et vous assurer que la vôtre n'a pas été publiée dans ce numéro. Et que cela ne vous prenne pas toute la soirée. »

Le sergent devint cramoisi et se mit à tourner les pages.

« Non, dit-il enfin. Elle n'y est pas, chef. »

L'homme en gris sourit à Keith. « Voilà qui vous tire d'affaire, monsieur Winton. Mais voulez-vous tout de même, par acquit de conscience, nous montrer votre carte d'identité ? »

Keith acquiesça et ébaucha le geste de prendre son portefeuille. Mais l'homme en gris dit : « Attendez. Si vous voulez me permettre... »

Et sans attendre la permission de Keith, il passa derrière lui et palpa rapidement les poches de Keith. Il ne trouva rien qui

l'intéressât, en dehors du portefeuille. Il s'en empara, en examina rapidement le contenu, puis le rendit à Keith.

« Parfait, monsieur Winton, dit-il. Tout cela m'a l'air en règle, mais... »

Il s'avança jusqu'à la penderie, ouvrit la porte et regarda à l'intérieur. Il ouvrit les tiroirs de la commode, regarda sous le lit et dans les divers recoins de la chambre.

Une nuance de méfiance était revenue dans sa voix. « Aucun bagage, monsieur Winton ! Pas même une brosse à dents ?

— Pas même une brosse à dents, dit Keith. Je ne pensais pas passer la nuit à Greenville. Mais l'affaire qui m'a amené m'a pris plus de temps que je ne croyais. »

L'homme en gris avait terminé ses recherches. « Eh bien, dit-il, désolé de vous avoir dérangé, monsieur. Mais nous sommes obligés de faire attention, nous ne pouvons prendre aucun risque, et vous veniez d'arriver. C'est une chance que vous ayez trouvé le sergent Garrett pour garantir votre identité, sinon nous aurions dû tout vérifier, et ç'aurait été plus long. Mais étant donné les circonstances... »

Il fit un signe à l'autre policier en uniforme qui rengaina également son revolver.

« Je vous en prie, capitaine, dit Keith. Je comprends très bien que vous ne puissiez prendre aucun risque.

— Je pense bien. Pas quand un espion rôde dans les parages. Enfin, une chose est sûre, il ne sortira pas de Greenville. Nous avons établi autour de la ville un cordon de police que même un moustique ne pourrait franchir. Et nous le maintiendrons jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur l'Arc.

— Vous croyez que je vais avoir du mal à rentrer à New York ? interrogea Keith.

— Ma foi... il y a un filtrage sérieux à toutes les gares. Mais je pense que vous arriverez bien à les persuader de vous laisser passer. » Il ajouta avec un sourire : « Surtout si vous trouvez un de vos lecteurs parmi les gardes.

— C'est bien peu probable, capitaine. Vous comprenez, je pensais rentrer demain matin. Mais cela risque de me faire arriver si tard au bureau qu'au fond je ferais mieux de changer d'avis et de plier bagage dès ce soir. J'étais très fatigué quand

j'ai décidé de rester ici pour la nuit, mais je me sens mieux maintenant. Savez-vous à peu près quand part le prochain train pour New York ?

— Neuf heures trente, je crois », dit le capitaine. Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. « Vous aurez le temps d'y arriver, mais je ne pense pas qu'ils puissent vérifier votre identité et vous laisser passer comme ça. Et le train suivant est à six heures du matin. »

Keith prit un air soucieux. « Je préférerais prendre ce train de neuf heures trente. Dites donc, capitaine, vous ne pourriez pas me rendre le service de téléphoner au responsable de la gare en vous portant garant de moi de façon qu'ils n'aient pas à me retenir trop longtemps et que je ne manque pas mon train ? Ou bien est-ce trop vous demander ?

— Mais non, monsieur Winton. Tenez, je vais leur passer un coup de fil. »

Dix minutes plus tard, Keith était dans un taxi qui l'emportait à la gare ; une demi-heure plus tard, il était dans un train presque vide qui roulait vers New York.

Il poussa un soupir de soulagement ; pour l'instant le pire semblait passé. Il serait certainement en sûreté à New York. Le plus important était d'avoir franchi ce cordon de police. Bien mieux, il avait osé – après le départ des policiers – reprendre l'argent qu'il avait caché sur le rebord de la fenêtre. Il s'était dit, à juste titre, que le coup de téléphone du capitaine lui éviterait d'être fouillé encore une fois à la gare quand il ferait connaître son identité.

Et il répugnait à abandonner ces billets et ces pièces avant de savoir de quoi il retournait. Sans doute était-il dangereux de transporter cet argent sur soi, mais le patron de l'épicerie lui avait donné l'équivalent de deux cents dollars pour une pièce de vingt-cinq *cents* et peut-être les autres avaient-elles encore plus de valeur. Le patron n'avait-il pas reconnu que la pièce de vingt-cinq *cents* valait plus que le prix qu'il en avait offert ?

Mais la pièce de cinquante *cents*... Bah ! se dit Keith, à quoi bon essayer de deviner ? Mieux valait se laisser le temps de comprendre la situation et prendre les plus grandes précautions d'ici là. Après avoir payé sa chambre et son billet de train, il

avait encore l'équivalent de cent quarante dollars en crédits. De quoi tenir un moment. Un bon moment, s'il faisait attention. Quant au petit paquet de billets et de pièces en dollars, il l'avait soigneusement enfoui dans la poche à briquet de son pantalon pour éviter de payer par inadvertance ses achats en mauvaise monnaie : les pièces étaient enveloppées dans les billets de façon à ne pas le trahir par leur tintement.

Il prenait un risque en refusant de se débarrasser de cet argent, mais, outre l'importante valeur de ces dollars, il avait une bonne raison pour agir de la sorte. C'était cet argent qui préservait son espoir de ne pas avoir perdu la raison. Ses souvenirs provenaient peut-être de son imagination, mais ces pièces étaient de l'ordre du matériel, du palpable. La preuve, en quelque sorte, qu'une partie au moins de ses souvenirs n'était pas purement imaginaire. Et, à ce titre, le petit paquet dans sa poche à briquet était rassurant.

Les lumières de Greenville disparurent peu à peu tandis que le train s'enfonçait dans la campagne.

Pour le moment du moins, il était sauvé. Deux bonnes heures s'offraient à lui pour feuilleter les deux magazines et le journal.

Il commença par le journal : « Les Arcturiens attaquent Mars et détruisent Kapi. »

C'était la grande nouvelle. Il lut attentivement l'article. Kapi était, semblait-il, une colonie terrienne établie sur Mars depuis 1939, la quatrième des sept colonies installées là-bas. C'était aussi la plus petite : huit cent quarante et quelques colons terriens. Tous, croyait-on, avaient été tués, ainsi qu'environ cent cinquante travailleurs martiens.

Ainsi donc, se dit Keith, il devait y avoir des indigènes martiens, distincts des colons venus de la Terre. Comment étaient-ils, ces Martiens ? L'article, aussi laconique qu'un communiqué militaire, ne donnait aucune indication à ce propos. Après tout, Lunien était peut-être un nom propre, peut-être les monstres purpurins étaient-ils des Martiens et non pas des habitants de la Lune ?

Mais d'autres sujets de méditation, plus graves et plus urgents, occupaient son esprit. Il poursuivit sa lecture.

Un astronef isolé des Arcturiens avait réussi à franchir les défenses interplanétaires et avait lancé une torpille avant que les chasseurs de Dopelle ne l'aient repéré. Ceux-ci étaient aussitôt passés à l'attaque et, bien que l'engin arcturien soit passé en hyperpropulsion, ils l'avaient rattrapé et anéanti.

Le *New York Times* annonçait que des préparatifs étaient en cours pour organiser un raid de représailles. Mais les détails étaient naturellement gardés secrets par les autorités militaires.

Keith, au cours de sa lecture, rencontra une foule de noms de personnes et de choses qui ne lui disaient absolument rien. Parfois, et c'était plus étrange encore, un nom perdu dans un contexte insolite lui semblait familier : c'est ainsi que l'on citait le nom du général Dwight D. Eisenhower comme commandant des opérations dans le secteur vénusien.

La fin de l'article faisait allusion à un renforcement des mesures défensives dans les villes les plus vulnérables et parut fort obscur à Keith Winton. On y parlait notamment de *calaminage total* et on faisait de fréquentes références aux *renégats* et aux *Nocturnes*.

Il dévora le journal depuis la première page jusqu'au nom du gérant, lisant tous les titres d'articles et tout ce qui lui semblait curieux ou insolite. Il ne semblait guère y avoir de différences entre ce monde-ci et celui qu'il connaissait pour tout ce qui concernait les faits divers et pratiquement aucune différence en matière de vie quotidienne.

Dans la chronique mondaine, un grand nombre de noms éveillèrent des souvenirs et sans doute en aurait-il reconnu davantage s'il avait lu plus souvent cette rubrique. Saint Louis menait en division Sud des championnats de base-ball et New York en division Nord ; il se souvenait également de cela, encore qu'il ne se rappelât plus très bien si les scores étaient les mêmes. Les annonces vantaient toujours les mêmes marques de produits, à cela près que les prix étaient donnés en crédits et non en dollars. Il n'y avait pas de publicité pour des astronefs, ni pour des panoplies du *Petit Savant atomiste*.

Il accorda une grande attention aux petites annonces. La situation en matière de logement semblait bien meilleure que dans ses souvenirs ; sans doute fallait-il en voir l'explication

dans le commentaire qui accompagnait un certain nombre d'annonces de studios et maisons à louer : « émigration vers Mars ». Dans la rubrique *Chiens à vendre*, on proposait un lassie de Vénus et un basset sélénite...

Peu après minuit, le train entra dans la gare de Grand Central. Keith replia le journal, se promettant d'y revenir plus tard. Il s'était tellement plongé dans sa lecture qu'il n'avait même pas eu le temps de jeter un coup d'œil aux magazines.

Peu à peu, à mesure que le train entra en gare, Keith prit conscience de quelque chose de bizarre, de différent, qu'il ne parvenait pas à identifier, mais qu'il sentait dans l'air. Cela ne tenait pas au manque de lumières, non, au contraire, peut-être y en avait-il plus que de coutume.

Il s'aperçut également que le train dont il descendait n'était plein qu'au quart, à peine. Et il remarqua en débarquant sur le quai qu'il n'y avait pas d'autre train, ni d'employé de chemins de fer, en vue sur les quais.

À quelques pas devant Keith, un petit homme s'efforçait de traîner trois valises, une sous le bras droit et une à chaque main. Et il s'en tirait assez mal.

« Vous voulez un coup de main ? demanda Keith.

— Oh merci », fit le petit homme, d'une voix pleine de reconnaissance. Il abandonna à Keith une des lourdes valises et ils cheminèrent de conserve le long du quai.

« Il n'y a pas beaucoup de monde ce soir, n'est-ce pas ? dit Keith.

— Je crois que c'était le dernier train. Franchement, ils ne devraient pas les faire rouler si tard. À quoi cela sert-il d'arriver si on ne peut pas rentrer chez soi ? Je sais bien, vous pouvez partir de bonne heure le matin, mais au fond, ça vous avance à quoi puisque l'on ne peut pas bouger ?

— Pas à grand-chose, évidemment », dit Keith, en se demandant de quoi ils parlaient.

« Quatre-vingt-sept tués la nuit dernière ! dit le petit homme. Du moins, c'est le nombre de corps qu'on a retrouvés ; personne ne sait combien d'autres ont été jetés à la rivière.

— C'est terrible, dit Keith.

— Et pour une seule nuit, une nuit normale. Il y a bien dû y avoir une centaine de tués. Et Dieu sait combien d'autres ont été rossés à mort dans des ruelles où ils sont en train de crever à petit feu. » Il poussa un soupir. « Je me souviens de l'époque où on ne craignait rien, même à Broadway. »

Il s'arrêta soudain et posa ses valises à terre. « Il faut que je souffle une minute, dit-il. Si vous voulez continuer, vous n'avez qu'à laisser l'autre ici. »

Keith était trop heureux d'avoir l'occasion de poser son fardeau ; sa blessure à l'épaule gauche l'empêchait de le changer de côté. Il fit jouer les doigts de sa main droite qui s'étaient engourdis sur la poignée de la valise.

« J'ai le temps, dit-il. Je ne suis pas pressé de rentrer. »

Le petit homme éclata de rire comme s'il venait de dire quelque chose de très drôle. Keith lui fit un petit sourire entendu.

« Elle est bonne, dit le petit homme. Pas pressé de rentrer. » Il se tapa sur les cuisses.

« Dites-moi, fit Keith, voici un moment que je n'ai pas entendu la radio. Est-ce qu'il se passe quelque chose de neuf ?

— Bigre, je pense bien ! » Le petit homme parut soudain effrayé et très sérieux. « Il y a un espion Arc dans la région. Mais vous en avez peut-être entendu parler... c'était au premier bulletin d'informations de la soirée. » Il frissonna légèrement.

« Ma foi, non, dit Keith. Vous vous souvenez des détails ?

— C'est du côté de Greeneville, la ville que nous avons traversée en venant. Vous ne vous en souvenez pas ? Ils avaient verrouillé toutes les portes du train, et il n'y avait sur le quai que les gens qui avaient passé les contrôles de police. Et la gare était pleine de flics et de gardes.

— Je devais dormir, dit Keith, quand nous avons traversé... comment dites-vous ? Greeneville ?

— Oui, Greeneville. Je suis bien content de ne pas avoir eu à descendre là. Ils vont passer toute la ville au peigne fin.

— Comment l'a-t-on repéré ? demanda Keith.

— Il essayait de vendre de la monnaie hors circulation, et la pièce était une contrefaçon Arc. Une mauvaise date, vous savez.

— Ah ! » fit Keith.

C'était donc la pièce ; il s'en doutait. Il ferait peut-être aussi bien de se débarrasser des autres, quelle que fût leur valeur éventuelle. Il n'y avait qu'à les jeter à la première occasion dans un égout ou dans un caniveau quelconque. Peut-être même aurait-il dû les laisser sur la corniche de sa fenêtre d'hôtel à Greneville.

Non, ç'aurait été une mauvaise solution, car si on les avait trouvées là, on aurait tout de suite su qu'elles lui appartenaient ; il s'était inscrit à cet hôtel sous son véritable nom et — heureusement — avait également donné son vrai nom aux policiers venus l'interroger. Si on avait trouvé ces pièces sur la fenêtre, on aurait aussitôt demandé à Keith Winton de New York d'expliquer comment elles étaient en sa possession. Il n'avait pas pensé à cela en les reprenant ; il s'était dit qu'il était un peu téméraire de continuer à courir des risques avec ces pièces sur lui. Maintenant, il se félicitait de les avoir emportées.

« Mais si l'espion s'est fait repérer avec cette histoire de pièces, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas arrêté ? demanda-t-il.

— Arrêté ? » fit le petit homme, tremblant d'émotion. « Mais, mon bon monsieur, on n'*arrête* pas les Arcturiens ; on les tue. Et ils ont bien essayé : le patron d'une épicerie et un Lunien qu'il avait appelé à l'aide, mais il leur a échappé.

— Ah ! fit Keith.

— Vingt ou trente personnes ont été tuées à Greneville depuis, par erreur », dit le petit homme d'un ton morne. Il se frotta les mains et reprit les valises. « Si vous voulez, je crois que nous pouvons repartir maintenant. »

Keith acquiesça, et ils continuèrent leur chemin vers le hall de la gare.

« J'espère qu'il reste des couchettes », dit le petit homme.

Keith ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Toute question qu'il se risquerait à poser pourrait trahir son ignorance sur un détail qui aurait dû lui être familier. « Il n'en restera probablement pas », dit-il d'un ton morne mais ironique ; s'il avait fait une gaffe, cela aurait pu passer pour une plaisanterie.

Mais le petit homme se contenta de hocher la tête tristement. Ils approchaient du hall et un employé à casquette rouge s'avança vers eux.

« Vous voulez des couchettes ? demanda-t-il. Il en reste quelques-unes.

— Ah ! tant mieux. Il nous en faut deux », fit le petit homme. Puis il hésita et regarda Keith. « Excusez-moi, je ne vous ai même pas demandé votre avis. Il y a des gens qui aiment mieux rester assis. »

Keith avait l'impression de marcher dans le noir sur une corde raide. Que signifiait cette histoire de couchette ou de rester assis ? Il n'avait pas plus envie de rester assis que de s'installer dans une couchette.

« Je crois que je vais flâner un peu », dit-il d'un ton hésitant.

Il s'arrêta, stupéfait : ils venaient d'entrer dans la grande salle de la gare, et de longues rangées de couchettes d'aspect militaire occupaient tout l'espace, à l'exception d'allées aménagées entre les rangées pour circuler. Sur la plupart des couchettes, des gens allongés dormaient.

Se pouvait-il que la crise du logement fût à ce point désespérée ? C'était impossible, à en juger par le nombre d'annonces d'appartements à louer qu'il avait vues dans les colonnes du *New York Times*. Mais...

Le petit homme lui mit la main sur l'épaule – sur son épaule blessée – et Keith sursauta. Mais le petit homme ne s'en aperçut pas. « Un instant », disait-il à l'employé de la gare, qui les précédait.

Il se pencha vers Keith. « Hum... si vous êtes un peu à court de crédits, mon cher monsieur, je pourrais... hum... vous en prêter quelques-uns.

— Merci, dit Keith, mais je crois qu'il vaut mieux que je file.

— Vous ne voulez pas dire que vous allez sortir, tout de même ? »

L'horreur et la surprise se lisaient sur son visage.

Keith comprit que, une fois de plus, il avait dit ce qu'il ne fallait pas. Mais il ne comprenait pas son erreur, ni pourquoi la gare était encombrée de couchettes ni pourquoi on semblait attacher tant d'importance au fait qu'il restât ou non ici.

En tout cas, mieux valait quitter le petit homme avant d'éveiller ses soupçons si ce n'était déjà fait.

« Bien sûr que non, dit-il. Je ne suis pas fou à ce point-là. Mais je devais retrouver quelqu'un ici et je voudrais voir si je l'aperçois. Je prendrai peut-être une couchette plus tard, mais, de toute façon, je ne crois pas que je puisse dormir. Ne vous inquiétez pas pour moi. Merci de votre gentillesse, mais j'ai tout ce qu'il me faut. »

Il s'éloigna rapidement avant que son compagnon n'ait pu lui poser d'autres questions. L'éclairage de la grande salle était assez faible, sans doute pour ne pas gêner les gens qui dormaient. Keith se fraya un chemin dans la pénombre, en marchant le plus silencieusement possible pour ne pas éveiller les dormeurs devant lesquels il passait, et il se dirigea vers la sortie qui donnait sur la 42^e Rue.

En approchant, il s'aperçut que deux agents de police se trouvaient en faction devant la porte.

Mais il ne pouvait plus s'arrêter maintenant. Ils l'avaient vu venir et le surveillaient. Il marchait droit vers la porte qu'ils gardaient et il ne pouvait pas changer de chemin sans attirer davantage encore leur attention. S'il découvrait en fin de compte qu'on ne le laisserait pas sortir – pour une raison qu'il ignorait totalement – il pourrait toujours prétendre qu'il était allé jusqu'à la porte simplement pour regarder par la vitre.

Il continua donc à avancer d'un pas nonchalant, il remarqua au passage que le verre de la porte avait été peint en noir.

Le plus grand des deux policiers s'adressa à lui, mais d'une voix fort courtoise.

« Vous êtes armé, monsieur ? demanda-t-il.

— Non.

— C'est dangereux de sortir, vous savez. Évidemment, nous n'avons pas le droit de vous retenir ; nous ne pouvons que vous conseiller de rester. »

Keith ressentit tout d'abord un profond soulagement ; on n'allait pas, comme il l'avait craint, le garder ici. Il n'avait aucune envie de passer la nuit dans la gare.

Mais que voulait dire le policier ? Dangereux ? De quel danger inconnu de lui s'agissait-il, quel danger pouvait retenir

ces milliers de gens dans la gare ? Qu'était-il arrivé à New York ?

Mais il était trop tard pour reculer maintenant. Et d'ailleurs, se dit-il, il était en danger *partout*, tant qu'il n'en connaîtrait pas davantage.

Il dit, aussi négligemment qu'il put : « Je ne vais pas très loin. Je ne risque rien.

— Comme vous voudrez, dit l'agent.

— Espérons que vous vous en tirerez, monsieur », dit l'autre. Et il ouvrit la porte.

Keith faillit reculer. Ce n'était pas de la peinture noire qu'il avait vue sur les vitres des portes. C'était... le noir. Un noir comme il n'en avait jamais vu. Aucune lumière visible. Les lampes de la gare ne semblaient pas pénétrer le moins du monde ces ténèbres. Il baissa les yeux : il ne voyait le trottoir qu'à une cinquantaine de centimètres du seuil de la porte ouverte.

Et... son imagination lui jouait peut-être des tours, mais il avait l'impression qu'un peu de ces ténèbres se glissait dans la gare par la porte ouverte, comme s'il ne s'agissait pas du noir de la nuit, mais d'ombres palpables, gazeuses. Comme s'il ne s'agissait pas seulement d'une absence de lumière.

Mais, quoi qu'il en fût, il ne pouvait reconnaître maintenant qu'il ne *savait* pas. Il lui fallait franchir le seuil et s'enfoncer dans ce truc...

Il s'avança et la porte se referma derrière lui. Il avait l'impression d'entrer dans un cabinet noir. C'était un black-out qui dépassait tout ce qu'on avait vu dans le genre. Ce devait être ça – il se souvint d'une phrase dans le *New York Times* – ce devait être ça le *calaminage total*.

Il leva les yeux, on ne voyait ni les étoiles ni la Lune, et pourtant à Greenville cette dernière brillait de tout son éclat.

Après avoir fait deux pas, il se retourna pour regarder la porte qu'il venait de franchir. Il ne la voyait plus. Il devait pourtant y avoir une vitre et, si faible que fût l'éclairage de la gare, on aurait dû la voir par une nuit pareille. À moins, bien sûr, que la vitre ne fût vraiment peinte en noir sur sa face extérieure. Il revint sur ses pas et aperçut un rectangle

vaguement lumineux, assez près pour qu'il puisse le toucher. Au-delà de cette distance, il devenait invisible.

Il s'éloigna d'un pas et le rectangle de la vitre disparut. Il prit dans sa poche une boîte d'allumettes et en craqua une. En la tenant à bout de bras, il distinguait un point faiblement lumineux. À cinquante centimètres de ses yeux, il le voyait très bien, mais pas plus loin.

Il lâcha l'allumette alors que la flamme lui léchait presque les doigts ; il n'aurait pu dire si elle brûlait encore quand elle toucha le trottoir.

Il regrettait maintenant de ne pas avoir pris de couchette à la gare, mais il était trop tard pour faire demi-tour. Il avait déjà suffisamment attiré l'attention des policiers en sortant. Mais pourquoi n'avait-il pas suivi le conseil du petit homme ? Il saurait désormais qu'il était plus sage d'imiter les autres.

Tendant une main pour toucher le mur de l'immeuble et se guider, tâtonnant devant lui de l'autre, il partit en direction de Lexington Avenue. Il gardait les yeux ouverts et s'efforçait de percer les ténèbres, mais il aurait tout aussi bien pu avancer les yeux fermés. Il savait maintenant ce qu'éprouvait un aveugle. Il aurait volontiers accepté le secours d'une canne pour tâter devant lui le trottoir invisible. Un chien ne lui aurait été d'aucun secours ; il doutait même qu'un chat vît plus loin qu'à une trentaine de centimètres dans cette brume noire.

La main qui suivait le mur rencontra soudain le vide : il arrivait au coin du bâtiment. Il s'arrêta un moment, se demandant s'il devait continuer. Il ne pouvait pas revenir à la gare, mais pourquoi ne pas simplement s'asseoir sur le trottoir, le dos au mur, et attendre le matin ?... en espérant que le matin dissiperait la brume.

Il était hors de question de regagner son pied-à-terre de Greenwich Village. Les taxis ne pouvaient pas rouler dans ces ténèbres, et il y avait fort à parier qu'il en était de même pour tous les autres moyens de transport. Il n'y avait que des fous ou des gens aussi ignorants que lui – et sans doute était-il l'unique spécimen de cette dernière catégorie – pour s'aventurer dehors dans de pareilles conditions.

À la réflexion pourtant, Keith renonça à s'asseoir sur le trottoir, de peur d'être arrêté par une patrouille de police qui l'interrogerait et voudrait savoir ce qu'il faisait dehors si près de l'abri de la gare. S'il devait s'asseoir quelque part en attendant la fin de la nuit, ce ne pouvait être à deux pas de son point de départ. Si on le trouvait plus loin, il pourrait toujours dire qu'il avait essayé de rentrer chez lui.

Guidé seulement par ses pieds qui traînaient sur le sol, il abandonna l'immeuble pour s'aventurer sur le trottoir et gagner le milieu de la rue. Et s'il y avait du trafic tout de même... non, c'était impossible, à moins de circuler au radar. Cette pensée le frappa brusquement tandis qu'il traversait : comment pouvait-il être certain qu'ils n'utilisaient pas de radar ?

Il ne s'aperçut qu'il était arrivé sur le trottoir d'en face que quand il trébucha contre le rebord. Il se releva et continua péniblement son chemin en marchant au milieu du trottoir jusqu'à ce que sa main droite vînt enfin se poser sur le mur d'un immeuble de la 42^e Rue.

Dire qu'il était sur la 42^e Rue, à deux pas de Times Square et de Broadway et qu'il aurait aussi bien pu être sur la... non, sur la Lune, il y aurait des monstres purpurins pour lui tenir compagnie. Mais, au fait, *il devait aussi y en avoir ici...*

Il s'efforça de ne pas y penser.

Il avait beau tendre l'oreille, il n'entendait rien d'autre que le piétinement étouffé de ses pas, et il se rendit compte qu'inconsciemment il marchait sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le silence effrayant des rues.

Il traversa le pâté de maisons qui donnait sur Madison avenue, puis se mit à chercher à tâtons la Cinquième Avenue.

Où allait-il se diriger ? Vers Times Square ? Pourquoi pas ? Greenwich Village était trop loin pour qu'il puisse songer à y arriver en progressant au rythme d'escargot qu'il s'était imposé. Mais il fallait bien aller quelque part, alors pourquoi pas en plein centre-ville ? S'il y avait ne fût-ce qu'un bar ouvert à New York, ce serait là.

N'importe où ! Pourvu que ce fût ailleurs que dans ces ténèbres affreuses !

Il essaya, au passage, d'ouvrir les portes des immeubles. Elles étaient toutes fermées. Cela lui rappela qu'il avait dans sa poche la clef du bureau des Éditions Borden, et qu'il était justement dans le quartier. Mais le verrou de la porte de l'immeuble serait sûrement tiré et il n'avait aucun moyen de l'ouvrir.

Il traversa la Cinquième Avenue. Sur le trottoir d'en face, à gauche, devait se trouver la bibliothèque municipale. Il songea un instant à aller passer la nuit sur les marches, mais décida finalement de passer son chemin. Autant continuer jusqu'à Times Square puisqu'il s'était fixé ce but. Il trouverait bien un abri là-bas, ne serait-ce qu'une station de métro.

Arrivé au coin de la Sixième, il essaya toutes les portes, mais en vain.

Il traversa la Sixième Avenue, à mi-chemin de Broadway.

Il secoua encore une porte ; fermée comme les autres. Mais durant le bref instant où ses pieds cessèrent de traîner sur le trottoir, tandis qu'il manœuvrait la poignée, il entendit un bruit, le premier qui ne fût pas celui de ses propres pas depuis qu'il avait quitté la Gare Centrale.

C'était un bruit de pas, aussi étouffé et aussi prudent que ceux qu'il faisait en progressant comme un escargot. Keith sentit que ces bruits de pas annonçaient un danger... un terrible danger.

Chapitre 5

Les Nocturnes

Il se figea sur place tandis que les pas approchaient. Qui ou quoi que ce fût, il ne pouvait l'éviter qu'en rebroussant chemin. Keith eut brusquement l'impression de se trouver dans un monde à une seule dimension. Il n'y avait que deux directions : en avant ou en arrière, en suivant le mur de l'immeuble. Lui et l'inconnu ressemblaient à deux fourmis marchant l'une vers l'autre le long d'un fil, deux fourmis qui ne pouvaient que se rencontrer.

Et avant même de se décider à faire demi-tour, il était déjà trop tard. Une main le toucha, tandis qu'une voix gémissait : « Ne m'attaquez pas, pitié. J'ai pas de crédits. »

Keith poussa un soupir de soulagement.

« Ça va, dit-il. Je ne bouge pas. Passez devant moi.

— Bien, monsieur. »

Des mains l'effleurèrent et une haleine chargée d'alcool faillit le faire suffoquer, tandis que l'homme passait en tâtonnant devant lui. Il entendit un grognement dans le noir.

« J'suis qu'un vieux spatial en virée, fit la voix. Et j'ai déjà été passé à tabac, voilà deux heures. Plus un traître sou ! Tenez, je vais vous donner un tuyau. Les *Nocturnes* sont en chasse. Toute la bande, du côté de Times Square. Vous feriez mieux de ne pas continuer dans cette direction. Je vous aurais prévenu. »

L'homme était passé, mais sa main touchait toujours la manche de Keith, pour maintenir le contact.

« C'est eux qui vous ont dévalisé ? demanda Keith.

— Eux ? Mais, mon vieux, je suis vivant, vous voyez bien ! Est-ce que je serais vivant si j'étais tombé sur les *Nocturnes*, je vous le demande ?

— C'est vrai, dit Keith ; j'oubliais. Alors, il vaut peut-être mieux ne pas continuer par là. Heu... dites-moi, le métro est-il ouvert ?

— Le *métro* ? Eh bien, vous cherchez la bagarre, vous !

— À quel endroit peut-on aller pour être en sécurité ?

— En sécurité ? Ça fait un bout de temps que j'ai pas entendu ce mot-là. Qu'est-ce que ça veut dire ? » Il émit un rire noyé d'alcool. « Tel que vous me voyez, si je peux dire, j'étais un des premiers sur la ligne Mars-Jup, c'était le bon vieux temps où on nous donnait l'extrême-onction avant de verrouiller les portes étanches. Eh bien, j'aimerais encore mieux me retrouver là-bas que d'être à patauger dans cette soupe de poix et à jouer à cache-cache avec les Nocturnes.

— Comment saviez-vous que je n'étais pas un Nocturne ? demanda Keith.

— Vous plaisantez ? Comment aurais-je pu vous prendre pour un Nocturne, alors qu'ils vont bras dessus, bras dessous en bande d'un côté de la rue à l'autre et que vous les entendez taper avec leurs cannes ? C'est de la folie d'être dehors. Et vous êtes aussi fou que moi. Si je n'étais pas fin saoul... Dites donc, vous avez une allumette ?

— Oui, toute une boîte. Tenez. Est-ce que vous pouvez... ?

— J'ai la tremblote, moi. Le paludisme de Vénus. Vous voulez m'en allumer une ? Et tout en fumant, je vous dirai où on peut se planquer vous et moi pour la nuit. »

Keith craqua l'allumette. La flamme fit naître soudain dans les ténèbres une zone de pénombre grise d'une cinquantaine de centimètres de diamètre.

Keith vit un visage balafre, tordu par un affreux rictus... et au-dessus une matraque prête à frapper. La matraque se mit à descendre au moment même où jaillissait la flamme de l'allumette.

Il était trop tard pour esquiver le coup. Keith ne dut son salut à cet instant qu'à une réaction instinctive. Il fonça en avant, brandissant l'allumette enflammée en direction de cet horrible visage. Ce fut l'avant-bras de l'homme et non la matraque qui s'abattit sur la tête de Keith. Le choc arracha l'arme des mains

de l'agresseur, et celle-ci tomba sur le trottoir avec un bruit sourd.

Ils se mirent à lutter dans le noir ; des mains robustes cherchèrent la gorge de Keith et il sentit sur son visage une haleine fétide, tandis que des jurons étouffés retentissaient à ses oreilles. Il réussit à se dégager, recula et frappa. Son poing dans le noir heurta quelque chose de solide.

Il entendit son assaillant tomber, mais il ne l'avait pas mis K.O., car l'autre jurait toujours. Keith en profita pour faire trois rapides petits pas en arrière dans les ténèbres ; puis il s'immobilisa au milieu du trottoir, sans faire de bruit.

Il entendit l'homme se remettre sur ses pieds en soufflant. Pendant une minute peut-être, ce souffle haletant fut le seul bruit qui hanta le silence.

Et puis un autre bruit, un nouveau bruit, parvint à Keith. C'était quelque chose de très différent, rappelant le tapotement lointain d'une centaine de cannes blanches. On eut dit qu'une troupe d'aveugles avançait dans les ténèbres en tâtonnant le sol devant eux de leur canne. Le bruit venait de Times Square, là-même où Keith s'était décidé d'aller attendre l'aube.

Il entendit son agresseur murmurer d'une voix soudain plus posée : « Les Nocturnes... » avant de s'éloigner rapidement. Sa voix, qui avait perdu tout caractère belliqueux, cria dans les ténèbres épaisses : « File, mon vieux. Les Nocturnes approchent ! »

Le bruit de ses pas se perdit dans la nuit tandis que le claquement des cannes augmentait d'instant en instant. Il s'approchait avec une incroyable rapidité.

Qu'étaient les Nocturnes ? Des êtres humains ? Keith essaya de se rappeler le peu de choses qu'il avait entendues ou lues sur leur compte. Qu'avait donc dit d'eux l'homme qui avait voulu l'assommer ? « Ils vont bras dessus, bras dessous, en bande, d'un côté de la rue à l'autre, et on les entend taper avec leurs cannes. » Humains ou non, ils devaient former une troupe organisée de tueurs qui parcouraient les rues dans la brume noire, en longue file barrant toute la largeur de la rue, se tenant par le bras en tâtant le terrain de leurs cannes.

Ces cannes leur servaient-elles également d'armes, ou en avaient-ils d'autres ?

Maintenant, le bruit n'était plus qu'à quelques mètres, et s'approchait plus vite que ne peuvent aller des hommes dans le noir, fût-ce en courant. Les Nocturnes devaient avoir un truc qui leur permettait de se déplacer rapidement.

Keith ne se perdit pas en réflexions ; il fit demi-tour et se précipita en diagonale vers les immeubles jusqu'à ce qu'une façade égratigne sa main ; il se mit alors à courir parallèlement aux maisons, à *courir* malgré le risque de trébucher sur un obstacle qu'il ne pourrait pas voir.

Le danger que représentait les Nocturnes semblait plus grand que celui de courir en aveugle dans le noir. La peur de son agresseur balafre était contagieuse. Pour répugnant qu'il fût, cet homme n'était pas un lâche. Et il savait, *lui*, quelle était la nature exacte de ceux qu'on appelait les Nocturnes, et il avait eu peur, très peur. Tueur lui-même, il s'était conduit, quand le bruit des cannes s'était fait entendre, comme un chacal dérangé par l'arrivée des lions.

Keith courut une quarantaine de pas, puis s'arrêta pour prêter l'oreille. Le bruit derrière lui avait un peu diminué : ils n'allaient pas aussi vite qu'il avait osé courir. Tout à coup, de la direction dans laquelle il allait, monta un hurlement horrible et rauque. Il aurait juré reconnaître la voix de l'homme au visage balafre. Le hurlement se transforma en râle d'agonie, puis le silence retomba, rompu seulement par le pianotement des cannes.

Dans quel affreux guêpier cet homme était-il allé se jeter ? Qu'est-ce qui pouvait causer une mort – et Keith ne doutait pas que le pauvre homme fût mort – aussi horrible ? Il fallait croire que le chacal, en fuyant les lions, était tombé dans les anneaux d'un boa constrictor. Broyé dans les replis monstrueux d'un reptile, un homme pourrait crier ainsi, et son agonie durerait à peu près aussi longtemps...

Keith Winton sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Il aurait donné son bras droit pour avoir de la lumière, quoi qu'elle pût lui montrer. Il savait maintenant ce qu'était la peur ; il en avait le goût dans la bouche.

Derrière lui, il entendait toujours le cliquetis des cannes. Il avait gagné du terrain : les Nocturnes se trouvaient maintenant à une vingtaine de mètres de lui au lieu d'une dizaine. Il pourrait les distancer s'il se remettait à courir. Mais vers *quoi* courait-il ?

Son agresseur avait suivi la façade des immeubles ; ce qui l'avait frappé devait donc se trouver là. Keith traversa le trottoir en diagonale et descendit sur la chaussée. Puis, suivant une direction parallèle au trottoir, il se mit à courir en s'éloignant de la horde tâtonnante des Nocturnes. Il fit encore trente ou quarante pas et s'arrêta pour écouter. Cette fois, le bruit des cannes semblait plus loin derrière lui.

Mais, est-ce qu'il ne se trompait pas ? Un moment, il crut que, sans s'en apercevoir, il avait fait demi-tour dans le noir. Et puis il comprit la vérité : il y avait un bruit de cannes derrière lui et il y avait aussi un bruit de cannes *devant lui* !

Ils avançaient en deux bandes, chacune venant d'un côté. Keith se trouvait entre le marteau et l'enclume. C'était leur méthode de chasse, efficace pour débusquer toutes les proies qui se trouvaient sur leur parcours. Il s'était demandé comment ils faisaient pour ne pas perdre leur gibier alors que leur façon de marcher en tâtant le terrain du bout de leur canne devait l'inciter à fuir. Mais il comprenait maintenant.

Il s'arrêta, le cœur battant. Les Nocturnes – quoi qu'ils fussent – l'avaient coincé. Ne lui laissant aucune échappatoire.

Il resta immobile, hésitant, jusqu'au moment où le bruit des cannes derrière lui se rapprocha à tel point qu'il *devait* faire quelque chose. S'il ne bougeait pas il serait pris d'ici peu, et courir dans une direction ou une autre, risquait de précipiter sa mort.

Il tourna à angle droit et se précipita vers le trottoir d'en face, du côté opposé à celui où l'homme avait rencontré la mort quelques instants plus tôt. Il ne perdit pas de temps à piétiner pour trouver le trottoir : il s'étala de tout son long en arrivant dessus, se releva et fit précipitamment les quelques pas qui le séparaient de l'entrée de l'immeuble le plus proche. Il ne s'arrêta qu'une fraction de seconde pour tendre l'oreille. Il

devait se trouver à peu près à égale distance du bruit de cannes à sa droite et à sa gauche.

Il tâtonna jusqu'à ce qu'il eût trouvé une porte. Il repéra la poignée ; non qu'il s'attendît à la trouver ouverte, mais il devait déterminer son emplacement pour la tourner de l'intérieur. Il enfonça le poing dans la vitre à la hauteur de la poignée.

Il aurait dû se blesser sérieusement, mais la chance avait probablement décidé de le favoriser enfin, car un petit morceau de verre proprement découpé tomba à l'intérieur. Le reste de la vitre ne se brisa pas.

Il aperçut un peu de lumière pendant le bref instant où, sous la violence du coup, le lourd rideau de la porte-vitrée remua. Il en profita pour mettre la main sur la poignée, la tourna de l'intérieur et entra en trébuchant dans l'immeuble.

La lumière l'aveugla tandis que la porte claquait derrière lui.

Une voix dit : « Arrêtez ou je tire ! »

Keith s'arrêta et leva les mains à la hauteur des épaules. Ses yeux enfin s'adaptèrent à la lumière : il se trouvait dans le hall d'un petit hôtel. Derrière le comptoir, à moins de quatre mètres de lui, se penchait un employé livide, probablement terrorisé. Celui-ci braquait sur la poitrine de Keith un fusil dont la gueule semblait aussi redoutable que celle d'un canon. Les deux hommes haletaient bruyamment.

« Ne vous approchez pas, dit l'employé d'une voix un peu tremblante. Sortez, allez-vous-en tout de suite. Ne m'obligez pas à vous abattre... »

Sans bouger dans un sens ni dans l'autre, et sans baisser les bras, Keith dit : « Je ne peux pas. Les Nocturnes sont dans la rue. Si j'ouvre la porte pour sortir, ils vont entrer. »

L'employé pâlit encore davantage. Pendant une seconde, il fut trop affolé pour parler et, à la faveur de ce silence tous deux purent entendre le claquement des cannes.

« Appuyez-vous contre la porte, murmura l'employé de l'hôtel dans un souffle. Tenez bien le rideau contre la vitre pour qu'aucune lumière ne filtre. »

Keith recula d'un pas et vint s'adosser à la porte.

Tous deux demeuraient silencieux. Keith était en nage. Les Nocturnes allaient-ils voir – ou sentir en tâtonnant – le trou

dans le verre ? Une balle ou un poignard allait-il passer par ce trou pour venir s'enfoncer dans son dos ? Il en avait la chair de poule. Les secondes s'écoulaient comme des heures.

Mais rien ne vint par le trou.

Pendant un moment, le bruit des cannes s'amplifia, on entendit des voix étouffées. On aurait dit des voix humaines, mais Keith n'en était pas sûr. Puis le silence retomba.

Ni Keith ni l'employé ne firent un geste ni ne parlèrent pendant au moins trois minutes. Puis, l'employé dit :

« Ils sont partis. Filez maintenant.

— Ils sont encore tout près, dit Keith aussi bas qu'il put. Si je sors, ils me ramasseront. Je ne suis pas un voleur. Je ne suis pas armé. Et j'ai de l'argent. Je voudrais vous rembourser la vitre que j'ai cassée... et j'aimerais vous louer une chambre si vous en avez une. Si vous n'en avez pas, je vous paierai un bon prix pour passer la nuit assis dans le hall. »

L'homme l'examina d'un air méfiant, le fusil toujours braqué sur lui.

Puis, il demanda : « Qu'est-ce que vous faisiez dehors ?

— Je venais d'arriver de Greenville, dit Keith par le dernier train. On m'avait prévenu que mon frère était gravement malade, alors j'ai voulu prendre le risque d'aller jusqu'à chez moi... j'habite près de la gare. Je n'avais pas réalisé à quel point c'était terrible dehors. Maintenant que j'ai vu... eh bien, j'attendrai demain matin pour rentrer. »

L'employé ne le quittait pas des yeux. Il finit par dire :

« Ne baissez pas les bras. » Il posa le fusil sur le comptoir, mais garda une main sur la détente, tandis que, de l'autre, il allait prendre un revolver dans le tiroir d'un bureau derrière le comptoir.

« Tournez-vous, le dos vers moi, dit-il. Je vais m'assurer que vous n'êtes pas armé. »

Keith se tourna et attendit que l'employé eût fini de palper ses poches, tout en lui appuyant au creux des reins le canon du revolver.

« C'est bon, dit l'employé. Je vais prendre le risque. Je ne mettrai pas un chien dehors avec ce qui se passe. »

Keith poussa un soupir de soulagement et se retourna. L'employé venait de repasser derrière son comptoir et ne braquait plus de revolver dans sa direction.

« Combien vous dois-je pour la vitre ? demanda-t-il. Et combien pour une chambre si vous en avez une ? »

— Bien sûr, nous avons une chambre. Ça fera cent crédits en tout. Mais il faut d'abord que vous me donniez un coup de main. Nous allons pousser ces casiers de magazines et de livres contre la porte. C'est assez haut pour masquer l'endroit où le verre est cassé. Et ça empêchera le rideau de flotter, si bien qu'on ne pourra rien voir du dehors.

— Bonne idée », acquiesça Keith.

Il prit le rayonnage par un bout, l'employé de l'hôtel s'empara de l'autre et tous deux le firent glisser jusqu'à la porte.

Le regard de Keith fut attiré par les titres de certains livres disposés dans les rayons. L'un d'eux en particulier, une édition de poche, était intitulé *Pour ou contre le calaminage* ? Il regarda le prix : deux crédits et demi. Cela confirmait le taux de un crédit pour dix cents.

Et cent crédits – soit dix dollars – pour la vitre et une chambre d'hôtel semblaient une somme fort raisonnable. C'était une véritable occasion. Seigneur, il aurait bien donné tout ce qu'il avait sur lui – plus de mille crédits – plutôt que de se retrouver ce soir dans la brume noire de la 42^e Rue.

Cela lui rappela un autre petit mystère. Il était absolument sûr qu'il n'y avait pas d'hôtel sur ce trottoir de la 42^e Rue, entre la Sixième Avenue et Broadway. Et surtout pas de petit hôtel miteux comme celui-ci. Enfin, il n'y avait pas d'hôtel à cet endroit dans le monde d'où il venait...

Il coupa court à ces méditations et suivit l'employé qui lui fit remplir une fiche. Il prit dans son portefeuille un billet de cent crédits et posa par-dessus un billet de cinquante.

« Je vais prendre deux ou trois de ces bouquins pour lire, dit-il. Gardez la monnaie. » Cela faisait un pourboire de plus de quatre dollars.

« Mais bien sûr, monsieur Winton, merci beaucoup, servez-vous. Et voici votre clef, chambre 307, c'est au troisième. Je ne peux pas vous accompagner. Vous comprenez, nous fermons

tout au coucher du soleil et il n'y a plus de garçon d'étage ensuite. Quant à moi, je suis obligé de rester en bas pour monter la garde. »

Keith acquiesça et prit la clef. Puis il revint vers les casiers de la bibliothèque.

Il commença par prendre *Pour ou contre le calaminage* ? Nul doute qu'il avait besoin de le lire.

Son regard parcourut les titres. Certains lui étaient familiers, d'autres non.

Il se décida pour l'*Esquisse d'une Histoire universelle* de H.G. Wells. Il y trouverait sûrement de précieuses indications.

Et qu'allait-il choisir ensuite ? Les romans étaient nombreux, mais il lui fallait des lectures plus sérieuses. C'était de renseignements dont il avait besoin.

Il remarqua une demi-douzaine de livres au moins traitant d'un certain Dopelle. Où avait-il vu ce nom ? Ah ! oui, dans le *New York Times* : c'était le général en chef des flottes intersidérales terriennes.

Le vrai visage de Dopelle. Dopelle : une vie ! Dopelle, héros de l'Espace. Et d'autres encore.

Si tant de livres lui étaient consacrés, parmi les quelques titres de la bibliothèque qui n'étaient pas des romans, cela signifiait que Dopelle était un personnage sur lequel Keith avait intérêt à se documenter. Il prit *Dopelle : une vie !*

Il montra les livres à l'employé pour que celui-ci pût voir combien il en avait pris et se dirigea vers l'escalier, avant de se laisser tenter par d'autres titres. Il avait toujours les deux magazines qu'il avait achetés à Greneville et dont il n'avait vu que la couverture et le sommaire.

Il n'aurait certainement pas le temps de lire tout cela avant l'aube, même s'il dormait peu et ne faisait que feuilleter les livres.

Car il lui fallait dormir, malgré tout l'intérêt que pouvaient receler ces lectures. Les trois étages qu'il dût grimper lui montrèrent à quel point il était fatigué. Son épaule blessée le faisait énormément souffrir maintenant. Et les jointures de sa main droite étaient endolories ; le verre n'avait fait que les

égratigner, mais c'était à peine s'il pouvait en fléchir les articulations.

Il trouva la chambre à la faible lueur de l'ampoule du couloir, entra et alluma le plafonnier. C'était une pièce agréable et le lit, qu'il contempla avec envie, semblait accueillant. Mais il n'osait pas se coucher avant d'avoir vu ce qu'il pouvait apprendre des livres qu'il venait d'acheter. Peut-être y trouverait-il des indications qui l'empêcheraient le lendemain de commettre une aussi lourde erreur que celle qu'il avait faite en sortant ce soir de la gare. Seul un pur coup de chance l'avait tiré de ce mauvais pas.

Il se débarrassa de sa veste et de son chapeau et s'installa en choisissant délibérément la moins confortable des deux chaises de la pièce afin de rester le plus longtemps éveillé. Il savait que s'il s'allongeait sur le lit pour lire, il ne mettrait pas une demi-heure à s'endormir complètement.

Il commença par *Pour ou contre le calaminage* ? Il comptait seulement le feuilleter, afin d'y trouver ne fût-ce qu'une explication de ce qu'était le calaminage.

Par bonheur, l'histoire du calaminage était assez bien résumée dans le premier chapitre. Le procédé, apprit-il, avait été mis au point par un professeur allemand, en 1934, peu après la destruction – par des astronefs arcturiens – de Chicago et de Rome. La destruction de Chicago, où près d'un million de personnes avaient trouvé la mort, remontait aux premiers mois de 1933, celle de Rome avait suivi de près.

Aussitôt après la destruction de Chicago, toutes les grandes villes du monde avaient observé un black-out très strict, mais cette précaution n'avait pas sauvé Rome.

Cette dernière, malgré un camouflage absolu des lumières, avait subi le sort de Chicago. Mais, heureusement, l'appareil arcturien qui l'avait détruite avait été capturé par Dopelle et quelques membres de l'équipage avaient été pris vivants.

Grâce à l'intervention de quelqu'un ou de quelque chose appelé Mekky (l'auteur de *Pour ou contre le calaminage* ? supposait que tous ses lecteurs connaissaient Mekky et ne donnait sur ce point aucune explication), on avait pu apprendre des Arcturiens survivants qu'ils possédaient des appareils

détecteurs de rayons inconnus jusqu'alors, émis en dehors du spectre visible par l'incandescence électrique.

Ces détecteurs leur permettaient de repérer une ville même si les lumières étaient soigneusement confinées à l'intérieur des immeubles ; ceux-ci s'étaient révélés aussi perméables à ces rayons, dits rayons epsilon, qu'elles l'étaient par exemple aux ondes radio.

On put croire un moment que les villes de la Terre allaient devoir revenir à l'éclairage au gaz ou aux chandelles. (On pouvait sans danger utiliser l'éclairage électrique de jour, car la lumière solaire détruisait les rayons epsilon avant qu'ils ne quittent notre atmosphère.)

Mais Dopelle s'était retiré dans son laboratoire pour étudier le problème. Il avait découvert la nature des rayons epsilon et publié chaque jour des communiqués à l'intention des savants du monde entier qui travaillaient sous ses ordres à la découverte d'un moyen de détruire ces rayons pendant la nuit, un moyen aussi efficace que l'était la lumière solaire.

Un professeur allemand avait apporté la seule solution pratique qu'on eût trouvée jusqu'à ce jour : le gaz epsilon, qui produisait le calaminage imposé désormais par le Grand Conseil Mondial pour toutes les villes de plus de cent mille habitants.

C'était une substance dotée d'étranges propriétés qu'avait découverte là Herr Professor Kurt Ebbing. Inodore, elle n'était toxique pour aucune forme de vie animale ou végétale et elle se montrait imperméable à la lumière et aux rayons epsilon. On la produisait à peu de frais à partir du goudron ; une seule installation suffisait à en produire chaque soir une quantité suffisante pour couvrir la ville d'un voile impénétrable. Et à l'aube, le soleil la désintérait en l'espace de dix à quinze minutes.

Depuis la découverte du calaminage, d'autres engins arcturiens avaient franchi le cordon de défense, mais aucune autre grande ville de la Terre n'avait été attaquée. Le calaminage était efficace.

Une douzaine de villes de moindre importance avaient été détruites. Si l'on considérait que les appareils arcturiens choisissaient toujours d'attaquer les plus grandes villes repérées

par leurs détecteurs, on pouvait affirmer que douze grandes cités avaient été sauvées. Si l'on comparait les pertes occasionnées par la destruction de ces douze petites villes avec celles qu'aurait provoquées l'anéantissement d'une douzaine de grandes cités, il apparaissait que le calaminage avait sauvé au bas mot dix millions de vies humaines. Si Londres ou New York avaient figuré parmi les villes qui, sans le calaminage, auraient été détruites, on pouvait alors multiplier par deux ou par trois ce nombre.

Mais le calaminage avait des inconvénients. Les forces de police de la plupart des grandes villes s'étaient révélées impuissantes à combattre les vagues de crimes qui déferlaient sur les cités. Sous le couvert du calaminage, les rues de presque toutes les métropoles étaient devenues à la tombée de la nuit le repaire des crapules. À New York seulement, mille policiers avaient été tués avant que la police – ou ce qu'il en restait – eût renoncé à patrouiller de nuit dans les rues.

La méthode des veilleurs de nuit n'avait pas donné de meilleurs résultats et avait, elle aussi, été abandonnée.

La situation était encore aggravée par la tendance marquée chez les anciens combattants de l'espace à devenir des criminels une fois rendus à la vie civile, psychose à laquelle un tiers environ des démobilisés succombait.

Dans la majorité des grandes villes – Paris, New York, Berlin – on avait entièrement renoncé à maintenir l'ordre durant la nuit. Après le coucher du soleil, c'étaient les gangs et les criminels qui tenaient la ville. Les citoyens respectables restaient chez eux. Les services de transport public ne fonctionnaient pas.

Détail curieux, la plupart des criminels n'exerçaient leurs ravages qu'en plein air. Les cambriolages n'étaient pas plus nombreux qu'autrefois. Le citoyen qui restait chez lui derrière ses portes et ses volets clos ne courait pas plus de danger que jadis. La *psychose du calaminage*, comme on l'appelait, semblait exiger de ceux qui en étaient atteints qu'ils accomplissent leurs crimes sous le couvert de ces ténèbres épaisses.

Il y avait aussi bien des tueurs solitaires que des gangs, mais ces derniers étaient des plus redoutables. Certaines bandes, comme les Nocturnes de New York, les Saigneurs de Londres, les Hordes Rouges de Moscou avaient adopté des techniques particulières et semblaient des mieux organisées.

Chaque nuit, des centaines de personnes mouraient dans les grandes villes. La situation aurait été encore pire si les bandits ne se volaient et ne se tuaient pas entre eux plus souvent encore qu'ils n'attaquaient les honnêtes citoyens assez inconscients pour s'aventurer dehors la nuit.

L'auteur du livre convenait que le calaminage faisait payer cher l'immunité des grandes villes face à d'éventuelles attaques arcturiennes. Un million de personnes sans doute avaient péri assassinées dans les ténèbres, mais ces mêmes ténèbres avaient épargné au moins dix millions de vies humaines. Grâce au calaminage, les douze cités détruites depuis l'anéantissement de Chicago et de Rome avaient été de petites villes, sans importance. *Pour ou contre le calaminage ?* Pour, répondait l'auteur, car neuf millions d'existences sauvées témoignaient en faveur de cette mesure.

Keith reposa le livre, frissonnant. S'il l'avait acheté à Greenville et s'il l'avait lu dans le train, il ne se serait jamais aventuré hors de la gare. Il aurait pris une couchette, voire dormi par terre si toutes les couchettes avaient été occupées.

La vie nocturne à Broadway n'avait décidément plus rien à voir avec celle du monde dont il était originaire.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda, non pas dehors, mais les ténèbres insondables qui attendaient l'aube de l'autre côté de la vitre. Le rideau n'était pas tiré, mais au troisième étage cela n'avait pas d'importance.

À quelques mètres dans la rue, personne ne pouvait voir la fenêtre allumée. C'était une nuit d'un noir extraordinaire ; il fallait avoir été plongé dedans pour y croire.

Et que se passait-il maintenant dans les ténèbres de la 42^e Rue, à deux pas de Times Square, au cœur palpitant de New York ?

La 42^e Rue aux mains des criminels ! Des monstres purpurins en provenance de la Lune déambulant dans la grande

rue de Greneville ! Le général Eisenhower commandant les armées du secteur vénusien, des forces terriennes en guerre avec Arcturus !

Quel pouvait bien être cet univers en folie ?

Chapitre 6

L'envol des machines à coudre

Quel que fût cet univers, Keith s'y trouvait bel et bien bloqué et il y courait de perpétuels dangers tant qu'il n'aurait pas appris les règles particulières d'un monde où chacune de ses paroles, où chacun de ses actes pouvait lui être fatal.

Il devait veiller au grain dans cet univers où l'on tirait à vue sur les gens soupçonnés d'être des espions arcturiens, et où l'on pouvait être littéralement massacré en allant de la Gare Centrale jusqu'à Times Square une fois la nuit tombée.

Keith décida de ne pas dormir tout de suite et de lire encore un peu.

Il ouvrit résolument *l'Esquisse d'une Histoire universelle* de H.G. Wells. Il était trop fatigué maintenant pour rester assis. Il alla s'allonger sur le lit, se disant que, s'il s'endormait, il *lirait* aussi tard qu'il le pourrait le lendemain matin avant d'aller affronter New York de jour. Et quel que fût New York de jour, cela ne pouvait pas être pire que New York la nuit.

Il entassa les deux oreillers de son lit derrière sa tête et ouvrit le Wells. Il feuilleta rapidement les premiers chapitres, ne lisant qu'une phrase par-ci, par-là.

Il avait relu le livre quelques mois auparavant et s'en souvenait très bien. Cet exemplaire était identique à celui qu'il avait lu... du moins pour le moment. Il retrouvait même les illustrations.

Les dinosaures, Babylone, les Égyptiens, les Grecs, l'Empire romain, Charlemagne, le Moyen Âge, la Renaissance, Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, la guerre d'indépendance, la Révolution industrielle... *La conquête de l'Espace*.

Tel était le titre de l'antépénultième chapitre. Keith s'arrêta de tourner les pages et se mit à lire.

En 1903, le professeur George Yarley, un savant américain de l'université d'Harvard découvrit le moyen de se déplacer à travers l'Espace.

Accidentellement ! en essayant de réparer pour son propre usage la vieille machine à coudre de sa femme, détraquée et reléguée au grenier. Il cherchait à la transformer de façon à ce que la pédale actionne un minuscule générateur de sa fabrication ; celui-ci était destiné à lui procurer le courant à haute fréquence et de faible voltage dont il avait besoin pour certaines expériences de physique.

Une fois sa modification achevée – par bonheur, il put se souvenir ensuite du moment où il s'était trompé –, il se mit à actionner la pédale. Au bout de quelques sollicitations, son pied rencontra inopinément le plancher.

La machine à coudre, la pédale, le générateur, tout avait disparu.

Le professeur, observait Wells, non sans humour, était alors parfaitement à jeun, ce qui ne dura guère. Quand il eut cuvé son whisky, il emprunta la machine à coudre neuve de sa femme et construisit un autre générateur identique au précédent. Il s'aperçut alors de l'erreur de montage qu'il avait commise et la répéta délibérément.

Il actionna la pédale... et de nouveau la machine à coudre disparut.

Il ne savait pas ce qu'il avait découvert, mais il sentait qu'il était tombé sur *quelque chose*. Il retira de l'argent sur son compte en banque et acheta deux autres machines à coudre. Il donna l'une à sa femme pour ses travaux de couture. Sur l'autre, il fit exactement le même montage qu'il avait réalisé sur les deux premières.

Et cette fois, il fit venir des témoins, parmi lesquels le doyen de l'université et le recteur. Il ne leur dit pas ce qu'ils allaient voir ; il leur demanda seulement de surveiller la machine à coudre.

Ils ne la quittèrent pas des yeux et la virent disparaître.

Yarley eut quelque difficulté à les persuader qu'il ne s'agissait pas d'un tour de prestidigitation, mais une fois qu'il eut convaincu l'assistance – en faisant disparaître la machine coudre de la femme du doyen de la pièce où elle était installée – ils reconnurent tous qu'il avait bel et bien découvert quelque chose.

On dispensa Yarley de ses heures de cours et on lui donna de quoi poursuivre ses expériences. Il perdit encore une demi-douzaine de machines à coudre, à la suite de quoi il décida de réduire le matériel d'expérience au strict minimum.

Il découvrit qu'il pouvait utiliser un moteur à mouvement d'horlogerie – branché d'une certaine façon – pour entraîner le générateur. La pédale n'était pas indispensable, mais si on employait un moteur électrique pour actionner le générateur, quelque chose se trouvait annulé et le phénomène ne se produisait plus. Il constata aussi qu'il n'avait pas besoin de bobine ni de volant, mais qu'il fallait la présence d'une navette en métal ferreux.

Il découvrit qu'il pouvait utiliser n'importe quelle force à l'exception de l'électricité pour actionner le générateur. Outre l'énergie fournie par une pédale, et les mouvements d'horlogerie, il essaya d'employer une roue hydraulique et le petit moteur à vapeur avec lequel jouait son fils (ce qui l'obligea à lui en acheter un autre).

Il finit par se servir d'un appareil relativement simple monté sur une boîte – une boîte coûtait moins cher qu'une machine à coudre – et dont l'énergie motrice était fournie par un modeste moteur à ressort comme on en monte sur les jouets d'enfant, l'ensemble revenant à moins de cinq dollars et ne prenant que quelques heures à monter.

Il n'avait plus qu'à mettre en marche le moteur, à pousser le levier et... et l'appareil s'en allait quelque part. Où il allait et pourquoi il y allait, Yarley n'en savait rien. Mais il poursuivit ses expériences.

Et puis un jour, on annonça qu'un objet qu'on avait tout d'abord pris pour un météore avait frappé le mur d'un grand immeuble de Chicago. On s'aperçut en l'examinant de plus près qu'il s'agissait des restes d'une caisse en bois contenant un

assemblage hétéroclite de mécanismes d'horlogerie et d'appareils électriques.

Yarley prit le premier train pour Chicago et reconnut aussitôt son engin.

Il comprit alors que l'appareil s'était déplacé à travers l'espace et il continua à creuser le problème. Personne n'avait pu chronométrer à la seconde près le moment où l'objet avait heurté l'immeuble de Chicago, mais d'après les estimations auxquelles il put parvenir, Yarley conclut que l'engin avait fait le trajet de Cambridge à Chicago en un temps pratiquement nul.

L'université lui fournit des assistants et il multiplia les expériences, numérotant chacun des appareils qu'il faisait disparaître, en notant soigneusement les détails concernant le nombre de tours donnés au ressort, la direction dans laquelle était tourné l'appareil et l'heure, à une fraction de seconde près, de sa disparition.

Il fit beaucoup de battage autour de ses travaux et demanda aux gens de rechercher ses appareils dans le monde entier.

Sur les milliers d'engins qu'il envoya ainsi, dans les airs, on en retrouva deux. L'étude de ses notes lui révéla certains faits capitaux.

Primo, que la machine voyageait exactement dans la direction de l'axe du générateur.

Secundo, qu'il existait un rapport entre le nombre de spires de l'appareil et la distance parcourue.

Il put alors se mettre sérieusement au travail. En 1904, il découvrit que la distance parcourue par la machine était proportionnelle au cube du nombre de tours ou de fractions de tour accomplis par le générateur et que la durée du voyage était parfaitement nulle.

En réduisant les générateurs aux dimensions d'un dé à coudre, il réussit à envoyer une machine à une distance relativement faible – quelques kilomètres – et à la faire atterrir dans un champ, à l'extérieur de la ville.

Cela aurait pu révolutionner les méthodes de transport en général, à ceci près que les appareils étaient toujours gravement endommagés quand on les retrouvait à l'atterrissage. Le plus

souvent, il en restait juste assez pour qu'on puisse les identifier, et encore.

Il ne fallait pas compter non plus en faire une nouvelle sorte d'arme : on envoya par ce moyen des explosifs qui n'arrivèrent jamais... Ils avaient dû exploser quelque part en route.

Mais au bout de trois ans d'expériences, les savants mirent au point une belle formule mathématique et commencèrent même à comprendre les principes du phénomène et à en deviner les résultats.

Ils comprirent alors qu'en se matérialisant brusquement *dans* l'air, au terme de son voyage, la machine était détruite parce que l'air est une substance fort matérielle. Il est impossible d'en déplacer une certaine quantité en un temps nul sans que le corps qui est à l'origine de ce déplacement n'en souffre (non seulement sa forme apparente, mais aussi sa structure moléculaire).

De toute évidence, l'espace, le vide interplanétaire restait le seul endroit où l'on pouvait envoyer un objet en espérant le voir arriver intact. Et comme la distance parcourue augmentait en raison directe du cube du nombre de spires de l'engin, il ne faudrait pas une machine bien grande pour atteindre la Lune, ou n'importe quelle planète du système solaire. Même les voyages interstellaires n'exigeraient pas un appareil monstrueux, d'autant que l'on pouvait effectuer le trajet en plusieurs bonds, chacun ne prenant pas plus de temps qu'il n'en fallait au pilote pour presser un bouton.

Et puisque le facteur temps n'intervenait pas, il était inutile de calculer les trajectoires. Il suffirait de viser, de calculer la distance, de presser le bouton et on se retrouverait matérialisé à la distance voulue de la planète, prêt à venir s'y poser.

La Lune fut, bien entendu, le premier objectif.

Il fallut plusieurs années pour résoudre le problème de l'alunissage. La science de l'aérodynamique en était encore à ses premiers pas – bien que deux frères, du nom de Wright, eussent réussi à faire voler un appareil plus lourd que l'air aux États-Unis, quelques années auparavant, l'année même où le professeur Yarley avait perdu sa première machine à coudre.

Bien qu'on eût supposé à tort qu'il n'y avait pas d'atmosphère sur la Lune, on finit par résoudre le problème de l'alunissage en 1910. Cette année-là, le premier homme aluni puis revint sur Terre, sain et sauf.

Les autres planètes habitables furent atteintes avant la fin de l'année suivante.

Le chapitre suivant s'intitulait *La Guerre interplanétaire*, mais Keith ne se sentit pas le courage de le lire. Il était trois heures et demie du matin. Il avait eu une journée fertile en aventures. Ses yeux se fermaient.

Il tendit la main pour éteindre la lumière et, avant même que sa tête ne retombe sur les oreillers, il était déjà endormi.

Vers midi, Keith s'éveilla. Il resta allongé un moment avant d'ouvrir les yeux, en pensant au rêve absurde qu'il avait fait d'un monde où les machines à coudre conduisaient au voyage interplanétaire, où on était en guerre avec Arcturus et où New York était plongé dans les ténèbres.

Il roula sur le côté et éprouva à l'épaule une douleur si violente qu'il en ouvrit les yeux ; il aperçut alors au-dessus de sa tête un plafond qui ne lui était pas familier. Le choc le tira complètement de sa torpeur. Il s'assit sur son lit et regarda sa montre. Onze heures quarante-cinq ! Joliment en retard pour aller au bureau.

Mais était-il en retard, au fond ?

Il était absolument perdu, désorienté. Il sortit de son lit – un lit qu'il ne connaissait pas – et s'approcha de la fenêtre. Oui, il était bien au troisième étage d'un immeuble de la 42^e Rue, et la rue offrait un spectacle familier. Le trafic était normal et les trottoirs aussi encombrés que de coutume, encombré de gens d'apparence normale, vêtus normalement. C'était bien le New York qu'il connaissait.

Allons, il avait dû rêver. Mais alors, comment se trouvait-il ici dans la 42^e Rue ?

Il resta planté devant la fenêtre, perplexe, cherchant à s'expliquer sa présence en ces lieux. La dernière chose sensée dont il se souvint, c'était d'être assis sur un banc dans le jardin de M. Borden. Après cela...

Se pouvait-il qu'il fût rentré à New York autrement que par les moyens dont il lui semblait se souvenir, et qu'un cauchemar fût venu remplacer il ne savait comment ses souvenirs du voyage ? Si c'était cela, il était grand temps d'aller consulter un psychiatre.

Était-il fou ? Probablement. Et pourtant il lui était arrivé quelque chose. À moins d'accepter l'inacceptable, il n'arrivait pas à se rappeler comment il était rentré de la propriété de M. Borden jusqu'à New York, ni comment il se trouvait dans une chambre d'hôtel au lieu d'être chez lui, à Greenwich Village.

Et son épaule lui faisait vraiment mal. Il posa la main dessus et sentit le bandage sous sa chemise. Il s'était blessé d'une manière ou d'une autre, mais sûrement pas dans des circonstances aussi fantastiques que celles imaginées dans son cauchemar.

De toute façon, il fallait sortir de là, rentrer chez lui et... et, ma foi, il n'était pas capable, pour l'instant, de prévoir plus loin. Il allait tout d'abord rentrer et il verrait ensuite.

Il se retourna, revint vers la chaise où il avait posé une partie de ses vêtements. Il aperçut près du lit quelque chose qui attira son regard. C'était un exemplaire de l'édition de poche de *l'Esquisse d'une Histoire universelle* de H.G. Wells.

D'une main qui tremblait un peu, il ramassa et ouvrit le livre à la table des matières. Il regarda les titres des trois derniers chapitres. C'étaient, dans l'ordre : *La Conquête de l'Espace*, *La Guerre interplanétaire*, et *La Lutte contre Arcturus*.

Le livre lui tomba des mains. En se baissant pour le ramasser, il en vit un autre qui avait glissé sous le lit. Il s'intitulait *Pour ou contre le calaminage ?*

Il s'assit dans le fauteuil et se borna pendant quelques minutes à réfléchir, à s'habituer à l'idée qu'il n'avait pas fait de cauchemar, que tout cela était bien la réalité.

Ou, en tout cas, que cela y ressemblait fort.

S'il n'était pas fou à lier, tout cela était effectivement arrivé. Il avait bien été poursuivi par un monstre purpurin. Il avait bien pénétré dans la brume noire du calaminage où régnait la loi de la jungle.

Il chercha son portefeuille dans la poche-revolver de son pantalon. Les billets étaient en crédits, et non en dollars. Il possédait un peu plus de mille crédits.

Il s'habilla lentement, tout en réfléchissant, et revint auprès de la fenêtre. C'était toujours la 42^e Rue et elle avait toujours un aspect des plus ordinaires, mais il ne s'y trompait plus maintenant. Il se souvenait de ce qui s'était passé dans ce même décor aux environs d'une heure du matin la nuit dernière et il sentit un bref frisson le parcourir.

Et, à force de regarder, il finit par remarquer des détails qui ne l'avaient pas frappé un instant plus tôt. Il reconnaissait la plupart des magasins, mais d'autres lui semblaient étranges et il était à peu près sûr de ne pas les avoir vus là auparavant.

Enfin, pour couronner le tout, il aperçut une tache pourpre dans la foule. C'était bien un Lunien, qui entrait dans un magasin *L'homme moderne* sur le trottoir d'en face. Et personne ne faisait davantage attention à lui qu'ils ne s'intéressaient aux êtres humains qui marchaient dans la rue.

Il poussa un profond soupir et s'apprêta à partir. Pour faire ses bagages il lui suffisait de fourrer dans diverses poches l'*Esquisse* de Wells, *Dopelle : une vie !* et les deux magazines. Il décida de ne pas emporter *Pour ou contre le calaminage ?*, il en avait tiré tout ce dont il avait besoin. Il laissa également le numéro de la veille du *New York Times*.

Il descendit et traversa le hall d'entrée. Un autre employé se trouvait à la réception ; il n'accorda même pas un regard à Keith. Il s'arrêta un moment devant la porte d'entrée, car le verre lui en parut intact ; puis il remarqua le mastic frais sur les bords de la vitre.

Maintenant qu'il était complètement éveillé, il se rendit compte qu'il avait faim. Il devait manger au plus vite car il n'avait rien avalé depuis le déjeuner de la veille. Il entra dans un petit restaurant d'aspect engageant en face de la bibliothèque municipale.

Il s'installa à une table sur le côté et étudia le menu. Il y avait une douzaine de plats, dont trois seulement lui étaient inconnus : il s'agissait de plats onéreux qui figuraient à part en bas de la carte.

Zot de Mars à la marseillaise, krail rôti à la sauce Kapi et Gallina de luna.

Le dernier, s'il se fiait à ses souvenirs d'espagnol, devait être du poulet lunaire. Il se dit qu'il essaierait un jour le poulet lunaire, le *zot* de Mars et le *krail* rôti, mais aujourd'hui, il avait trop faim pour faire des expériences. Il commanda du goulasch.

C'était un plat au moins qu'on pouvait manger sans se concentrer. Et tout en mangeant, Keith feuilleta les deux derniers chapitres de l'*Histoire universelle*.

Wells parlait avec amertume de la guerre interplanétaire. Il n'y voyait qu'une guerre de conquête où la Terre jouait le rôle d'agresseur.

Les habitants de la Lune et de Vénus s'étaient montrés amicaux et facilement exploitables, et on les avait dûment exploités. L'intelligence des grands Luniens purpurins était à peu près comparable à celle des sauvages d'Afrique, mais les Luniens se montraient bien plus dociles. Ils faisaient d'excellents ouvriers et surtout de parfaits mécaniciens, une fois initiés aux mystères des machines. Les plus industriels d'entre eux réussissaient à économiser sur leurs salaires pour venir faire un voyage sur Terre, mais ils ne prolongeaient jamais beaucoup leur séjour ; ils ne pouvaient guère rester plus de deux ou trois semaines en bonne santé sur notre planète. Pour la même raison, on ne pouvait les y employer : la loi d'ailleurs l'interdisait depuis que des milliers d'entre eux étaient morts quelques mois après leur arrivée. Un Lunien vivait environ vingt ans sur la Lune ; ailleurs, sur la Terre, sur Vénus, Mars ou Callisto, il ne dépassait jamais six mois.

Les Vénusiens, quoique d'une intelligence équivalente à celle des Terriens, possédaient un caractère fort différent. Ne s'intéressant qu'à la philosophie, aux arts et aux hautes mathématiques, ils avaient fait bon accueil aux Terriens, ravis de procéder à des échanges culturels et intellectuels. Ils n'avaient pas de civilisation matérielle, pas de villes (ni même de maisons), pas de biens matériels, ni machines ni armes.

Nomades, peu nombreux, ils menaient une existence quasi animale, qu'ils compensaient par une riche vie intellectuelle. Ils n'opposèrent aucune résistance et au contraire offrirent toute

leur aide – à l'exception de la main-d'œuvre – à la colonisation et à l'exploitation de Vénus par les Terriens. La Terre avait établi là quatre colonies, fortes d'un million d'habitants en tout.

Sur Mars, en revanche, les choses s'étaient passées différemment.

Les Martiens avaient eu l'idée, somme toute ridicule, de refuser toute forme de colonisation. Leur civilisation était aussi développée que la nôtre, à ceci près qu'ils n'avaient pas découvert la navigation interplanétaire – sans doute parce que, ne portant pas de vêtements, ils ignoraient tout des machines à coudre.

Les Martiens avaient réservé aux premiers arrivants terriens un accueil grave et courtois (ils agissaient toujours avec gravité et ne possédaient aucun sens de l'humour), puis ils leur avaient conseillé de rentrer chez eux et d'y rester. Ils avaient exterminé les membres de la deuxième mission, ainsi que ceux de la troisième.

Bien qu'ils se fussent emparés des astronefs utilisés par les Terriens pour tenter de les mater, ils ne s'étaient pas donné la peine de s'en servir ni de les copier. Ils n'avaient aucune envie de quitter Mars. En fait, comme le faisait remarquer Wells, aucun Martien n'avait jamais quitté Mars vivant, même durant la guerre interplanétaire.

Quelques-uns, qu'on avait capturés bien vivants et installés à bord d'engins à destination de la Terre pour les étudier là-bas, s'étaient suicidés avant même que l'appareil n'eût quitté l'atmosphère raréfiée de Mars.

Cette répugnance ou cette incapacité à vivre, ne fût-ce que quelques minutes, loin de leur planète d'origine, valait aussi pour les plantes et les animaux de Mars. Nul spécimen de la faune ni de la flore martiennes n'ornait les parcs zoologiques ou botaniques de la Terre.

La guerre dite interplanétaire s'était donc livrée uniquement sur la surface de Mars. Au cours de cette lutte sans merci, la population martienne avait été plusieurs fois décimée. Les Martiens avaient toutefois capitulé avant d'être totalement anéantis et avaient autorisé la colonisation de Mars par les Terriens.

De toutes les planètes et leurs satellites du Système solaire seulement quatre – la Terre, la Lune, Vénus et Mars – s'étaient révélés habités par des créatures intelligentes. Saturne possédait une flore étrange, et certaines des lunes de Jupiter abritaient une vie végétale et quelques animaux sauvages.

L'homme n'avait rencontré de rival – c'est-à-dire une race intelligente, agressive et colonisatrice – qu'au-delà des limites du Système solaire. Pendant des siècles, les Arcturiens avaient parcouru l'Espace sans jamais visiter le Système solaire (la Galaxie est immense). Une fois notre existence découverte, à l'occasion d'une rencontre dans les parages de Proxima du Centaure, ils décidèrent de nous rendre visite.

La guerre avec Arcturus était, du côté terrien, une guerre défensive, encore qu'elle impliquât tout ce que nous pouvions concevoir dans le domaine des tactiques offensives. Et jusqu'à maintenant, la lutte n'avait guère progressé, les tactiques défensives de chaque camp suffisant à empêcher toute action offensive continue. De temps en temps, un astronef de l'un ou de l'autre camp réussissait à percer les cordons de protection et à venir faire des ravages chez l'adversaire.

Par bonheur, la capture de quelques engins arcturiens avait permis à la Terre de combler rapidement le retard technique de plusieurs siècles avec lequel elle avait engagé les hostilités.

Grâce au génie de Dopelle, la Terre avait même constamment un léger avantage ; bien qu'au fond il s'agît surtout d'une guerre d'usure.

Dopelle ! Encore ce nom. Keith reposa le livre de H.G. Wells et allait prendre dans sa poche *Dopelle : une vie !* quand il s'aperçut qu'il avait depuis longtemps fini de manger et qu'il n'avait plus aucune excuse pour s'attarder ici.

Il régla son addition et sortit. Les marches de la bibliothèque sur le trottoir d'en face semblaient l'inviter. Il pourrait aller s'asseoir là et lire encore un peu.

Mais il lui fallait également songer à son travail. Travaillait-il toujours – dans ce monde – pour les Éditions Borden ou non ? Si oui, manquer un lundi matin ne constituerait sans doute pas un crime impardonnable, mais manquer toute une journée...

Et il était déjà une heure passée.

Devait-il téléphoner d'abord et essayer de recueillir tous les renseignements possibles avant de se rendre là-bas en personne ? Cela semblait logique et raisonnable.

Il entra dans un bureau de tabac. Quelques personnes faisaient la queue devant la cabine téléphonique. Devoir attendre son tour l'agaçait, mais cela lui permit de comprendre comment fonctionnaient les téléphones publics dans un pays sans pièce de monnaie. En quittant la cabine, chaque client passait devant un guichet et payait en papier-monnaie une somme dont le montant figurait sur un compteur fixé à la cabine. Quand l'employé avait encaissé l'argent, il pressait un bouton et le compteur revenait à zéro.

Sans doute, était-ce ainsi que fonctionnait le téléphone public de Greenville, mais Keith ne l'avait pas remarqué. Et comme il n'avait pu obtenir sa communication, le compteur avait dû rester à zéro.

Heureusement, aucune des personnes avant lui ne parla longtemps et au bout de quelques minutes il parvint à la cabine.

Il forma le numéro des Éditions Borden, tout en se disant qu'il aurait dû regarder dans l'annuaire pendant qu'il attendait ; peut-être ne s'agissait-il pas du même numéro que celui qu'il connaissait.

Mais une voix qui ressemblait à celle de Marion Blake, la standardiste, dit : « Éditions Borden.

— M. Winton est-il là ? demanda Keith. M. Keith Winton ?

— Non, monsieur. M. Winton n'est pas ici. C'est de la part de qui ?

— Oh ! ça ne fait rien. Je rappellerai demain ! »

Il se dépêcha de raccrocher avant qu'elle ne lui pose d'autres questions. Il espérait qu'elle n'avait pas reconnu sa voix. Probablement pas.

Il paya un demi-crédit à la caisse et se dit qu'il aurait dû tirer un meilleur parti de son argent. Il aurait dû demander si Keith Winton était parti déjeuner ou s'il était absent de New York, ou si on savait où il était. Mais il était trop tard maintenant, à moins de recommencer à faire la queue.

Malgré les dangers potentiels, il avait hâte d'être là-bas, de découvrir fût-ce le pire.

Il se dirigea rapidement vers l'immeuble dont les Éditions Borden occupaient le dixième étage.

Il prit l'ascenseur et inspira profondément alors que les portes de la cabine s'ouvraient.

Chapitre 7

Deux verres de Callisto

Il s'arrêta devant cette superbe porte moderne qu'il connaissait si bien et qu'il avait toujours admirée. Il s'agissait d'une de ces portes qui semblent n'être qu'une plaque de verre avec une poignée chromée de style futuriste. Les gonds étaient invisibles. La mention *Éditions Borden, S.A.* figurait juste à la hauteur de l'œil en discrets caractères chromés enchâssés dans l'épaisseur du verre.

Keith posa délicatement la main sur la poignée, comme il le faisait toujours, afin de ne pas laisser d'empreintes sur la belle plaque transparente. Il ouvrit la porte et entra.

La balustrade en acajou se trouvait toujours à sa place, de même que tableaux – des gravures de chasse – aux murs. Et la même Marion Blake, petite et boulotte, avec ses lèvres rouges qui faisaient des moues et ses cheveux bruns coiffés en hauteur, assise à la même table de réceptionniste derrière la balustrade. C'était la première personne *connue* qu'il rencontrait depuis... Seigneur, depuis hier soir sept heures seulement ? Il avait l'impression qu'il s'était écoulé des semaines. Pendant un instant de vertige, il eut envie de sauter par-dessus la petite barrière et d'embrasser Marion Blake.

Il avait vu des objets familiers, des endroits familiers, mais c'était le premier visage familier qu'il retrouvait. La page de sommaire d'*Aventures extraordinaires* lui avait confirmé que les Éditions Borden étaient toujours à la même adresse, et qu'elles fonctionnaient toujours, mais il se rendait compte maintenant qu'il lui avait fallu voir Marion Blake à son poste pour en être sûr.

L'espace d'un instant, la vue de son visage familier, le fait que rien d'autre n'avait changé dans le bureau le firent douter de la valeur de ses souvenirs des dernières dix-huit heures.

Ce n'était pas possible, c'était invraisemblable...

Puis Marion tourna la tête pour le regarder. Rien dans son expression ne permettait de supposer qu'elle l'avait reconnu.

« Vous désirez ? » demanda-t-elle, non sans quelque impatience.

Keith s'éclaircit la gorge. Était-ce une plaisanterie ? Est-ce qu'elle ne le reconnaissait pas ou bien lui faisait-elle une blague ?

Il s'éclaircit encore une fois la gorge. « M. Keith Winton est-il à son bureau ? Je voudrais lui parler. »

Cela pourrait passer pour une plaisanterie répondant à la sienne. Si elle souriait maintenant, il lui suffirait de sourire à son tour.

Mais elle dit : « M. Winton est parti, monsieur.

— Hum... et M. Borden. Est-il là ?

— Non, monsieur.

— Et Bet... Mlle Hadley ?

— Non, monsieur. Presque tout le monde est parti à une heure. C'est l'heure réglementaire de fermeture pour ce mois-ci.

— L'heure rég... Oh ! » Il s'arrêta juste à temps pour éviter de se trahir. « Je n'y pensais plus », acheva-t-il lamentablement. Il se demanda pourquoi une heure de l'après-midi était l'heure réglementaire de fermeture et pourquoi ce mois-ci en particulier.

« Je reviendrai demain alors, dit-il, et, dites-moi, quelle est la meilleure heure pour trouver M. Winton ?

— Vers sept heures.

— Sept... » Il se surprit encore une fois en train de faire écho à ses paroles. Voulait-elle dire sept heures du matin ou sept heures du soir ? Sans doute du matin ; car sept heures du soir devait tomber en plein calaminage.

Et puis, tout d'un coup, il devina la réponse ; c'était si simple qu'il se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt.

Bien sûr, les horaires de travail devaient être différents dans une ville où régnait le calaminage, où dès la tombée de la nuit

on risquait de se faire assassiner à chaque coin de rue, où aucune vie nocturne n'était possible. Il fallait bien que les horaires de travail fussent différents pour que les gens puissent avoir un minimum de vie personnelle.

Cela changeait tout quand il fallait rentrer avant la tombée de la nuit, et même bien avant pour plus de sûreté. La journée de travail devait commencer à six ou sept heures du matin – une heure environ après que l'aube eut dissous la brume noire – pour durer jusqu'à une ou deux heures de l'après-midi. Ainsi, il restait aux gens l'après-midi, qui devait remplacer les soirées, pour se distraire.

C'était sûrement cela. Keith se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé en lisant le livre sur le calaminage.

En tout cas, il s'agissait d'une bonne nouvelle. Broadway n'avait pas forcément perdu toute animation comme il se l'était imaginé. Il devait y avoir des spectacles, des concerts, des revues, seulement tout cela devait avoir lieu l'après-midi et non le soir. Sans doute, les matinées se donnaient-elles le matin. Quant aux boîtes de nuit, elles devaient ouvrir l'après-midi.

Tout le monde devait se coucher vers sept ou huit heures du soir et dormir jusqu'à quatre ou cinq heures du matin de façon à pouvoir être prêt à l'aube.

Et comme l'aube et le crépuscule n'étaient pas toute l'année à la même heure, les horaires de travail variaient suivant la saison de l'année. Et voilà pourquoi une heure de l'après-midi était l'heure de fermeture réglementaire pour ce mois-ci. Sans doute cet horaire était-il fixé par ordonnance locale, car Marion avait paru se demander pourquoi il était encore là.

« Est-ce que vous ne vous appelez pas Blake ? dit-il. Marion Blake ? »

Elle ouvrit des yeux ronds : « Oui. Mais je ne...

— Il me semblait bien vous reconnaître, mais je n'étais pas tout à fait sûr », dit Keith. Il réfléchissait rapidement, cherchant à se souvenir de choses que Marion lui avait dites sur elle, sur ses amies, à se rappeler où elle habitait, ce qu'elle faisait.

« C'est une nommée Estelle – j'ai oublié son nom de famille – qui nous a présentés à un bal... je crois bien que c'était dans le Queens ? dit-il avec un petit rire. J'étais avec Estelle ce

soir-là. C'est drôle, je ne peux pas me rappeler son nom de famille, mais je me souviens de votre prénom et de votre nom, alors que je n'ai dansé avec vous qu'une seule fois ! »

Elle s'épanouit : « Vous avez sans doute raison, dit-elle, bien que je ne m'en souviennne pas. J'habite effectivement dans le Queens et je vais souvent danser là-bas. Et j'ai une amie qui s'appelle Estelle Ranbow. Vous n'avez donc pas pu inventer tout ça.

— Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que vous ayez oublié mon nom, dit Keith. C'était il y a des mois de ça. Je m'appelle Karl Winston. En tout cas, vous avez sûrement fait sur moi une forte impression parce que je me rappelle vous avoir entendu dire que vous travailliez pour une maison d'édition. Seulement, je ne savais plus laquelle, aussi ne m'attendais-je pas à vous trouver ici. Et je crois me souvenir que vous écriviez... de la poésie, n'est-ce pas ?

— Je ne dirais pas de la poésie, monsieur Winston. Des vers tout au plus.

— Appelez-moi donc Karl, dit Keith, puisque nous sommes de vieux amis, bien que vous ne vous souveniez pas de moi. Vous partez maintenant ?

— Oui. J'avais juste deux lettres à finir après une heure, et M. Borden m'avait dit que, si je les tapais, je pourrais arriver une demi-heure plus tard demain matin. » Elle jeta un coup d'œil à la pendule et eut un sourire nostalgique. « Je crois bien qu'il s'agissait d'un marché de dupe, parce que les lettres étaient longues ; cela m'a pris près d'une heure.

— Moi je n'y ai pas perdu, dit Keith, puisque je vous ai trouvée là. Voulez-vous venir prendre quelque chose avec moi ? »

Elle hésita. « Oh ! juste un verre. Il faut que je sois dans le Queens vers deux heures et demie. J'ai un rendez-vous.

— Parfait », dit Keith. Il était ravi qu'elle eût un rendez-vous, parce qu'il n'avait aucune envie d'être coincé avec Marion toute la journée mais qu'en buvant un verre, il aurait le temps de découvrir ce qu'il voulait savoir.

Ils prirent l'ascenseur et il laissa Marion choisir l'endroit. Elle le conduisit dans un petit bar au coin de Madison Square, où il n'avait jamais mis les pieds.

On leur servit deux cocktails Callisto (Keith avait suivi l'exemple de Marion ; c'était trop doux mais buvable). Après avoir goûté sa boisson, il déclara : « Je crois vous avoir dit le soir où nous avons dansé que j'écrivais... jusqu'à maintenant, je faisais plutôt des reportages pour des magazines, mais j'ai décidé d'écrire des nouvelles. J'en ai déjà écrit plusieurs.

— Oh ! Et c'est pour cela que vous êtes venu au bureau ?

— Oui, je voulais parler à M. Winton, ou à M. Borden, ou à Mlle Hadley, pour savoir quel genre de nouvelles ils recherchent actuellement, et de quelle longueur.

— Eh bien, je peux vous donner quelques renseignements. Je crois qu'ils sont amplement pourvus en histoires de cow-boys et en nouvelles policières. Mlle Hadley cherche des nouvelles plus courtes pour son magazine féminin et je crois que pour les magazines d'aventures il leur en faut de différentes longueurs.

— Et les nouvelles de science-fiction ? Je crois que c'est ce que je réussirais le mieux. »

Marion Blake le regarda d'un air surpris. « Oh vous en avez entendu parler alors ?

— De quoi ?

— Du magazine de science-fiction que Borden va lancer. »

Keith ouvrit la bouche, mais se hâta de la refermer avant de dire une énormité. Il ne devait s'étonner de rien. Il but donc une gorgée de son cocktail et réfléchit un instant.

Voyons, pourquoi Marion disait-elle que Borden allait lancer un magazine de science-fiction ? Borden publiait *Aventures extraordinaires* ; il en avait un exemplaire dans sa poche et il avait bien vu que le magazine portait la marque de Borden. Pourquoi alors Marion ne disait-elle pas que Borden allait lancer *un autre* magazine de science-fiction ?

Comme il n'en savait rien, il répondit prudemment : « J'en ai entendu parler, oui. Est-ce vrai ?

— Mais oui. Ils ont déjà fait la maquette du premier numéro et il n'y a plus qu'à le mettre sous presse. Il est prévu pour la rentrée. Le magazine va commencer par paraître tous les

trimestres et, si ça se vend bien, ils en feront un mensuel. Et il leur faut du matériel pour ça ; après le premier numéro, ils n'ont d'avance que le feuilleton et une ou deux nouvelles. »

Keith acquiesça et but encore une gorgée. « Que pensez-vous de la littérature de science-fiction ? Vous croyez qu'il y a des débouchés ?

— Je trouve que nous aurions dû sortir un magazine de science-fiction depuis longtemps, dit-elle. C'est le seul créneau sur lequel nous n'avons rien. »

Keith tira de sa poche le numéro d'*Aventures extraordinaires* qu'il avait acheté à Greneville et qu'il n'avait pas encore eu le temps de lire.

Il le posa négligemment sur la table pour voir quel commentaire Marion allait faire, alors qu'elle venait de dire que Borden n'avait pas de magazine de science-fiction.

Il la dévisagea attentivement et la vit jeter un coup d'œil à la couverture du magazine.

« Oh ! dit-elle, je vois que vous connaissez notre principal magazine d'aventures. »

Et voilà, se dit Keith, tout simplement. Comment ne l'avait-il pas compris plus tôt ? Cela allait de soi. Dans un monde où les voyages interplanétaires, la guerre interstellaire et les monstres purpurins originaires de la Lune existaient bel et bien, des histoires où il était question de telles choses ne pouvaient être que des récits d'*aventures* et non de science-fiction.

Mais s'il s'agissait d'*aventures*, alors, Seigneur, que devait être la science-fiction ? Il se promit d'acheter un magazine de S.F. dès qu'il en aurait l'occasion – une lecture qui s'annonçait instructive.

Son regard revint à *Aventures extraordinaires* : « C'est un bon magazine, dit-il. J'aimerais bien y collaborer.

— Je crois que M. Winton a besoin de textes. Il se fera un plaisir de vous recevoir si vous venez demain matin. Avez-vous déjà quelque chose de prêt ?

— Non. J'ai plusieurs canevas à moitié au point, et je me disais qu'il vaudrait mieux lui en parler d'abord. Pour que je sache ce qu'il veut.

— Connaissez-vous M. Winton, monsieur Winston ? Tiens, vos noms se ressemblent beaucoup, vous ne trouvez pas ? Keith Winton, Karl Winston. Ça pourrait être gênant. »

Il répondit d'abord à sa première question. « Non, je n'ai jamais vu M. Winton. En effet, nos noms se ressemblent, et nous avons les mêmes initiales. Mais en quoi cela peut-il être gênant ?

— Ça risque de faire un peu nom de plume, voilà tout. Vous comprenez, si des nouvelles signées Karl Winston paraissent dans le magazine de Keith Winton, beaucoup de gens croiront qu'il écrit sous un pseudonyme. Et il ne sera probablement pas content.

— C'est vrai, acquiesça Keith. Mais ça n'a pas d'importance parce que, de toute façon, j'écirai sans doute mes nouvelles sous un pseudonyme. Je signe mes reportages de mon vrai nom, mais, pour les nouvelles, je comptais bien employer un pseudonyme. »

Il but une autre gorgée de Callisto et se jura de ne jamais plus en commander.

« Si vous me parliez un peu de ce Keith Winton, à propos ?

— Pourquoi... que voulez-vous savoir ? »

Il eut un geste vague : « Oh ! je ne sais pas, moi. Comment il est. Ce qu'il mange au petit déjeuner. S'il est dur à la détente.

— Ma foi, fit Marion Blake en fronçant les sourcils d'un air songeur, il est assez grand, plus grand que vous, et mince. Brun. Il porte des lunettes à monture d'écaille. Il doit avoir une trentaine d'années. L'air assez sérieux. » Elle eut un petit rire. « Je crois que, depuis quelque temps, il est encore plus sérieux que d'habitude, mais on ne peut pas lui en vouloir.

— Pourquoi ? »

Elle dit d'un ton malicieux « Il est amoureux... enfin, je crois. »

Keith se força à sourire. « De vous ?

— De *moi* ! Il ne me regarde même pas. Non, il est amoureux de notre nouvelle directrice du magazine féminin, la super-belle Mlle Betty Hadley. Et ça ne lui fait pas grand bien, évidemment. »

Keith aurait aimé avoir des précisions, mais ce *évidemment* le mit en éveil. Quand les gens disent *évidemment*, ils entendent par là que vous devez être au courant. Mais comment – puisqu’il avait déjà dit qu’il ne connaissait pas Keith Winton et n’avait pas dit qu’il connaissait Betty Hadley – comment pouvait-on s’attendre à ce qu’il sût pourquoi cela n’avançait à rien Keith Winton d’être amoureux de Betty Hadley ?

Peut-être, en faisant parler Marion, finirait-il par comprendre.

« C’est un sale coup pour lui, hein ? dit-il.

— Plutôt, fit Marion en soupirant. Bien sûr, je ne connais pas une femme qui ne donnerait pas son bras droit pour changer de place avec Betty Hadley. »

Il ne pouvait demander pourquoi, mais il pouvait continuer à sonder.

« Vous le feriez ? demanda-t-il.

— Si je le ferais ? Vous plaisantez, monsieur Winston ? Être la fiancée du plus grand homme au monde ? Du plus intelligent, du plus beau, du plus brave, du plus romanesque, du plus... ah ! plutôt deux fois qu’une !

— Oh ! », dit Keith, sans réussir à se montrer à la hauteur de son enthousiasme.

Il vida le fond de son verre d’un trait et crut s’étrangler. Il appela du doigt la serveuse et demanda à Marion :

« Un autre ?

— Je crains de ne pas avoir le temps. » Elle jeta un coup d’œil à sa montre. « Non. Et je n’ai même pas fini mon verre. Mais que cela ne vous empêche pas de reprendre quelque chose, vous. »

Keith leva les yeux vers la serveuse. « Un Manhattan, s’il vous plaît.

— Je regrette, monsieur, je n’ai jamais entendu ce nom-là. C’est nouveau ?

— Vous avez du Martini ?

— Oui, bien sûr. Bleu ou rose ? »

Keith maîtrisa un frisson. « Avez-vous du whisky ?

— Naturellement. Y a-t-il une marque que vous préféreriez ? »

Il secoua la tête, ne voulant pas tenter plus loin le destin. Il espéra seulement que le whisky ne serait ni rose ni bleu.

Il se tourna vers Marion, se demandant comment il pourrait bien la faire parler encore et lui arracher le nom du fiancé de Betty Hadley. Il était manifestement censé le savoir. Et peut-être en fait le savait-il : un horrible soupçon le traversa.

Marion confirma ses craintes sans qu'il eût à l'interroger plus avant. Son regard se perdit dans le vague.

« Vous pensez, murmura-t-elle. *Dopelle !* » Elle avait prononcé ce nom comme une prière.

Chapitre 8

Mekky

Enfin, se dit Keith, maintenant je connais le pire. Et puis elle n'était que fiancée, elle n'était pas mariée. Peut-être y avait-il encore une chance, si faible fût-elle.

Marion soupira de nouveau : « Je crois qu'elle a fait une folie, dit-elle. Accepter comme ça d'attendre la fin de la guerre. Qui sait combien de temps cela peut durer ? Et insister pour continuer à travailler, alors que Dopelle a de l'argent à ne savoir qu'en faire... enfin, peut-être deviendrait-elle folle à attendre sans rien avoir à faire. Seigneur, moi, je ne pourrais pas attendre Dopelle, même si j'avais du travail.

— Mais vous avez du travail.

— Oui, mais je n'ai pas Dopelle. » Marion but une nouvelle gorgée et poussa un soupir si profond que Keith craignit qu'elle n'attirât l'attention sur eux.

Le whisky de Keith arriva, et il était de couleur ambrée et ni rose ni bleu. Une gorgée lui confirma aussitôt qu'il avait non seulement l'aspect mais aussi le goût du whisky. Il le but d'un trait tandis que Marion terminait son Callisto. Il se sentait mieux. Mais pas beaucoup.

Marion se leva : « Il faut que je m'en aille, dit-elle. Merci bien, monsieur Winston. Vous viendrez au bureau demain, alors ?

— Demain ou après-demain », dit Keith. Il avait déjà décidé qu'il serait préférable d'avoir une nouvelle avec lui quand il irait voir Winton. Deux ou trois, même s'il pouvait les écrire assez vite... et il pensait avoir trouvé un moyen d'aller vite en besogne.

Il accompagna Marion jusqu'au métro et se dirigea vers la bibliothèque.

Ce n'était pourtant pas là qu'il avait envie d'aller. Il aurait voulu retourner au bar qu'il venait de quitter, à celui-là ou à un autre et boire whisky sur whisky. Mais son bon sens lui disait que ce serait une erreur fatale. Littéralement. Il avait déjà assez d'ennuis comme cela quand il était à jeun.

Il venait d'encaisser quelques coups durs. D'abord, il n'avait pas de travail dans ce monde : un Keith Winton qui ne lui ressemblait pas travaillait chez Borden. Il avait à peu près le même âge, voilà tout. Ensuite, Betty Hadley était fiancée, et fiancée à un personnage qui avait tellement l'air de sortir d'un roman que... c'en était incroyable.

Il monta au premier étage de la bibliothèque, dans la salle de lecture, et s'installa à une table. Il ne remplit pas de bulletin de demande, ayant sur lui plus de livres qu'il n'en pourrait lire en un après-midi. Et puis il lui fallait aussi tirer des plans.

Il prit dans sa poche les trois brochures qu'il n'avait pas encore eu le temps de parcourir : les numéros d'*Aventures extraordinaires* et d'*Harmonie parfaite* et *Dopelle : une vie !*

Il regarda sans enthousiasme le petit livre. D'après le peu qu'il avait lu ou entendu dire – et cela ne faisait que vingt heures qu'il était dans cet univers de folie –, ce Dopelle avait tout le Système solaire dans sa poche. Il avait tout... et Betty Hadley par-dessus le marché.

Il reposa le livre. Une fois commencé, il voudrait le lire en entier et cela lui prendrait plus de temps qu'il ne pouvait y consacrer cet après-midi.

Puisqu'il n'était plus rédacteur en chef d'un magazine à gros tirage, il fallait trouver un moyen de gagner sa vie et s'y mettre sans tarder : l'argent qui lui restait de l'affaire de Greenville n'allait pas durer bien longtemps. Et ses possibilités de gagner sa vie dépendaient de l'étude de ces deux magazines, entre autres.

Il commença par *Aventures extraordinaires*. Il étudia la page du sommaire, en la comparant avec ce qu'il se souvenait d'avoir envoyé à l'imprimerie pour le numéro de juillet. Certains auteurs étaient les mêmes, d'autres avaient changé.

Puis il feuilleta le magazine, jetant au passage un coup d'œil aux illustrations. Dans chacune d'elles, il y avait la même

différence subtile qu'il avait remarquée sur la couverture. Elles étaient l'œuvre des mêmes dessinateurs – ou d'artistes en tout cas qui portaient le même nom et avaient le même style général – mais elles étaient plus frappantes. Les filles étaient plus belles et les monstres plus horribles. Beaucoup plus horribles.

Il commença par une des nouvelles les plus courtes et la lut attentivement, en l'analysant bien. L'intrigue était conforme à ses souvenirs, mais il y avait des différences de décor et de circonstances. Quand il en eut terminé la lecture, il était encore un peu déconcerté, mais il entrevoyait une idée.

Il attendit un peu et l'idée se précisa. Il se contenta de parcourir rapidement les autres récits, sans faire grande attention à l'intrigue ou aux personnages et concentrant son attention sur les détails du décor et du contexte.

Il ne s'était pas trompé. La différence entre ces histoires et celles dont il se souvenait résidait dans le décor, dont les détails ne variaient jamais : tous les auteurs décrivaient les Martiens de la même façon, tous les Vénusiens avaient le même aspect. Les astronefs fonctionnaient tous suivant le même principe : celui dont il était fait mention dans le livre de H.G. Wells. Les seuls récits de guerre dans l'Espace qu'on lisait dans le magazine concernaient soit la guerre Terre-Mars et les premiers jours de la colonisation planétaire, soit le conflit Terre-Arcturus qui se déroulait actuellement.

Marion Blake avait raison, bien sûr, de classer *Aventures extraordinaires* comme un magazine d'aventures, et non pas de science-fiction. Le cadre dans lequel se déroulaient ces aventures – cet univers en folie où il se trouvait lui-même – était *réel*. Les situations et les décors étaient authentiques et obéissaient à une certaine logique.

C'étaient des récits d'aventures, purs et simples.

Il reposa violemment le magazine sur la table devant lui, ce qui lui valut un regard foudroyant d'une bibliothécaire.

Mais, songea-t-il, il devait bien exister des magazines de science-fiction, sinon Borden n'en lancerait pas un. Et si ce qu'il venait de lire n'était pas de la science-fiction, alors en quoi

consistait la science-fiction ? Il lui faudrait acheter des magazines pour se faire une idée.

Il reprit le livre sur Dopelle et le contempla amèrement. *Dopelle !* Il le haïssait ! D'ailleurs il savait prononcer son nom maintenant qu'il avait entendu Marion le faire : à la française, deux syllabes pas plus, un accent sur la dernière.

Dos-Pèle !

Il regarda le livre en fronçant les sourcils. Même s'il en détestait l'idée, il lui fallait lire ce maudit bouquin au plus vite. Était-ce bien le moment, pourtant ? Il jeta un coup d'œil à la pendule de la bibliothèque et décida de remettre à plus tard cette lecture. Il avait des choses plus importantes à faire avant que ne viennent la nuit et le calaminage.

Il lui faudrait trouver un gîte et un moyen de gagner de l'argent pour assurer sa subsistance. Il n'osait pas aller jusqu'au bout de ses ressources avant d'avoir trouvé le moyen de les renouveler.

Il compta ce qui restait dans son portefeuille des deux mille crédits – représentant environ deux cents dollars – que le patron de l'épicerie de Greenville lui avait donnés. Il en avait encore environ la moitié.

Cet argent pouvait durer une semaine, s'il faisait attention. Certainement pas davantage puisqu'il lui faudrait partir de zéro et acheter des vêtements, du linge, des articles de toilette et Dieu sait quoi encore.

Ou bien avait-il encore dans cet univers une penderie et une commode pleine de linge dans un charmant petit pied-à-terre, Gresham Street à Greenwich Village ?

Il envisagea cette possibilité et l'écarta comme trop improbable. Le Keith Winton qui occupait son poste possédait sans doute son appartement, pour faire bonne mesure. Il savait maintenant que, dans cet univers, il n'y avait pas de place toute prête pour lui. Il faudrait qu'il s'en fasse une tout seul. Et ça n'allait pas être facile.

Mais où était-il ? *Comment* était-il arrivé ici ? *Pourquoi* ?

Il écarta résolument ces pensées. Il devait bien y avoir une solution, même un moyen de revenir en arrière.

Mais il fallait d'abord survivre et il avait besoin d'avoir l'esprit libre pour échauder des plans, et de préférence des plans intelligents. Quelle était la meilleure méthode pour gagner dans un proche avenir l'équivalent en crédits de cent dollars ?

Il se mit à réfléchir et, au bout d'un moment, alla emprunter un crayon et du papier au bibliothécaire. Il revint à sa table et entreprit de dresser une liste de ce dont il avait besoin. La longueur de cette liste le consterna.

Mais quand il estima à peu près le prix de chaque article et qu'il en fit l'addition, ce n'était pas aussi terrible qu'il l'avait craint. Il pourrait s'en tirer avec environ quatre cents crédits et il lui resterait six cents crédits pour vivre. En choisissant un hôtel modeste et en prenant ses repas dans des restaurants bon marché, il pouvait tenir dix jours, peut-être même quinze, avec six cents crédits.

Il sortit de la bibliothèque et se dirigea vers le bureau de tabac où il avait déjà donné quelques coups de téléphone avant de déjeuner.

Autant, se dit-il, éliminer tout de suite l'hypothèse la plus invraisemblable. Il chercha Keith Winton dans l'annuaire ; le nom y figurait et l'adresse et le numéro de téléphone n'avaient pas changé.

Il entra dans la cabine – personne ne faisait la queue à cette heure-là – et forma le numéro.

Une voix dit : « Keith Winton à l'appareil. »

Il raccrocha sans mot dire. Maintenant, il était fixé. Il se rendit ensuite au supermarché le plus proche et commença ses emplettes ; il ne pouvait pas se permettre d'être difficile s'il voulait économiser le maximum d'argent. Il acheta tout d'abord une petite valise en carton bouilli, la moins chère possible, à vingt-neuf crédits et demi. Puis, il passa au reste de la liste : chaussettes, mouchoirs, rasoir, brosse à dents...

De la gaze à pansements pour son épaule et un antiseptique, un crayon, une gomme, une rame de papier blanc et une de jaune, la liste semblait interminable. Et quand il y eut ajouté quelques chemises achetées dans une chemiserie de trente-sixième ordre, la valise se retrouva presque pleine.

Il fit nettoyer et repasser son costume et cirer ses chaussures. Il attendit que le tout fût prêt dans la cabine du teinturier.

Sa dernière acquisition, qui le laissa avec un peu moins de six cents crédits, fut une douzaine de magazines de genres divers, qu'il choisit avec soin, avec une idée précise derrière la tête.

La foule avait dû se rassembler pendant qu'il était chez le marchand de journaux. Quand il sortit, les gens s'alignaient le long du trottoir sur plus de six rangs, et de la rue, un peu plus loin, montait le bruit d'acclamations forcenées.

Keith hésita un moment, puis décida de rester dans le magasin. Il avait envie de voir ce qu'il allait se passer, mais le point de vue serait meilleur là où il se trouvait, dominant la foule, que s'il essayait de se frayer un chemin jusqu'au bord du trottoir, avec sa grosse valise et ses magazines.

Quelque chose ou quelqu'un approchait. Les acclamations redoublèrent. Keith vit que la circulation avait cessé et que les gens étaient refoulés sur les bords de la chaussée. Deux policiers en moto apparurent. Ils précédaient une voiture conduite par un chauffeur en uniforme.

Il n'y avait personne sur la banquette arrière, mais, flottant dans l'air à trois mètres environ au-dessus de la voiture et se déplaçant à la même allure qu'elle, il y avait *quelque chose*.

Quelque chose de rond et de lisse, une sphère métallique, un peu plus grosse qu'un ballon de basket.

Les vivats et les applaudissements reprirent de plus belle, les automobilistes se mirent à jouer de leurs klaxons et le vacarme devint assourdissant.

Keith saisit quelques mots noyés dans les acclamations :

« Mekky ! Hourra pour *Mekky* ! MEKKY ! » Près de lui, quelqu'un se mit à hurler : « Pulvérise les Arcs pour nous, Mekky ! »

C'est alors que se produisit quelque chose d'incroyable.

Keith entendit soudain une voix s'extraire du vacarme ou le dominer. Une voix – ni un cri ni un hurlement. C'était une voix calme, parfaitement distincte et qui semblait venir de partout et de nulle part.

« *Une situation fort intéressante, Keith Winton, dit la voix. Venez donc me voir un de ces jours et nous en parlerons.* »

Keith sursauta violemment et regarda autour de lui. Personne ne le dévisageait. Mais la soudaineté avec laquelle il se retourna attira l'attention de son voisin.

« Vous avez entendu ? demanda Keith.

— Entendu quoi ?

— Quelque chose qu'on disait à un nommé Keith Winton ?

— Mais vous êtes fou », dit l'homme dont le regard se détourna pour se braquer de nouveau sur la rue. Il se mit alors à hurler à pleins poumons : « Mekky ! Hourra pour Mekky ! »

Keith sortit du magasin pour se précipiter sur une partie dégagée du trottoir et s'efforça de suivre la voiture et la chose qui flottait au-dessus, la sphère grosse comme un ballon. Il avait l'étrange impression que c'était cette chose qui lui avait parlé.

Si tel était le cas, elle l'avait appelé par son nom, et personne d'autre ne l'avait entendue. Et, à la réflexion, cette voix ne semblait pas venir de l'extérieur, comme si on avait parlé directement *dans* sa tête. C'était une voix mécanique et sans timbre. Une voix qui n'avait rien d'humain.

Est-ce qu'il devenait fou ?

Ou bien l'était-il déjà ?

Mais quelle que fût la réponse, ou l'explication, un instinct aveugle lui disait de ne pas perdre de vue... cette espèce de ballon. *Cette chose qui l'avait appelé par son nom.*

Peut-être cette chose savait-elle pourquoi il était ici, ce qui était arrivé au monde que lui, Keith Winton, connaissait, à ce monde où il y avait eu deux guerres mondiales mais pas de guerre interplanétaire, ce monde dans lequel il était rédacteur en chef d'un magazine de science-fiction qui – dans ce monde-ci – était un magazine d'aventures et était dirigé par quelqu'un qui portait bien le nom de Keith Winton, mais qui ne lui ressemblait même pas.

« Mekky ! hurlait la foule. Mekky ! Mekky ! »

La sphère devait s'appeler Mekky. Et peut-être saurait-elle tout lui expliquer. Mekky avait dit : « *Venez donc me voir un de ces jours !* »

Un de ces jours, allons donc ! S'il y avait une explication, c'était maintenant qu'il voulait la connaître.

Il plongea parmi la foule, sa valise heurta des jambes. Il s'attira des regards malveillants et des mots plus malveillants encore. Mais il n'y prit pas garde ; il marchait toujours, il n'arrivait pas tout à fait à suivre l'allure de la voiture dans la rue, mais il ne perdait guère de terrain.

Et la voix résonna de nouveau dans sa tête :

« *Keith Winton, disait-elle. Laissez tomber. Ne me suivez pas. Vous le regretteriez.* »

Il se mit à hurler dans le brouhaha des acclamations : « Pourquoi ? Qui êtes... »

Et puis il se rendit compte que les gens l'entendaient, que ses hurlements dominaient leurs clameurs et qu'on commençait à le regarder.

« *N'attirez pas l'attention, dit la voix. Oui, je peux lire vos pensées. Oui, je suis Mekky. Faites ce que vous aviez décidé de faire et venez me voir dans trois mois.*

— Pourquoi ? pensa Keith, désespéré. Pourquoi attendre si longtemps ?

— *La guerre traverse une crise grave, dit la voix. L'avenir de la race humaine est en jeu. Les Arcturiens peuvent gagner. Je n'ai pas le temps de vous voir maintenant.*

— Mais que dois-je faire ?

— *Ce que vous aviez décidé, fit la voix. Et prenez garde plus encore que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. À chaque instant, vous êtes en danger.* »

Keith essaya désespérément de former dans son esprit une question qui lui donnerait la réponse qu'il cherchait. « Mais que s'est-il passé ? Où suis-je ?

— *Plus tard, reprit la voix. Plus tard, j'essaierai de résoudre votre problème. Je n'en connais pas encore la réponse, bien que j'entrevoie distinctement à travers votre esprit la question qui vous tourmente.*

— Est-ce que je suis fou ?

— *Non. Et ne commettez pas d'erreur qui pourrait vous être fatale. C'est un monde réel que celui-ci, et non pas un produit de votre imagination. Les dangers que vous courez sont bien*

réels, et si vous êtes tué dans ce monde-ci, vous serez bel et bien mort. »

Il y eut une brève pause, puis la voix dit : *« Je n'ai plus de temps à vous consacrer. Ne me suivez plus, je vous en prie... »*

Brusquement dans l'esprit de Keith, avant qu'il n'ait eu le temps de formuler une autre question et qu'il n'ait pris conscience des acclamations de la foule et du fracas des klaxons, il y eut une sensation de silence. La présence qui occupait son esprit avait disparu. Il le savait, sans pouvoir expliquer d'où provenait cette certitude. Et il savait que penser à d'autres questions serait inutile ; elles resteraient sans réponse.

Docilement, il s'arrêta. Si soudainement même qu'un passant le bouscula en l'invectivant.

Il retrouva l'équilibre et regarda la sphère qui s'éloignait en flottant dans l'air, dominant la rue et la foule.

Qu'est-ce que c'était ? Comment flottait-elle ainsi ? Était-ce une créature vivante ? Comment avait-elle pu lire dans ses pensées ?

En tout cas, cette chose semblait savoir qui il était et dans quelle situation il se trouvait... et elle avait dit qu'elle pourrait l'aider à résoudre son problème.

Il ne voulait pas laisser partir Mekky. Attendre trois mois ? Impossible, quand il avait ne fût-ce qu'une vague chance de connaître la solution tout de suite !

Mais la sphère se trouvait déjà à une centaine de mètres ; il ne pouvait la suivre à travers la foule, avec sa valise et sa brassée de magazines. Il jeta autour de lui des regards éperdus et s'aperçut qu'il se trouvait devant un bureau de tabac.

Il entra en trombe et déposa la valise et les magazines près de rentrée.

Il dit : *« Je reviens dans une seconde. Merci de me garder ça »*, et il ressortit en courant sans laisser au patron le temps de protester. Peut-être, en prenant ce risque, allait-il perdre tout ce qu'il venait d'acheter, mais pour le moment il devait à tout prix suivre la sphère. Se frayant un chemin sans ménagement, il réussit à regagner un peu de terrain sur les cent mètres qui le séparaient de la voiture et son escorte.

Le cortège tourna dans la Troisième Avenue, puis prit la 37^e Rue. Une foule considérable était massée au coin. Les motocyclettes et la voiture s'arrêtèrent juste devant la foule.

Mais la sphère ne s'arrêta pas. Elle continua à s'élever au-dessus des têtes des badauds délirants. Elle s'éleva jusqu'à une fenêtre ouverte d'un appartement du troisième étage.

Une femme était penchée à cette fenêtre : Betty Hadley !

Keith Winton s'avança jusqu'aux derniers rangs de la foule et ne chercha pas à pousser plus avant ; il voyait mieux à cet endroit que s'il s'était trouvé plus près de l'immeuble.

Les acclamations redoublaient. On applaudissait Mekky, mais aussi Betty Hadley et Dopelle. Il se demanda si Dopelle était là, mais il ne voyait personne qui pût faire figure de plus grand héros du monde. Tous les yeux étaient fixés sur Mekky, ou sur Betty Hadley, penchée à sa fenêtre et souriante. Elle était plus belle et plus désirable que jamais.

D'où il se trouvait, il lui sembla qu'elle était vêtue du costume qu'affectionnent les héroïnes des couvertures de magazine de science-fiction : un soutien-gorge rouge vif qui enchâssait les dômes parfaits de sa poitrine et laissaient nus ses épaules et ses bras (également parfaits), ainsi que sa taille. Et plus bas... et bien plus bas, il supposa qu'elle portait sans doute un petit quelque chose, mais elle n'était pas assez penchée par-dessus la rambarde de la fenêtre pour qu'il pût l'affirmer.

La sphère continua à s'élever et parvint au niveau de la fenêtre ouverte. Là, elle s'immobilisa à quelques centimètres de la blanche épaule de Mlle Hadley. Faisait-elle face à Betty ou à la foule, l'absence de tout trait distinctif sur sa surface ne permettait pas à Keith d'en juger.

La sphère parla. Cette fois, dès les premiers mots, Keith comprit qu'elle s'adressait aux esprits de tous les gens qui se trouvaient là, et non pas à lui en particulier. Les acclamations ne cessèrent pas, mais elles n'empêchaient personne d'entendre ; c'était dans leur esprit que les gens entendaient le discours de Mekky, non pas avec leurs oreilles.

« Mes amis, dit la voix, je vous laisse maintenant pour apporter à Mlle Hadley un message de mon créateur et maître, Dopelle. Il s'agit bien entendu d'un message personnel.

Je vous remercie de l'accueil que vous m'avez réservé. Et voici ce que me charge de vous dire mon maître : la situation est encore critique et nous devons tous faire de notre mieux. Mais ne perdez pas courage. Nous pouvons espérer la victoire. Nous devons vaincre et nous vaincrons.

— Mekky ! rugit la foule. Dopelle ! Betty ! Victoire ! À bas Arcturus ! Mekky, Mekky, MEKKY ! »

Keith, qui ne quittait pas Betty Hadley des yeux, vit qu'elle souriait toujours, toute rose d'embarras devant l'adulation que lui témoignait la foule. Elle salua encore une fois, puis sa tête et son buste disparurent dans l'appartement. La sphère la suivit.

La foule commença à se disperser.

Keith poussa un gémissement. Il essaya de communiquer en pensée avec la sphère, mais il savait qu'il était trop tard. Elle ne ferait plus attention à lui, même si elle captait sa pensée.

Mekky l'avait prévenu. S'il avait effectivement pénétré son esprit, il savait parfaitement ce que Keith éprouvait à l'égard de Betty Hadley et l'avait prévenu de ne pas le suivre. La sphère savait comment il réagirait s'il revoyait Betty dans de telles circonstances. Elle avait essayé de lui épargner l'amertume et le désespoir qu'il éprouvait désormais.

Cela ne lui avait pas fait beaucoup d'effet – enfin, pas trop – quand Marion Blake lui avait annoncé que Betty était fiancée. Tant qu'elle n'était pas vraiment mariée, s'était-il dit, tout n'était pas perdu. Il avait osé espérer qu'il pourrait lui faire oublier Dopelle.

Mais il voyait maintenant que c'était sans espoir ! Bien mieux que tout ce qu'il avait lu à propos de ce héros magnifique, la démonstration à laquelle il venait d'assister lui avait fait comprendre quel personnage devait être ce Dopelle. « Mon créateur et maître », avait dit Mekky, la sphère miraculeuse. Et tout New York l'acclamait alors qu'il n'était même pas là !

Comment pouvait-il espérer lui, Keith Winton – un moins que rien, un zéro dans cet univers –, souffler sa fiancée à un pareil gaillard !

Chapitre 9

Toute la vérité sur Dopelle

Il revint, fort morose, jusqu'au bureau de tabac où il avait laissé sa valise et ses magazines. Tout s'y trouvait encore ; il s'excusa auprès du patron et acheta un paquet de cigarettes à titre de compensation.

Les rues commençaient à se vider. Il se rendit compte que le crépuscule devait approcher et qu'il lui fallait trouver un gîte.

Il se mit en quête et finit par découvrir sur la Huitième Avenue, presque au coin de la 40^e Rue, un petit hôtel bon marché, où, moyennant cent vingt crédits d'avance, il loua une chambre pour une semaine. Il y laissa sa valise et les magazines et descendit dîner dans un petit bistrot, puis il regagna sa chambre décidé à consacrer sa soirée à la lecture et à l'étude.

Il prit un des magazines. Il lui fallait maintenant réfléchir aux difficultés pratiques qu'impliquait son plan, et avant tout s'assurer que celui-ci était réalisable. Était-ce nécessaire d'ailleurs ? Il devait l'être puisque la sphère appelée Mekky l'avait encouragé à aller de l'avant.

Pendant un moment, un long moment, il fut incapable de se concentrer. Le visage de Betty Hadley, avec son auréole de cheveux blonds, sa peau blanche et lisse et ses lèvres rouges dessinées pour l'embrasser, hantait ses pensées. Sans parler même de ce corps charmant qu'il avait aperçu à la fenêtre, vêtu seulement, pour autant qu'il ait pu en juger, d'un soutien-gorge très ajusté.

Il aurait bien mieux valu obéir aux conseils de la sphère. S'il n'avait pas suivi celle-ci, il n'aurait pas été plongé dans cet état de mélancolie qui lui accaparait l'esprit au moment même où il avait besoin de toute sa tête.

Longtemps, l'image de Betty Hadley s'interposa entre le magazine et lui alors que le caractère désespéré de la situation le persuadait de la futilité ses efforts. Mais, peu à peu, malgré lui, il en vint à s'intéresser à ce qu'il lisait. Et il commença à se rendre compte des possibilités qui s'offraient à lui.

Oui, il devait pouvoir gagner sa vie en écrivant pour ces magazines ou pour d'autres. Cinq ans plus tôt, avant d'entrer chez Borden, il travaillait beaucoup à la pige. Il avait vendu de nombreuses nouvelles et en avait écrit un certain nombre qu'il n'avait pu vendre.

Son rendement était alors d'une cinquantaine de nouvelles placées pour cent invendues ; pour un auteur moyennement prolifique et qui avait du mal à imaginer des histoires, ce n'était pas si mal. Mais ce constant effort de création lui avait été pénible et quand on lui avait proposé un poste fixe, il avait aussitôt accepté.

Il avait maintenant cinq ans d'expérience de rédacteur en chef et il pensait pouvoir plus facilement qu'autrefois fabriquer une nouvelle. Il se rendait compte aujourd'hui de ses faiblesses... parmi lesquelles la paresse. Et la paresse n'est pas un mal incurable.

Et puis, dans le cas présent, il avait des canevas tout prêts, ceux des nouvelles invendues dont il pouvait se souvenir. Il était persuadé qu'il pourrait en tirer un meilleur parti maintenant que cinq ans auparavant.

Il feuilleta un magazine après l'autre, parcourant toutes les histoires, en lisant certaines. Dehors, la nuit tombait et le voile noir du calaminage s'étendait derrière sa fenêtre, mais il poursuivit sa lecture.

Une vérité commençait à prendre forme : il ne pouvait pas essayer de situer ses récits dans le cadre qui lui était encore peu familier du monde où il vivait maintenant. Il ferait des erreurs, de petites erreurs peut-être mais qui le trahiraient. Il n'était donc pas question d'écrire des récits contemporains.

Heureusement, deux autres possibilités demeuraient.

D'après ce qu'il avait lu de *l'Esquisse d'une Histoire universelle* de Wells, il savait que tout avait commencé à

changer à partir de 1903, année où les machines à coudre s'étaient mises à se volatiliser.

Il ne courait aucun risque à écrire des récits sous couleur de nouvelles historiques et dont l'intrigue se situerait avant 1903. Par bonheur, il avait toujours été bon en histoire au lycée et il était assez familier avec le XVIII^e et le XIX^e siècle, surtout l'histoire américaine.

Il nota avec satisfaction que tous ces magazines bon marché publiaient une bonne proportion de récits historiques, meilleure que celle des magazines du monde d'où il venait. Peut-être parce que la distance entre le présent et l'époque des pionniers était ici plus grande. *Aventures extraordinaires* faisait exception à la règle en se spécialisant visiblement dans les aventures spatiales contemporaines. En contrepartie, les Éditions Borden publiaient un autre magazine, *Aventures romanesques*, spécialisé quant à lui dans les récits historiques se déroulant durant la guerre d'indépendance ou la guerre de Sécession. Il s'aperçut qu'il était également dirigé par Keith Winton.

Il fut ravi de constater que même les magazines sentimentaux réservaient une bonne place aux nouvelles historiques. C'était un domaine auquel il n'avait pas songé : cela lui faisait une troisième possibilité.

Il y avait aussi, naturellement, la science-fiction. Il étudia les trois magazines de science-fiction qu'il avait achetés et découvrit qu'il ne risquait guère de se tromper ; il y avait là des aventures situées dans de lointaines galaxies, dans un futur très éloigné ou au contraire plongées dans un temps reculé, des récits de voyages dans le temps, des histoires à base de pouvoirs paranormaux, parfois même des contes purement fantastiques du genre histoires de loup-garou transposées dans un cadre historique. Voilà encore un terrain où il pourrait s'aventurer sans crainte.

Vers dix heures, il avait terminé l'étude des magazines et, jusqu'à minuit, il resta assis devant sa feuille blanche, crayon en main. Il n'écrivait pas encore – il lui faudrait une machine – mais faisait l'inventaire de toutes les nouvelles qu'il se souvenait avoir écrites et non vendues.

Il réussit pendant ces deux heures à se souvenir d'une vingtaine de thèmes. Il y en avait d'autres qu'il pourrait se remémorer plus tard. Sur ces vingt, six étaient des récits historiques, dont quatre assez courts et faciles à réécrire. Il en choisit six autres qu'il n'aurait aucun mal à transposer dans un cadre historique ou fantastique.

Cela lui ferait donc pour commencer une douzaine de nouvelles, dès qu'il se serait procuré une machine à écrire. S'il pouvait en vendre une ou deux rapidement, ce serait parfait. Bien sûr, il ne pourrait pas indéfiniment puiser dans les anciens thèmes ; tôt ou tard, il faudrait bien en inventer de nouveaux. Mais avec l'expérience qu'il possédait maintenant, il pensait pouvoir s'en tirer. De toute façon, son stock d'invendus lui donnerait le temps de se retourner.

S'il ne réussissait pas à vendre une nouvelle avant d'être à bout de ressources, eh bien... il lui faudrait probablement essayer de se procurer de l'argent en utilisant les pièces de monnaie qu'il avait dans sa poche. À Greneville, une pièce de vingt-cinq *cents* lui avait rapporté deux mille crédits, mais cela lui avait attiré aussi de terribles ennuis. Il n'allait pas prendre de nouveaux risques à moins d'y être contraint – et, de toute façon, pas avant d'avoir étudié la question afin d'éviter tous les pièges potentiels.

Vers minuit, il avait trop sommeil pour se souvenir d'autres thèmes de nouvelles. Mais il n'avait pas encore fini tout ce qu'il avait prévu de faire. Il prit *Dopelle : une vie !* et se mit à la lire.

Le personnage l'intéressait de plus en plus.

Au bout d'une heure, il s'aperçut que son rival était plus que redoutable. Toute concurrence se révélait impossible.

Dopelle – qui ne semblait pas posséder de prénom – était un être incroyable, visiblement pourvu de toutes les qualités de Napoléon, d'Einstein, d'Alexandre le Grand, d'Edison, de Don Juan et de Lancelot réunis, sans avoir le moindre de leurs défauts. Tout cela à vingt-sept ans.

L'histoire de ses dix-sept premières années était succincte. Lors de brillantes études à Harvard, où il était devenu un élève des plus populaires malgré son jeune âge, il avait décroché de

nombreux diplômes et avait quitté le cursus universitaire *magna cum laude*.

Les prodiges ne sont généralement pas populaires, mais Dopelle faisait exception à la règle. Ce n'était pas un bûcheur. Il devait ses succès à sa faculté de se souvenir parfaitement de tout ce qu'il avait lu ou entendu sans avoir besoin de faire le moindre effort.

Malgré son emploi du temps chargé (il avait suivi à peu près tous les cours de Harvard), il avait eu le loisir d'être capitaine d'une équipe de football invaincue en sa présence. En sortant de l'université, à dix-sept ans, il avait conquis son indépendance matérielle en écrivant à ses moments perdus six romans d'aventures qui étaient immédiatement devenus des best-sellers et que l'on considérait aujourd'hui comme des classiques du genre.

Les revenus que lui avaient procurés ces livres (tous, bien entendu, adaptés à l'écran) lui avaient permis de s'acheter son propre astronef et son laboratoire privé où – durant ses deux dernières années d'études – il avait apporté d'importantes améliorations à la technique du voyage dans l'Espace et de la guerre interplanétaire.

Voilà ce qu'était Dopelle – à dix-sept ans, un jeune homme à peine différent des autres... comparé à ce qu'il était devenu par la suite. Car c'est à cet âge-là que sa carrière avait réellement commencé.

À sa sortie de Harvard, il était entré dans une école d'astronavigation d'où il était sorti avec le grade de lieutenant ; et, pendant un an, il avait sauté de grade en grade. À vingt et un ans, il avait été promu chef du service de contre-espionnage. Et c'est à cette époque qu'il s'était rendu dans le système arcturien pour devenir par la suite le seul espion à en être revenu vivant. Dopelle avait ramené de ce voyage presque toutes les informations que l'humanité possédait sur les Arcs.

Lors de combats spatiaux, il avait démontré son extraordinaire talent de pilote et d'astronavigateur. À maintes reprises, son escadrille avait repoussé, sous son commandement, les assauts des Arcturiens. En raison de ses connaissances scientifiques inestimables, l'état-major l'avait

supplié de ne plus participer aux combats. Mais sans doute à cette époque échappait-il déjà à toute autorité, car il combattait chaque fois qu'il en avait l'occasion.

On aurait dit d'ailleurs qu'il était protégé par un puissant enchantement. Son astronef rouge vif, le *Vengeur*, n'était jamais touché.

À vingt-trois ans, il était à la tête de toutes les forces du Système solaire, mais le commandement suprême semblait représenter la moindre de ses activités. Sauf en périodes de crise, il délégua à d'autres ses pouvoirs, et passait son temps à se lancer dans de passionnantes aventures d'espionnage ou à travailler dans son laboratoire installé sur la Lune sur quelque projet toujours plus secret. Seules ses recherches permettaient à la Terre de se maintenir, sur le plan technique, au niveau des Arcs et même un peu en avance sur eux.

La liste de ce qu'il avait mis au point dans son laboratoire était presque incroyable.

Sa plus grande réalisation, peut-être, était la création d'un cerveau mécanique, Mekky. Dopelle avait doté Mekky de pouvoirs mentaux qui dépassaient ceux des créatures humaines. Mekky n'était pas humain, mais, à bien des égards, surhumain.

Mekky pouvait lire les pensées et s'adresser aux gens par télépathie, collectivement ou en particulier. Il pouvait même, à faible distance, lire dans les pensées des Arcturiens. Des êtres humains doués de télépathie avaient bien essayé d'espionner les Arcs, mais ils étaient tous devenus fous avant d'avoir pu communiquer leurs découvertes.

Mekky pouvait aussi – comme une machine à calculer électronique – résoudre n'importe quel problème dont on lui donnait tous les éléments.

Mekky avait également la faculté de téléportation : il pouvait se déplacer instantanément d'un point à l'autre de l'Espace sans avoir besoin pour cela d'un astronef. Cela faisait de lui un émissaire irremplaçable qui permettait à Dopelle, où qu'il se trouvât, de rester en contact avec ses flottes intersidérales et les divers gouvernements terriens.

Vers la fin du livre, en quelques paragraphes brefs et touchants, l'auteur évoquait l'histoire d'amour de Dopelle et de

Betty Hadley. Ils étaient, disait-il, fiancés et profondément amoureux l'un de l'autre, mais ils avaient décidé d'attendre la fin de la guerre pour se marier.

Mlle Hadley dirigeait le plus populaire des magazines féminins, situation dont elle pouvait déjà s'enorgueillir à l'époque où elle avait fait la connaissance de Dopelle, à l'occasion d'un voyage que celui-ci avait effectué à New York en mission d'espionnage. Le monde entier bénissait les amoureux et attendait avec impatience la fin de la guerre et le jour de leur mariage.

Keith Winton reposa le livre en jurant. Y avait-il rien de plus désespéré que son amour pour Betty Hadley ?

Mais, alors qu'il avait touché le fond du désespoir, il refusait de se résigner. Le sort ne pouvait pas s'acharner contre lui *à ce point*. Il devait bien y avoir un moyen de s'en sortir.

Vers une heure, il se déshabilla enfin pour se coucher, après avoir téléphoné à la réception de l'hôtel pour qu'on le réveillât à six heures. La journée à venir s'annonçait bien remplie.

Il s'endormit et rêva de Betty. De Betty plus ou moins vêtue comme il l'avait vue à la fenêtre de son appartement de la 37^e Rue, mais poursuivie à travers le paysage étrange d'un autre monde par un monstre étrange aux yeux pédonculés, long de douze mètres, avec neuf pattes de chaque côté et des tentacules verts d'un mètre d'épaisseur.

Seulement, suivant l'absurde logique de ce genre de rêves, c'était lui, Keith, le monstre vert qui pourchassait Betty, et, au moment où il allait enfin la saisir, il était arrêté par un jeune héros romanesque aux muscles d'acier qui devait être Dopelle, bien qu'il ressemblât étrangement à Errol Flynn.

Et Dopelle empoignait le monstre vert qui était Keith Winton en disant : « Retourne sur Arcturus, espion ! », sur quoi il le lançait dans l'Espace. Et Keith tourbillonnait dans le vide avec ses dix-huit pattes et ses tentacules, parmi les planètes, puis parmi les étoiles. Et il allait si vite que ses oreilles bourdonnaient. Elles bourdonnèrent de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il cessât enfin d'être un Arcturien, réalisant qu'il s'agissait de la sonnerie du téléphone.

Il décrocha l'appareil et une voix dit : « Il est six heures, monsieur. »

Il n'osa pas s'allonger de nouveau sur son lit, de crainte de se rendormir ; il s'assit, en pensant au rêve qu'il avait fait et qui, après tout, n'était pas plus absurde que tout ce qui venait de lui arriver.

À quoi ressemblait vraiment Dopelle ? À Errol Flynn, comme dans son rêve ? Pourquoi pas ? Peut-être Dopelle était-il Errol Flynn. Il lui faudrait vérifier s'il existait bien un Errol Flynn dans ce monde-ci.

Il serait surpris qu'il n'y en eût pas.

Et s'il s'était laissé prendre sur un plan de quasi-réalité par un film ou par un livre ? Pourquoi pas ? Dopelle, se dit-il, était un personnage trop parfait, trop fantastique pour être vrai. Il n'était même pas un héros pour magazine bon marché. Aucun directeur sain d'esprit n'accepterait un récit ayant pour héros un personnage aussi invraisemblable.

Et si l'univers où il se trouvait était trop absurde pour figurer dans un magazine de fiction, comment pouvait-il l'accepter comme réel ?

Et pourtant, Mekky, avec son cerveau mécanique, n'avait-il pas, durant leur bref contact, prévu cette réaction ?

« ... ne commettez pas d'erreur qui pourrait être fatale. C'est un monde réel que celui-ci, et non un produit de votre imagination. Les dangers que vous courez sont bien réels... »

Mekky – le fantastique Mekky – avait anticipé la moindre de ses pensées. Et Mekky avait raison. Cet univers et le pétrin dans lequel il se trouvait étaient bel et bien réels, et s'il en doutait, comment expliquer alors qu'il avait faim ? Très faim.

Il s'habilla et sortit.

À six heures et demie du matin, les rues de New York étaient aussi animées qu'elles l'auraient été – dans le monde d'où il venait – vers dix ou onze heures. Le calaminage raccourcissait les journées et exigeait qu'on commençât de bonne heure.

Il acheta un journal et le lut tout en prenant son petit déjeuner.

La visite de Mekky à New York et l'accueil que lui avaient réservé les New-Yorkais occupait toute la première page. Une

photo, utilisant un quart de cette page, montrait la sphère arrêtée devant la fenêtre ouverte de Betty Hadley, elle-même occupée à se pencher pour saluer la foule.

Un encadré en gros caractères reproduisait les paroles que Mekky avait adressées par télépathie à la foule : « *Mes amis, je vous laisse maintenant pour apporter à Mlle Hadley un message de mon créateur et maître, Dopelle...* »

Mot pour mot. Et ç'avait sans doute été la seule déclaration publique faite par le cerveau mécanique. Une heure plus tard, il était reparti « quelque part dans l'Espace », disait le journal.

Keith feuilleta rapidement les autres pages. Nulle part il n'était question de la crise imminente dont Mekky lui avait parlé personnellement.

Si la situation se gâtait, de toute évidence on n'en informait pas le public. Si Mekky lui avait confié un secret militaire, sans doute était-ce parce que, durant la brève incursion qu'il avait faite dans ses pensées avant de lui parler (« *Une situation bien intéressante, Keith Winton...* »), Mekky avait constaté que Keith n'avait aucune chance, même s'il en avait eu l'envie, d'ébruiter ce secret.

Un petit article en haut d'une page attira son attention : un homme, lut-il, avait été frappé d'une amende de cinq mille crédits pour avoir été trouvé en possession d'une pièce de monnaie. Mais on ne disait pas, dans l'article, pourquoi la possession de ces pièces était illégale. Il pensa que plus tard il lui faudrait aller dans une bibliothèque pour regarder ce qui concernait les pièces de monnaie. Mais il n'avait pas le temps aujourd'hui.

D'abord, il lui fallait louer une machine à écrire.

Avant de quitter le restaurant, il chercha dans l'annuaire l'adresse du magasin de machines le plus proche.

En prenant le risque d'utiliser le nom de Keith Winton pour lequel il avait encore des papiers d'identité dans son portefeuille, il put s'en procurer une sans avoir à laisser une caution et il l'emporta dans sa chambre d'hôtel.

Puis il attaqua la plus rude journée de travail qu'il eût jamais connue.

Vers sept heures, il était mort de fatigue, mais il avait écrit sept mille mots. Une nouvelle de quatre mille mots et une de trois mille.

Bien sûr, il s'agissait de versions différentes des nouvelles qu'il avait écrites voilà longtemps, mais cette fois elles étaient mieux rédigées. L'une était un récit historique situé durant la guerre de Sécession, l'autre une nouvelle sentimentale dont l'intrigue se situait au temps des pionniers dans le Kansas.

Il s'effondra sur son lit, trop épuisé pour demander à la réception qu'on le réveillât le lendemain matin. Il savait qu'il ne dormirait pas plus de douze heures et, s'il se réveillait à sept, ce serait bien suffisant.

Mais il ouvrit les yeux peu après cinq heures, et il put voir par sa fenêtre la lumière du soleil dissoudre le voile noir du calaminage. Il contempla ce spectacle, fasciné, tout en s'habillant.

À six heures, il prit son petit déjeuner, puis remonta dans sa chambre pour relire les deux nouvelles. Il en était décidément très content. Elles étaient au point. Ce qui clochait, ce pourquoi il n'avait pu les placer, ne tenait pas à l'intrigue mais plutôt au développement et à la présentation. Cinq années à la tête d'un magazine lui avaient enseigné bien des choses.

Il pouvait gagner sa vie en écrivant ; maintenant, il en était sûr. Certes, il ne pourrait pas continuer à pondre deux nouvelles par jour, sauf quand il ferait de mémoire une seconde mouture d'une histoire dont il se souvenait. Mais il n'aurait pas besoin de travailler si vite. Une fois qu'il aurait ainsi réécrit une douzaine d'histoires, il aurait de l'avance. Après cela, deux contes et une nouvelle par semaine suffiraient à parer au plus pressé, même si, comme autrefois, il ne parvenait à en vendre qu'une sur deux. Et sans doute obtiendrait-il un meilleur rendement aujourd'hui, car ce qu'il écrivait était meilleur, bien meilleur.

Encore une, décida-t-il, puis il essaierait de les placer. Et il commencerait évidemment par les Éditions Borden. Non seulement parce qu'il connaissait la maison, mais parce qu'il savait qu'on pouvait s'y faire payer rapidement. Souvent, pour rendre service à un auteur qui avait besoin d'argent, il avait

signé un bon de caisse et fait envoyer le chèque vingt-quatre heures après avoir lu et accepté son texte.

Pour sa troisième nouvelle, il prit un thème de science-fiction qu'il avait utilisé jadis et dont il avait tiré une histoire de deux mille mots. Il se souvenait parfaitement de l'intrigue et il savait qu'il pouvait la coucher sur le papier en deux heures. Marion Blake lui avait dit que Borden cherchait des nouvelles de science-fiction pour son nouveau magazine ; il avait donc pas mal de chances de vendre la sienne.

Cette fois, il n'eut même pas de grands changements à faire. Il s'agissait d'un voyage à travers le temps : un homme du XX^e siècle se retrouvait aux temps préhistoriques ; l'histoire était racontée par l'homme des cavernes qui rencontrait le voyageur. Il n'y avait aucun élément de décor moderne, donc aucun risque pour Keith de faire une boulette.

Il s'installa devant sa machine et, vers neuf heures, il avait terminé, bien que l'histoire se fût un peu allongée. Cette nouvelle version lui paraissait bien meilleure que la précédente : il en était très content.

Une demi-heure plus tard, il souriait à Marion Blake dans le bureau de réception des Éditions Borden.

Elle lui rendit son sourire : « Que puis-je faire pour vous, monsieur Winston ?

— J'apporte trois nouvelles, dit-il fièrement. Une que je voudrais laisser à Mlle Hadley pour son magazine féminin. Et une... Qui s'occupe de ce nouveau magazine de science-fiction dont vous me parliez ?

— Keith Winton. Pour l'instant du moins. Quand il sera vraiment lancé, ce sera peut-être quelqu'un d'autre qui s'en occupera.

— Bon. Je lui remettrai donc celle-là. Et qui s'occupe d'*Aventures romanesques* ?

— M. Winton aussi. Il dirige également *Aventures extraordinaires*. Je pense qu'il est libre maintenant ; je vais voir s'il peut vous recevoir. Mlle Hadley est occupée en ce moment, mais elle sera peut-être libre quand vous aurez fini de parler avec M. Winton, monsieur Winston. Au fait, avez-vous adopté un nom de plume ? »

Il eut un claquement de doigts ennuyé : « J'ai complètement oublié. Bah ! Nous verrons ce qu'en pense M. Winton. Je lui en parlerai et je lui expliquerai que je n'ai signé de mon vrai nom que des reportages pour magazines, et que, s'il préfère que j'utilise un pseudonyme, cela n'a aucune importance. »

Marion avait déjà enfoncé une fiche dans un trou du standard. Elle parla un moment dans l'appareil, mais Keith n'entendait pas ce qu'elle disait.

Elle retira la fiche et leva vers lui un visage souriant : « Il va vous recevoir. Je... hum... je lui ai dit que vous étiez un de mes amis.

— Merci beaucoup », dit-il du fond du cœur. Il savait l'importance de ces petits détails. Cela ne suffirait pas pour vendre une histoire invendable. Mais on lirait son manuscrit en priorité et, si on l'acceptait, on le paierait plus vite.

En se dirigeant vers le bureau de Keith Winton, il réalisa qu'il n'était pas censé savoir où il devait aller, puisque Marion ne lui avait encore rien dit ; mais il s'en rendit compte trop tard pour revenir en arrière.

Un instant plus tard, Keith Winton était assis en face de Keith Winton, lui serrait la main à travers le bureau et disait : « Monsieur Winton, je m'appelle Karl Winston. J'ai là deux nouvelles pour vous. J'aurais pu vous les envoyer, mais j'ai voulu profiter de mon passage à New York pour vous rencontrer. »

Chapitre 10

Gerald Slade, du B.M.I.

Keith étudiait l'autre Winton. Il n'était pas mal. Il avait à peu près son âge, avec quelques centimètres de plus et quelques kilos de moins. Il avait le cheveu plus brun et un peu plus bouclé. De tête, ils ne se ressemblaient pas du tout. Et il portait des lunettes à monture d'écaille, avec des verres assez épais. Doté d'une vue excellente, Keith n'avait jamais porté de lunettes de sa vie.

« Vous n'habitez pas New York ? lui demanda Winton.

— Oui et non, dit Keith. Je veux dire que je n'habitais pas New York jusqu'à maintenant, mais qu'il se peut que je décide d'y rester. Ou peut-être retournerai-je à Boston. Je travaillais dans un journal là-bas et je faisais pas mal de piges en dehors. » Il avait préparé toute sa petite histoire et la débitait sans hésiter. « J'ai pris un congé et, si je peux me débrouiller ici en travaillant à la pige, je ne rentrerai probablement pas à Boston.

« Voici les nouvelles que j'aimerais que vous examiniez, l'une pour *Aventures romanesques* et l'autre pour le nouveau magazine de science-fiction dont me parlait Marion. »

Il prit deux des trois nouvelles qu'il avait apportées et les lui tendit.

« Je sais que j'abuse en vous demandant cela, dit-il, mais je vous serais très obligé de les lire le plus vite possible. Parce que je voudrais en écrire d'autres dont j'ai le plan en tête. Mais je ne veux pas les commencer avant de connaître votre réaction, avant que vous m'ayez dit si je suis ou non sur la bonne voie.

— Je les mettrai sur le dessus de la pile », fit Winton en souriant.

Il jeta un coup d'œil à la première page des deux manuscrits. « Trois mille mots et quatre mille. C'est une bonne longueur, et nous cherchons des textes pour les deux magazines.

— Parfait », dit Keith. Il décida de forcer encore un peu la chance. « J'ai un rendez-vous dans l'immeuble vendredi, c'est-à-dire après-demain. Voulez-vous, puisque je serai dans les parages, que je passe voir si vous avez eu le temps ou non de les lire ? »

Winton fronça un peu les sourcils. « Je ne peux rien vous promettre, mais je tâcherai de les lire d'ici là. Et si vous avez à faire dans l'immeuble, vous pouvez toujours passer.

— Entendu, merci », dit Keith. Bien que l'autre n'eût rien promis, il savait que selon toute probabilité ses nouvelles seraient lues vendredi. Et si l'une était acceptée, ou les deux, il serait temps alors de poser la question d'une éventuelle avance sur pigne. D'ici là, il aurait inventé une histoire justifiant son besoin d'argent.

« Oh ! pendant que j'y pense, dit-il. Pour la signature... » Et il lui fit remarquer la similitude entre Karl Winston et Keith Winton, lui expliquant qu'il était tout disposé à prendre un pseudonyme si Winton pensait que ce fût nécessaire.

Winton sourit : « Ça n'a aucune importance. Si Karl Winston est votre vrai nom, vous avez parfaitement le droit de vous en servir. D'ailleurs, je n'écris pas moi-même... et qui fait attention au nom du rédacteur en chef d'un magazine ?

— Les confrères, dit Keith.

— Si vous vous mettez vraiment à écrire pour les magazines, vous leur enverrez aussi des manuscrits et ils sauront bien que Karl Winston n'est pas un de mes pseudonymes. Ne vous inquiétez donc pas pour cela, à moins que vous ne teniez à prendre un nom de plume.

— Non, fit Keith. Ceci dit, faudrait d'abord que je sois sûr de vendre ma copie. » Il se leva. « Merci beaucoup. Je passerai vendredi vers la même heure. Au revoir, monsieur Winton. »

Il revint dans le bureau de Marion Blake.

« Mlle Hadley est libre maintenant ; vous allez pouvoir entrer tout de suite, je crois. » Mais, au lieu de pousser la fiche,

elle le regarda avec curiosité. « Comment saviez-vous où était le bureau de M. Winton ?

— J'ai des pouvoirs paranormaux, dit-il en souriant.

— Sérieusement. Ça m'intrigue.

— Sérieusement, vous avez jeté un coup d'œil à cette porte la première fois que nous avons mentionné le nom de M. Winton. Vous ne vous en souvenez peut-être pas, mais je l'ai remarqué. J'ai donc pensé que c'était la porte de son bureau et que d'ailleurs, si je me trompais, vous me rappelleriez. »

Elle le regarda en riant : il s'en était tiré avec mention.

Mais, se dit-il, il faut que je me surveille sans arrêt. Des petites erreurs comme celles-là peuvent tout gâcher.

Elle enfonça une fiche dans le tableau du standard et se mit à parler de façon inintelligible dans l'appareil. Elle retira la fiche. « Mlle Hadley va vous recevoir », dit-elle.

Et cette fois Keith se souvint d'attendre qu'elle lui eût montré le chemin.

Il la suivit, les jambes en coton. *Je ne devrais pas faire ça, se morigénait-il ; je devrais me faire examiner par un psychiatre. Je devrais laisser la nouvelle pour qu'on la lui remette, ou la lui envoyer par la poste, ou la porter à un autre magazine.*

Il prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

Ce fut alors qu'il comprit qu'il n'aurait jamais dû venir. Il crut défaillir quand il la vit assise à son bureau, occupée à le regarder avec un sourire poli.

Détail incroyable, elle portait un costume analogue à celui qu'il lui avait vu quand elle était à la fenêtre de son appartement. Mais cette fois le soutien-gorge était vert et le bureau cachait le reste.

Et de près, elle était deux fois plus belle qu'il ne s'en souvenait. Mais bien sûr, c'était idiot...

Était-ce si idiot que cela ? Il se trouvait évidemment dans un univers totalement différent, où il y avait un Keith Winton foncièrement différent. Pourquoi cet univers n'aurait-il pas une Betty Hadley un peu différente ? Quelques jours auparavant, il aurait été incapable d'imaginer une version de Betty plus belle que l'original. Et c'était pourtant le cas de celle-ci. Sa tenue, bien

sûr, ne faisait qu'ajouter à son pouvoir de séduction, mais il y avait *autre chose*.

Et il était deux fois plus amoureux de celle-ci que de l'original.

Il la dévorait des yeux, sans s'en rendre compte, en se demandant à quoi tenait exactement la différence. Trait pour trait, elle était la même. Évidemment, son costume permettait de porter un jugement plus circonstancié, mais ce n'était pas seulement cela.

C'était quelque chose d'aussi subtil que la différence qui existait entre les filles des couvertures de magazines. Ici, elles avaient plus de... enfin, vous voyez...

Et c'était la même chose avec Betty ; toujours la même, mais deux fois plus belle et deux fois plus désirable, et Keith était deux fois plus amoureux d'elle.

Le sourire qu'elle arborait s'effaça peu à peu et quand elle dit : « Eh bien, monsieur ? », il comprit qu'il la dévisageait depuis un moment.

« Je m'appelle Kei... Karl Winston, Mlle Hadley. Je, je... »

Elle s'aperçut qu'il bafouillait lamentablement et vint à son secours. « Mlle Blake me dit que vous êtes un de ses amis et que vous écrivez. Voulez-vous vous asseoir, monsieur Winston ?

— Merci, dit-il, en prenant le fauteuil en face du bureau. Oui, j'ai apporté une nouvelle qui... » Et, une fois lancé, il réussit à poursuivre de façon intelligible son histoire, sensiblement la même que celle qu'il avait racontée à Keith Winton.

Mais il n'était absolument pas concentré sur ce qu'il disait.

Et puis, tout d'un coup, il se surprit en train de se prendre les pieds dans le tapis, et il se retrouva dans le couloir.

Mais il se jura que c'était bien la dernière fois qu'il s'infligeait la torture de la voir d'aussi près. Ce qui aurait pu valoir le coup s'il avait eu, ne fût-ce qu'une chance sur un million... Mais il n'avait pas la moindre chance de...

Il était si malheureux qu'il faillit passer devant le standard sans s'arrêter, mais Marion Blake l'appela au passage : « Oh ! Monsieur Winston ! »

Il se retourna et réussit à lui sourire. « Merci beaucoup, Mlle Blake, dit-il, de votre recommandation, et...

— Oh ! pensez-vous. C'est la moindre des choses. Mais j'ai un message pour vous de la part de M. Winton.

— Hein ? Mais je l'ai vu il y a cinq minutes.

— Je sais bien. Il vient de partir, il avait un rendez-vous très important. Mais il a dit qu'il voulait vous demander quelque chose et qu'il serait de retour vers midi et demi. Il a demandé si vous pouviez l'appeler à cette heure-là, mais pas plus tard qu'une heure, car à une heure nous fermons.

— Bien sûr. Je l'appellerai. Et encore merci mille fois. »

Il savait qu'il aurait dû l'inviter à venir prendre un verre ou lui demander de l'emmener au cinéma ou danser. Il comptait bien le faire d'ailleurs, s'il réussissait à vendre une de ses trois nouvelles. Mais jusque-là son capital qui s'amenuisait chaque jour ne lui permettait pas de la remercier dignement.

Il se dirigea vers la porte en se demandant ce que Keith Winton voulait lui dire si tôt. Il n'était même pas resté un quart d'heure dans le bureau de Betty ; Winton n'avait même pas pu lire en entier une seule de ses nouvelles.

Bah ! après tout, pourquoi se poser sans cesse des questions ? Il lui téléphonerait à midi et demi et il verrait bien.

Il s'avancait vers les ascenseurs dans le hall quand la porte d'un de ceux-ci s'ouvrit, livrant passage à M. et à Mme L.A. Borden.

Pris à l'improviste, Keith les salua et leur dit bonjour. Ils lui firent un petit signe de tête et M. Borden marmonna quelque chose d'inaudible, comme quand quelqu'un qu'on ne reconnaît pas vous adresse la parole.

Ils le croisèrent et entrèrent dans le bureau d'où il venait de sortir.

Keith attendit l'ascenseur, l'air songeur. Évidemment, ils ne le connaissaient pas, et il n'aurait pas dû leur parler. C'était une gaffe sans grande importance, mais il faudrait qu'il s'efforce d'éviter même celles-là.

Il avait failli en faire une belle dans le bureau de Betty Hadley quand il avait commencé à se présenter sous le nom de Keith Winton au lieu de Karl Winston. Et, maintenant qu'il y pensait, Betty l'avait regardé d'un air étrange quand il avait

commencé à dire : « Kei... » puis s'était repris. Comme si... Valait mieux ne pas y penser.

Mais *pourquoi* Betty Hadley portait-elle ce costume, ou plutôt ce manque de costume, même au bureau ? Il n'avait pas vu d'autres femmes habillées ainsi, il l'aurait remarqué. Il s'agissait là d'un des mystères les plus déconcertants de ce nouveau monde. Il se demanda comment il pourrait en avoir l'explication sans poser de questions.

De si grandes différences et de si stupéfiantes similitudes ! Il se dit une fois de plus, tout en pénétrant dans l'ascenseur, que les similitudes entre cet univers et le sien étaient potentiellement plus dangereuses que les différences ; certains phénomènes qui lui paraissaient familiers l'incitaient à agir de façon inconsidérée, comme quand il avait parlé aux Borden.

Assurément cette dernière erreur n'était pas grave. Mais il lui serait facile d'en commettre du même genre qui, elles, seraient de taille, et le trahiraient à coup sûr ! La possibilité de faire une bourde irréparable le hantait plus que jamais.

Il s'arrêta un moment sur le seuil de l'immeuble, en se demandant ce qu'il allait faire. Il n'avait pas envie de rentrer à son hôtel et de se remettre à la tâche. Pas si vite. Il aurait bien le temps en fin d'après-midi et durant la soirée, quand le calaminage le contraindrait à rester dans sa chambre. Trois nouvelles – même des secondes moutures plutôt courtes – suffisaient largement pour deux jours de travail. Et il savait que ces histoires étaient bonnes –, mieux valait maintenir un certain niveau de qualité que de bâcler des textes dépourvus de toute valeur. Allons, il se donnerait congé cet après-midi et se remettrait au travail ce soir.

S'il écrivait une nouvelle ce soir et une autre demain, cela lui ferait encore deux manuscrits à apporter le jour de son rendez-vous chez Borden. Cela lui faisait un drôle d'effet de se trouver de l'autre côté de la barrière, d'apporter des textes au lieu de voir des agents ou des auteurs venir lui en soumettre. Peut-être devrait-il se chercher un agent ; non, il attendrait plutôt d'avoir vendu un ou deux manuscrits et d'avoir un pied dans la place. Pour le moment, il n'avait besoin de personne pour vendre ses textes.

Il flâna sur Broadway et arriva à Times Square. Il contempla l'immeuble du *Times* en se demandant ce qu'il avait d'extraordinaire ; puis, il s'aperçut que les annonces lumineuses ne fonctionnaient pas. Pourquoi donc ?

Sans doute parce que, dans la journée, New York utilisait le moins de courant électrique possible. Sans doute parce que ces rayons-machin-chose, produits par l'incandescence électrique et détectés par les engins arcturiens, n'étaient pas aussi bien supprimés par la lumière solaire que par le calaminage.

Et cela expliquait aussi l'éclairage relativement faible qu'il avait remarqué dans les restaurants, les bureaux et les magasins durant la journée. Il se souvint en effet que nulle part l'éclairage n'était suffisant.

Voilà encore une de ces petites choses à quoi il faudrait faire attention, s'il ne voulait pas se trahir. Dans sa chambre d'hôtel, il travaillait à la lumière électrique la plupart du temps. Par chance, on ne lui avait pas encore fait d'observation. Mais, désormais, il avancerait sa table et sa chaise près de la fenêtre et n'allumerait que la nuit.

En passant devant un kiosque à journaux, il parcourut les manchettes :

NOTRE FLOTTE DÉTRUIT LES AVANT-POSTES ARCS

Grande victoire des forces solariennes

Voilà qui devait lui faire plaisir, mais il s'en moquait et ne pouvait avoir aucune haine envers les Arcturiens ; il ne savait même pas à quoi ils ressemblaient. Cette guerre avec Arcturus était probablement bien réelle, mais il refusait d'y croire. Tout cela lui faisait encore l'effet d'un rêve, d'un cauchemar dont il allait s'éveiller bien qu'il se fût déjà éveillé quatre fois depuis qu'il était ici et que cela n'eût pas mis fin pour autant à la guerre avec Arcturus.

Il s'arrêta sans trop savoir pourquoi... pour contempler un étalage de cravates peintes à la main. Quelque chose lui toucha l'épaule, et il se retourna. Il recula d'un bond presque dans la vitrine. C'était un des grands Luniens.

Le monstre purpurin et velu lui dit d'une voix aigre : « Pardonnez-moi, monsieur ; auriez-vous du feu, je vous prie ? »

Keith avait envie de rire et pourtant sa main tremblait un peu quand il tendit la boîte d'allumettes au Lunien qui la lui rendit aussitôt après s'en être servi. « Merci bien », dit le Lunien, et il s'éloigna.

Keith le regarda partir. Malgré sa puissante musculature il marchait comme un homme qui patauge dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ce devait être à cause de la gravité plus forte, se dit Keith. Sur la Lune, ce monstre devait être de taille à terrasser Gargantua. Mais sur Terre, il était accablé, tassé par une pesanteur égale à plusieurs fois celle dont il avait l'habitude. Là, à New York, il ne dépassait pas deux mètres cinquante alors que sur la Lune il devait culminer à deux mètres quatre-vingts, voire deux mètres quatre-vingt-dix.

Keith se rappela alors que la Lune n'était pas censée avoir d'atmosphère... Il devait s'agir d'une opinion erronée, du moins dans cet univers-ci. Les Luniens devaient respirer, sinon ils ne fumeraient pas de cigarettes.

Tout à coup, et pour la première fois, Keith Winton se dit qu'il pourrait aller sur la Lune si le cœur lui en disait ! *Sur Mars ! Sur Vénus !* Pourquoi pas ? Puisqu'il était dans un univers où le voyage interplanétaire était une réalité, il aurait tort de ne pas en profiter. Un petit frisson d'excitation lui courut le long du dos.

Il ne pouvait pas faire cela tout de suite, naturellement ; il lui faudrait de l'argent, sans doute beaucoup d'argent. Il lui faudrait écrire de nombreuses nouvelles. Mais pourquoi ne le ferait-il pas ?

Et ce n'était pas tout : quand il serait un peu moins désorienté, il pourrait peut-être encore faire usage de ses fameuses pièces de monnaie. Si vingt-cinq malheureux *cents* lui avaient rapporté deux mille crédits, une autre pièce se révélerait peut-être vraiment rare – d'une valeur suffisante pour financer un voyage interplanétaire. *Souviens-toi*, se dit-il, *le type de Greenville a admis que ta pièce valait plus que deux mille crédits, mais il a dit que c'était tout ce qu'il pouvait t'offrir.*

Il devait bien exister quelque part un marché noir pour ces pièces. Mais Keith ne voulait rien risquer dans ce sens avant de s'être plus amplement informé.

Il continua sa promenade jusqu'à la 46^e Rue où une pendule lui apprit qu'il était presque midi et demi. Il entra dans un café pour téléphoner à Keith Winton aux Éditions Borden.

La voix de Winton répondit : « Oh ! monsieur Winston, j'ai pensé à quelque chose d'autre dont je voudrais vous parler, quelque chose que vous pourriez faire pour nous. Vous m'avez dit que vous aviez fait pas mal de reportages, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il y a un reportage que je pourrais vous confier et j'aimerais vous en parler si cela vous intéresse. Seulement, j'en aurai besoin d'ici un jour ou deux. Est-ce que cela vous intéresserait ? Et le délai ne serait-il pas trop court ?

— Si c'est dans mes cordes, dit Keith, je peux le faire très vite. Mais je ne sais pas... De quoi s'agit-il ?

— C'est un peu compliqué à vous expliquer par téléphone. Êtes-vous libre cet après-midi ?

— Oui.

— Je vais partir bientôt, vous n'aurez donc plus le temps de venir au bureau. Mais cela vous dérangerait-il de passer chez moi, à Greenwich Village ? Nous pourrions discuter de notre affaire en buvant un verre.

— Parfait, dit Keith. Où et à quelle heure ?

— Quatre heures, cela vous va ? J'habite au 631, Gresham Street, à Greenwich Village. Vous feriez sans doute mieux de prendre un taxi, si vous ne connaissez pas très bien le quartier. »

Keith sourit mais s'abstint de tout commentaire. « Je crois que je me débrouillerai », dit-il.

Il avait habité là quatre ans.

Il raccrocha et se retrouva sur Broadway ; il prit cette fois la direction opposée. Il s'arrêta devant la vitrine d'une agence de voyages.

« Pour vos vacances, disait l'affiche. Circuit Mars-Vénus, tous frais compris. Un mois : 5 000 crédits. »

Seulement cinq cents dollars, se dit-il. Ce n'était pas cher. Dès qu'il aurait gagné assez pour mettre cette somme de côté, il s'offrirait ce voyage... qui l'aiderait peut-être à oublier Betty.

Soudain il fut de nouveau impatient de se remettre à écrire. Il revint à son hôtel à grands pas. Il pouvait travailler trois heures avant de s'en aller chez Keith Winton.

Il introduisit vivement du papier et du carbone dans la machine et se mit à rédiger sa quatrième histoire. Il travailla jusqu'à la dernière minute, puis se hâta d'aller prendre le métro.

Il se demanda quel genre de reportage voulait lui confier Keith Winton ; il espérait qu'il serait capable de le faire, car cela signifiait un chèque à brève échéance. Seulement, s'il s'agissait d'un reportage sur une question dont il ignorait tout – par exemple l'entraînement des cadets de l'Espace ou la situation sur la Lune – il lui faudrait avoir une explication toute prête, pour justifier son refus. Bien sûr, il ne refuserait pas s'il pensait pouvoir s'en tirer en passant au besoin une matinée à la bibliothèque.

Il consacra toutefois tout le temps que dura le trajet à imaginer des excuses plausibles pour le cas où le reportage concernerait une question à laquelle il n'oserait pas s'attaquer.

Il reconnut aussitôt l'immeuble et la carte *Keith Winton* sur la boîte aux lettres du hall. Il pressa un bouton et attendit qu'on lui ouvrît la porte.

Keith Winton, l'autre Keith Winton, se tenait sur le seuil de son appartement.

« Entrez donc, Winston », dit-il avant de s'effacer et d'ouvrir la porte. Keith entra... et s'arrêta soudain.

Un homme de grande taille aux cheveux gris, avec des yeux gris et froids, était debout devant la bibliothèque. Il tenait à la main un Colt .45 qu'il braquait sur le bouton du milieu de la veste de Keith.

Keith s'immobilisa et leva lentement les mains.

« Mieux vaut le fouiller, monsieur Winton. Par-derrière. Ne passez pas devant lui. Et faites attention. »

Keith sentit des mains palper légèrement ses diverses poches.

« Puis-je vous demander ce que signifie ceci ? demanda-t-il d'une voix qu'il réussit à garder ferme.

— Pas d'arme », dit Winton. Il revint dans la partie de la pièce où Keith pouvait le voir, mais en se gardant bien de s'interposer entre celui-ci et le pistolet que tenait le grand gaillard.

Il toisa Keith d'un air pensif. « Je crois que je vous dois une explication, dit-il. Eh bien, Karl Winston – si c'est bien votre nom – je vous présente M. Gerald Slade du B.M.I.

— Ravi de vous connaître, monsieur Slade... » dit Keith. Il se demanda ce qu'était le B.M.I. ? Sans doute le Bureau Mondial d'investigations. Son regard se tourna vers son hôte. « Alors cette explication ? »

Comment, se demanda-t-il désespérément, s'était-il fourré dans un pareil pétrin ?

Winton regarda Slade, puis son regard revint à Keith.

« Je... hum... je crois qu'il est préférable d'avoir M. Slade avec nous pendant que je vous pose certaines questions. Vous m'avez apporté ce matin deux manuscrits aux Éditions Borden. Où vous les êtes-vous procurés ?

— Procurés ? Je les ai écrits. Et cette histoire de reportage dont vous me parliez au téléphone... c'était un piège ?

— Oui, fit Winton sans ambages. Cela m'a paru le meilleur moyen de vous faire venir ici sans éveiller vos soupçons. C'est M. Slade qui a proposé cette solution quand je l'ai appelé pour lui raconter ce que vous aviez fait.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? »

Winton le regarda longuement. « La seule accusation qu'on puisse retenir contre vous, c'est celle de plagiat... mais un plagiat commis dans des conditions telles qu'il m'a semblé utile d'alerter le B.M.I. pour chercher la raison qui vous a poussé à le commettre. »

Keith le regarda avec ahurissement. « Plagiat ? répéta-t-il.

— Ces deux nouvelles que vous m'avez remises étaient des nouvelles que j'ai écrites, moi, il y a cinq ou six ans. Vous en avez tiré une version améliorée, je vous l'accorde. Elles valent mieux que l'original. Mais comment avez-vous pu croire que

vous réussiriez à me vendre des histoires dont j'étais l'auteur ? C'est la chose la plus insensée que j'aie jamais vue. »

Keith ouvrit la bouche, mais se tut. Il avait la bouche sèche et aurait parié que s'il essayait de parler, il ne pourrait émettre qu'un croassement. Pour dire quoi d'ailleurs ?

C'était tellement évident, maintenant qu'il y songeait. Pourquoi le Keith Winton qui vivait dans cet univers, qui avait sa situation et qui habitait son appartement, n'aurait-il pas écrit les mêmes nouvelles que lui ?

Quel idiot il avait été de ne pas avoir songé à cette possibilité !

Le silence se prolongeait. Keith se passa la langue sur les lèvres. Il lui fallait dire quelque chose, sinon on prendrait son mutisme pour un aveu de culpabilité.

Chapitre 11

À un cheveu près

Keith Winton se passa une fois encore la langue sur les lèvres. Il dit d'une voix faible : « Il y a des tas de nouvelles construites autour du même thème. Il arrive souvent... »

Winton l'interrompt : « Il ne s'agit pas seulement de similitude d'intrigues. Je pourrais à la rigueur le comprendre. Mais trop de détails mineurs sont semblables. Dans l'une des nouvelles, les deux principaux personnages ont le même nom que dans la mienne. Une autre a le même titre que celui que j'avais utilisé. Et dans chacune d'elles, trop de faits sont identiques. On ne peut pas parler de coïncidences, Winston ; passe encore s'il ne s'agissait que de ressemblances dans l'intrigue. Mais il y a là trop de noms et de détails en commun. C'est du plagiat. » Il désigna de la main un classeur auprès de la bibliothèque. « J'ai dans mes archives les originaux qui vous le prouveront. »

Il regarda Keith sans amabilité. « Avant d'avoir terminé la première page de votre texte, je me doutais déjà de quelque chose. Après avoir lu les deux manuscrits, je n'avais plus aucun doute, et cette certitude n'en finit pas de me déconcerter. Je ne comprends pas pourquoi un plagiaire aurait l'aplomb colossal d'essayer de vendre des récits volés à l'homme même qui en est l'auteur ? Je ne sais pas quand ni comment vous les avez volés, et cela m'intrigue aussi... mais vous avez bien dû penser que je les reconnaîtrais. Autre chose. Est-ce que votre véritable nom est bien Winston ?

— Bien sûr.

— C'est drôle aussi. Un homme qui s'appelle Karl Winston proposant des nouvelles écrites par un nommé Keith Winton. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi, si c'est un

faux nom, vous n'en avez pas choisi un qui soit moins proche, qui n'ait pas les mêmes initiales. »

Keith se le demandait aussi. Sa seule excuse était qu'il lui avait fallu trouver un nom sous l'inspiration du moment tandis qu'il parlait à Marion Blake. Mais tout de même, il aurait dû penser qu'un jour cette similitude lui attirerait des ennuis.

L'homme au pistolet demanda : « Vous avez vos papiers ? »

Keith secoua lentement la tête. Il fallait gagner du temps d'une façon ou d'une autre, en attendant d'avoir trouvé une solution... s'il y en avait une. « Pas sur moi, dit-il. Mais je peux vous prouver mon identité. J'habite à l'hôtel Watsonia depuis deux jours. Si vous leur téléphonez...

— Si je leur téléphone, fit Slade sèchement, ils me diront qu'ils ont un Karl Winston inscrit à l'hôtel. Je le sais, j'ai déjà téléphoné. Vous aviez donné cette adresse-là en remettant vos manuscrits à M. Winton. Cela ne prouve rien sinon que vous utilisez le nom de Karl Winston depuis que vous séjournez à cet hôtel. »

Il fit jouer le déclic du cran de sûreté du pistolet. Son regard se durcit. « Je n'aime pas tuer un homme de sang-froid, mais... »

Keith recula machinalement d'un pas. « Je ne comprends pas, protesta-t-il. Depuis quand le plagiat, en admettant même qu'il y eût plagiat, est-il passible de la peine de mort ?

— Nous nous fichons pas mal de cette histoire de plagiat, lui dit Slade. Mais nous avons la consigne de tirer à vue sur quiconque est soupçonné d'être un espion arc. Et il y en a un en liberté, qu'on a vu pour la dernière fois à Greenville. Nous en avons un signalement assez peu précis, mais qui pourrait vous correspondre. Et si vous n'êtes pas capable de vous justifier un peu mieux que ça...

— Attendez une minute », fit Keith, désespéré.

« Il y a bien une explication quelque part. Il doit y en avoir une. Et si j'étais vraiment un espion, croyez-vous que je chercherais à vendre à un rédacteur en chef des nouvelles dont il est lui-même l'auteur ?

— Il y a du vrai dans ce qu'il dit, Slade, dit Winton. C'est bien ce qui m'intrigue le plus. Et je ne voudrais pas qu'on l'abatte

avant d'être bien sûr. Laissez-moi lui poser encore quelques questions... »

Il se tourna vers Keith : « Écoutez, Winston, vous voyez que ce n'est pas le moment de jouer au plus fin. Vous n'y gagnerez que quelques balles dans la peau. Évidemment, si vous êtes un Arc, Dieu sait pourquoi vous m'auriez apporté ces textes. Peut-être étais-je censé avoir une autre réaction, peut-être ne pensiez-vous pas que je ferais venir un inspecteur du B.M.I.

« Mais si vous n'êtes pas un Arc, alors il doit bien y avoir une explication. Et dans ce cas-là, vous feriez mieux de la donner rapidement. »

Keith se passa la langue sur ses lèvres parcheminées. Une idée germa en lui, mais il eut un moment de désespoir, car il était incapable de se souvenir où il avait présenté ces textes quand il les avait écrits cinq ans plus tôt. Soudain, la mémoire lui revint.

« Il y a une possibilité... Avez-vous soumis ces textes aux Éditions Gebhart à Garden City ?

— Humm... je crois, oui. Je dois avoir cela dans mes archives.

— Il y a environ cinq ans ?

— À peu près, oui. »

Keith prit une profonde inspiration. « Il y a cinq ans, j'étais lecteur chez Gebhart. J'ai dû lire vos manuscrits quand ils sont arrivés. Ils ont dû me plaire, et j'ai sans doute donné un avis favorable. Mais le rédacteur en chef qui décidait en dernier ressort n'a pas dû le retenir. Mon subconscient a dû en garder le souvenir... jusqu'aux moindres détails puisque vous dites que je les ai repris. » Il hocha la tête d'un air incrédule. « Si c'est ça, il vaut mieux que je renonce à écrire. Des nouvelles en tout cas. Quand j'ai écrit ces textes récemment, je les croyais originaux. Mais il s'agissait de souvenirs subconscients d'histoires que j'avais lues voilà longtemps... »

Il s'aperçut avec plaisir que Slade ne serrait plus si farouchement son pistolet.

« Vous aviez peut-être pris des notes en lisant ces nouvelles, dit l'homme du B.M.I., avec l'intention de les utiliser plus tard ? »

Keith secoua la tête : « Si ç'avait été du plagiat délibéré, est-ce que je n'aurais pas changé au moins les noms des personnages ? »

— Ça me paraît tenir debout, Slade, dit Winton. Le subconscient peut vous jouer de vilains tours. Je serais porté à le croire. Comme il l'a dit, s'il avait vraiment voulu plagier, il aurait au moins changé les noms des personnages. Et il n'aurait pas gardé le même titre pour une des nouvelles. Il aurait apporté plus de changements qu'il n'en a fait. »

Keith poussa un soupir de soulagement. Le pire était passé s'il pouvait se cramponner à cette histoire. « Mieux vaut déchirer ces manuscrits, monsieur Winton, dit-il. Je vais détruire mes doubles. Si ma mémoire me joue des tours pareils, je vais me cantonner dans le reportage. »

Son hôte le dévisageait avec curiosité. « Ce qui est drôle, Winston, dit-il, c'est que ces nouvelles, telles que vous les avez réécrites, sont excellentes. Et puisque les intrigues sont de moi et le développement votre œuvre, j'ai bonne envie, au fond, de vous les prendre quand même sur la base d'une collaboration. Autrement dit, de partager avec vous. Il faudra que j'explique ça à Borden, mais...

— Une seconde, s'il vous plaît, interrompit Slade. Avant que vous ne vous mettiez à discuter affaires, *moi*, je ne suis pas convaincu. Ou du moins, je ne suis convaincu qu'à quatre-vingt-dix pour cent, et ce n'est pas assez... dix pour cent de doute m'obligent à tirer, vous le savez.

— Nous pouvons vérifier son histoire, Slade, dit Winton. En partie tout au moins.

— C'est là où je voulais en venir. Et je ne lâcherai pas ce pistolet avant que nous ne l'ayons vérifiée sur toutes les coutures. D'abord, voulez-vous passer un coup de fil à Garden City pour vous assurer... non, ils doivent être fermés depuis des heures ; ils ont beau ne pas être sous calaminage, ils sont dans une région qui suit les horaires de New York.

— J'ai une idée, Slade, dit Winton. En tâtant ses poches tout à l'heure, je ne faisais que chercher une arme. Je n'en ai pas trouvé, mais j'ai senti un portefeuille. »

Le regard de Slade se durcit de nouveau. Ses doigts se crispèrent sur la crosse de son arme.

« Un portefeuille ? dit-il d'une voix glaciale. Et pas de papiers d'identité dedans ? »

Oh ! si, songea Keith, il y a des papiers d'identité dedans... mais ils ne sont pas au nom de Karl Winston. Slade aurait-il une seconde d'hésitation à tirer, quand il verrait que les pièces d'identité du portefeuille semblaient indiquer qu'il avait voulu se faire passer pour Keith Winton ?

Ces papiers lui avaient sauvé la vie à Greenville, ils allaient lui coûter la vie à New York. Il aurait dû s'en débarrasser dès l'instant où il renonçait à se faire appeler Keith Winton. Il voyait maintenant, avec une parfaite clarté, la chaîne d'erreurs qu'il avait commises depuis sa première visite aux Éditions Borden.

Et il était trop tard pour rattraper ses erreurs passées. Sans doute n'avait-il plus que quelques secondes à vivre.

Sans quitter Keith des yeux, l'homme du B.M.I. dit à Winton : « Passez derrière lui et prenez le portefeuille. Et voyez ce qu'il a d'autre dans ses poches. C'est la dernière chance que je lui donne... et je suis déjà bien bon d'en faire tant. »

L'autre Keith Winton le contourna pour passer derrière son dos.

Keith se raidit. Cette fois, ça y était. Sans parler des papiers d'identité dans son portefeuille, il y avait aussi les pièces de monnaie accusatrices, enveloppées pour qu'elles ne tintent pas dans des billets sans doute tout aussi accusateurs. Il n'avait pas osé laisser tout cela dans sa chambre d'hôtel et il sentait encore le petit paquet dans la poche briquet de son pantalon.

De toute façon, le contenu de son portefeuille suffirait amplement.

Voilà. Ou bien il allait mourir ici dans l'instant qui venait, ou bien... il fallait essayer de s'emparer de ce pistolet. Les héros des récits qu'il achetait – dans cet univers sain d'esprit où il était rédacteur en chef et non pas un espion arcturien –, parvenaient toujours à renverser la situation à leur avantage quand cela devenait nécessaire.

Mais avait-il ne serait-ce qu'une chance sur mille de réussir ?

L'autre Winton était derrière lui maintenant. Keith se tenait parfaitement immobile, le museau du pistolet braqué droit sur lui. Il réfléchissait très vite, mais il ne voyait rien qui pût l'empêcher de mourir dans les minutes qui allaient suivre. Dès qu'on aurait ouvert le portefeuille et trouvé les papiers d'identité...

Keith concentrait toute son attention sur le pistolet. Une arme pareille, il le savait, tirait des balles blindées qui, à courte distance, traversaient un homme de part en part. Si Slade tirait maintenant, il les tuerait probablement tous les deux, les deux Keith Winton.

Et alors ? Se réveillerait-il dans la propriété des Borden, dans un monde plus normal ? Non, Mekky, le cerveau mécanique avait dit : *« Cet univers est réel... Le danger que vous courez est réel. Si vous êtes tué... »*

Et, pour invraisemblable que fût Mekky lui-même, Keith sentait que Mekky avait raison. Il devait exister deux univers et deux Keith Winton, mais celui-ci était tout aussi réel que celui où il avait grandi. L'autre Keith Winton était tout aussi réel que lui-même.

Et le fait que la balle les tuerait sans doute tous les deux arrêterait-il une seconde le doigt de l'homme du B.M.I. sur la détente ? Peut-être que oui, peut-être que non.

Une main se glissait dans sa poche-revolver. Elle sortit, tenant le portefeuille. Keith se rendit compte qu'il retenait son souffle. Une main s'introduisait dans sa poche de côté : son hôte, semblait-il, allait terminer sa fouille avant d'examiner son butin.

Keith cessa de penser et agit.

Sa main se referma sur le poignet de Winton et d'un geste brusque, il le projeta entre Slade et lui. Sa poche de pantalon se déchira. Par-dessus l'épaule de Winton, il vit l'homme du B.M.I. se déplacer sur le côté pour pouvoir tirer. Il suivit son mouvement, maintenant toujours Winton entre eux.

Du coin de l'œil, il aperçut le poing de Winton arriver vers son visage et il l'esquiva en s'écartant, laissant le coup passer au-dessus de son épaule. Puis, avec Winton toujours entre Slade

et lui, il se courba, la tête visant la poitrine de Winton. Et de toutes ses forces, il envoya Winton rouler sur Slade.

Slade trébucha en arrière dans la bibliothèque. Il y eut un bruit de vitres brisées. Un coup de feu partit dont la détonation retentit dans la pièce comme celle d'une charge de dynamite.

Keith s'accrocha des deux mains aux revers de Winton, tandis que son pied cherchait le pistolet. Il le manqua, mais son soulier heurta la main de Slade qui lâcha l'arme.

Le pistolet roula sur le tapis. Keith donna une dernière poussée qui envoya Winton et Slade contre la bibliothèque, puis plongea pour saisir l'arme. Il réussit à mettre la main dessus.

Il recula, les tenant tous deux en respect. Il avait le souffle court et, maintenant que le plus dur était passé, sa main tremblait. Cela avait marché : on pouvait s'emparer d'un pistolet comme le faisaient les héros dans les récits qu'il achetait, on le pouvait quand on n'avait rien à perdre.

On frappa à la porte.

Keith brandit le pistolet d'un air menaçant et Winton et Slade se tinrent cois.

De l'autre côté de la porte, une femme demanda : « Vous avez des ennuis, monsieur Winton ? » Keith reconnut la voix de Mme Flanders qui habitait l'appartement voisin.

Il essaya de faire autant que possible ressembler sa voix à celle de Keith Winton, comptant sur le fait qu'il parlait derrière une porte fermée, pour que les différences de ton s'en trouvent amorties. « Tout va bien, madame Flanders. Mon pistolet est parti pendant que je le nettoyais. Le recul m'a fait tomber. »

Il resta immobile, sachant qu'elle se demanderait pourquoi il n'ouvrait pas. Mais il devait concentrer toute son attention sur les deux hommes et ne les quittait pas des yeux.

Il remarqua l'air stupéfait de Winton ; celui-ci devait se demander comment il connaissait le nom de Mme Flanders et comment il avait reconnu sa voix.

Il y eut un silence de quelques secondes, puis la voix de Mme Flanders reprit : « Ah ! bon, monsieur Winton, je me demandais... »

Il songea un moment à lui expliquer qu'il ne pouvait pas lui ouvrir parce qu'il n'était pas habillé, mais il décida de n'en rien

faire. Cette fois-ci, peut-être écouterait-elle d'une oreille plus critique le son de sa voix et s'apercevrait-elle que ce n'était pas celle du Keith Winton qu'elle connaissait. Et puis cela pourrait paraître étrange de nettoyer un pistolet en petite tenue.

Mieux valait la laisser s'interroger. Il l'entendit rentrer dans son appartement, et, à son pas lent, il comprit qu'en effet elle s'interrogeait. Pourquoi n'avait-il pas ouvert la porte et pourquoi avait-il fait un tel vacarme en tombant ?

Il ne pensait pas qu'elle appellerait la police tout de suite ; elle commencerait par se poser des questions pendant un moment. Mais un autre locataire était peut-être en train de téléphoner pour signaler qu'il avait entendu un coup de feu. Il fallait vite faire quelque chose de Winton et de l'homme du B.M.I., puis s'échapper avant l'arrivée de la police.

C'était un problème difficile à résoudre. Il ne pouvait tout de même pas les abattre... et il ne pouvait pas non plus s'en aller en les laissant alerter les autorités et organiser aussitôt une poursuite. Pour aller où ? se demanda-t-il. Mais il chassa bientôt ses préoccupations. Pour le moment, il ne pouvait se permettre de penser au-delà de quelques minutes.

« Tournez-vous », ordonna-t-il, en s'efforçant de prendre un ton sinistre, comme Slade tout à l'heure.

Quand ils eurent le dos tourné, il s'approcha, appuyant le canon du pistolet sur l'épaule de l'homme du B.M.I. ; il avait bien plus peur de lui que de Winton. Sa main gauche palpa les poches de Slade. Il y trouva bien une paire de menottes comme il l'espérait. Il s'en empara et recula d'un pas.

« Bon, dit-il, avancez jusqu'à cette colonne. Vous, Winton, passez le bras derrière. Là, et maintenant attachez-vous l'un à l'autre avec les menottes. Et d'abord, Slade, donnez-moi vos clefs. »

Il ne les quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'il eût entendu le double cliquetis des menottes.

Puis, il recula jusqu'à la porte et fourra le Colt .45 dans sa poche, gardant toujours la main dessus, mais remettant en place le cran de sûreté. Avant d'ouvrir la porte, il jeta un dernier regard à ses prisonniers ; il pensa un moment leur dire de ne

pas crier, mais il n'en prit pas la peine. Ils crieraient de toute façon.

Ils commencèrent dès qu'il eut tiré la porte. Des gens apparurent sur leur seuil tandis qu'il traversait le couloir. Il allait vite, mais sans courir. Personne, se dit-il, n'essaierait vraiment de l'arrêter, mais les coups de téléphone à la police devaient déjà pleuvoir de tous côtés.

Il déboucha dans la rue et continua à marcher d'un bon pas. Il avait fait quelques centaines de mètres quand il entendit les sirènes. Il ralentit l'allure au lieu d'accélérer et tourna le coin de Gresham Street au premier croisement.

Une voiture de police le croisa, fonçant vers la maison, mais il savait qu'il n'avait pas à s'inquiéter pour l'instant. Dans cinq ou dix minutes, ils auraient son signalement et ce serait différent ; mais d'ici là, il serait sur la Cinquième Avenue, tournant le dos à Washington Square et, même s'ils venaient par là, ils ne pourraient jamais le repérer au milieu de la foule. Mieux encore, s'il pouvait prendre un taxi...

Il en passait justement un libre et il allait le héler, mais il s'empressa de baisser le bras et de revenir sur le trottoir avant que le chauffeur ne l'ait vu. Il jura sous cape, se souvenant que, dans son énervement, il avait oublié de reprendre son portefeuille à Winton.

Il était sans le sou ! Il ne pouvait même pas prendre le métro !

Il jura d'autant plus quand l'idée lui vint qu'il aurait très bien pu profiter de l'occasion pour faire main basse sur le portefeuille de Winton et sur celui de Slade, sans parler du sien. Les règles ordinaires de l'honnêteté ne s'appliquent guère quand ceux qui vous recherchent sont prêts à vous tirer dessus à vue !

Avec ce qu'il aurait pris dans le portefeuille de Winton et dans celui de Slade, il se serait retrouvé à flot. Mais l'argent n'aurait pas rendu sa situation beaucoup plus brillante. Il ne pouvait même pas retourner à son hôtel reprendre ses misérables affaires.

Il continua à marcher vers le nord, et quand il eut traversé la 14^e Rue, il commença à se sentir plus en sûreté. Il surveilla attentivement la circulation dans la Cinquième Avenue.

Les trottoirs étaient encore remplis de monde, plus qu'il n'en avait jamais vu. Peut-être parce qu'il approchait du centre, mais il ne pensait pas que ce fût la vraie raison.

Il remarqua aussi qu'il y avait quelque chose de changé dans la façon dont les gens marchaient. Il n'y avait pas de flâneurs ; tout le monde avait l'air pressé. Machinalement il hâta le pas, pour mieux se mêler à la foule.

Et tout d'un coup il comprit pourquoi tout le monde se dépêchait. Le crépuscule tombait et tous ces gens se hâtaient de rentrer chez eux avant la nuit.

Avant le calaminage.

Chapitre 12

La fille de l'espace

Les gens se hâtaient de rentrer chez eux, à l'abri, pour s'enfermer à double tour dans leurs appartements et abandonner les rues aux ténèbres et au crime.

Pour la première fois depuis sa fuite, Keith s'arrêta en se demandant sérieusement où il allait... où il *pouvait* aller.

Si seulement il avait eu l'intelligence de ne pas mettre son adresse exacte sur ses manuscrits, ils ne seraient pas en train de l'attendre à son hôtel. De plus, mais c'était bien moins grave, il avait payé une semaine d'avance.

Il ne lui restait plus qu'une solution : essayer de tirer parti des pièces qu'il avait dans sa poche. À une heure moins avancée, il aurait pu aller à la bibliothèque étudier la question de la monnaie et voir de quoi il retournait. Pourquoi ne l'avait-il pas fait quand il était à la bibliothèque ce matin ? Pourquoi, d'ailleurs, n'avait-il pas fait un tas de choses ?

À part se procurer de l'argent en monnayant ses pièces, il ne voyait qu'une autre possibilité. Si seulement il pouvait retrouver Mekky ! Mekky avait pénétré dans son esprit. Mekky pouvait se porter garant de sa bonne foi et assurer aux forces de l'ordre qu'il n'était pas un espion venu d'Arcturus.

Il lui suffisait de faire parvenir un message à Mekky ; au vu de sa situation, somme toute désespérée, celui-ci ne pourrait que l'aider.

Il comprit alors où il devait aller. Il repartit d'un pas plus rapide.

La nuit tombait quand il arriva devant l'appartement de la 37^e Rue ; les quelques personnes qui restaient dans les rues couraient presque, se hâtant pour échapper au calaminage.

Un portier s'apprêtait à verrouiller la porte de l'immeuble quand Keith l'ouvrit. La main du concierge se porta aussitôt sur sa poche-revolver, mais il ne brandit rien, ni arme ni matraque. « Qui voulez-vous voir ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Mlle Hadley, dit Keith. Je ne reste qu'un instant.

— Bon. » Le portier s'écarta pour le laisser passer.

Keith se dirigeait vers la porte de l'ascenseur, mais le concierge lui cria : « Faut monter à pied. Le courant est déjà coupé. Et tâchez de vous dépêcher si vous voulez que je prenne le risque de vous ouvrir. »

Keith acquiesça et s'engagea dans l'escalier. Il grimpa si vite qu'il arriva hors d'haleine sur le palier du quatrième où il dut s'arrêter pour reprendre son souffle.

Une minute plus tard, il sonnait à la porte. Il entendit des pas qui s'approchaient, puis la voix de Betty Hadley demanda :

« Qui est là ?

— Karl Winston, Mlle Hadley. Je suis navré de vous déranger, mais c'est très important. C'est une question de vie ou de mort. »

La porte s'ouvrit et le visage de Betty apparut par l'entrebâillement ; elle semblait un peu affolée.

« Je sais qu'il est horriblement tard, Mlle Hadley... mais il faut que je retrouve Mekky tout de suite. C'est très important ; est-ce possible ? » demanda-t-il.

La porte se referma doucement et il crut un instant qu'elle allait le laisser sur le palier ; puis il entendit un bruit de chaîne et il comprit qu'elle avait refermé pour ôter la chaîne de sûreté.

Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit toute grande.

« Entrez, dit Betty, entrez K... *Keith Winton*. »

Tout d'abord, il ne remarqua même pas qu'elle l'avait appelé par son vrai nom. Elle portait toujours le costume qu'elle avait ce matin à son bureau aux Éditions Borden : un short vert et un soutien-gorge de la même couleur. Un *mini-short* très moulant. Des bottes de cuir vert montaient à mi-hauteur de ses mollets délicatement galbés. Entre les bottes et le *mini-mini-short*, la chair nue des genoux polis et des cuisses fuselées brillait, dorée.

Elle s'effaça et, osant à peine respirer, Keith entra dans la pièce. Il referma la porte derrière lui et contempla Betty, d'un air incrédule.

La pièce était plongée dans la pénombre, les volets déjà tirés. Pour tout éclairage, deux bougies brûlaient dans un candélabre posé sur une table derrière Betty. Son visage était dans l'ombre, mais la douce lumière nimbait d'une auréole ses cheveux blonds et soulignait les gracieux contours de son corps. Un peintre n'aurait pu choisir pose plus charmante.

« Vous avez des ennuis, Keith Winton ? dit-elle. Ils ont découvert la vérité... à votre sujet ? »

Il fut surpris d'avoir une voix si rauque : « Comment... comment savez-vous mon nom ? »

— Mekky me l'a dit.

— Oh ! Et que vous a dit Mekky au juste ? »

Au lieu de répondre, elle demanda : « Vous n'avez parlé de Mekky à personne d'autre ? Personne ne sait que vous êtes ici ? »

— Non. »

Elle acquiesça, puis se tourna et Keith s'aperçut alors qu'une femme de chambre de couleur se tenait sur le seuil au fond de la pièce. « Ça va bien, Délia, fit Betty. Vous pouvez vous retirer dans votre chambre.

— Mais, mademoiselle... fit la domestique d'un ton soucieux.

— Ça va aller, Délia. »

La porte se referma sans bruit derrière la domestique, et Betty se tourna de nouveau vers Keith.

Il s'avança vers elle, puis se maîtrisa. « Voyons, demanda-t-il, est-ce que vous ne vous souvenez pas... je ne comprends plus. *Quelle* Betty Hadley êtes-vous ? Même si Mekky vous a dit... comment pouviez-vous savoir... »

Il ne s'y retrouvait plus du tout.

« Asseyez-vous, monsieur Winton, dit-elle d'une voix froide, mais aimable. Je vous appellerai ainsi pour ne pas vous confondre avec le Keith Winton que je connais. Que s'est-il passé ? Est-ce Keith qui vous a démasqué ? »

Il hocha tristement la tête. « Oui, les deux nouvelles que je lui ai soumises étaient de lui. Je n'ai même pas cherché à expliquer qu'elles étaient de moi aussi. Il n'y aurait rien

compris ; je n'y comprends pas grand-chose non plus, bien que je sache qu'il s'agit de la vérité. Et j'aurais été abattu bien avant d'avoir pu raconter la moitié de mon histoire.

— Savez-vous comment vous êtes arrivé *ici* ?

— Non. Et vous ? Mekky vous l'a-t-il dit ?

— Il l'ignore également. Et ces nouvelles ? Que voulez-vous dire en affirmant qu'il les a écrites et que vous les avez écrites aussi ?

— Eh bien, voilà. Dans l'univers d'où je viens, je suis... enfin, j'étais... Keith Winton. Ici, c'est lui qui est Keith Winton. Nos existences étaient à peu près parallèles jusqu'à dimanche dernier sept heures du soir.

« Et pour revenir à mes nouvelles... je vous en prie, déchirez celle que je vous ai laissée ce matin. Techniquement, c'est du plagiat. Et dites-moi... comment puis-je joindre Mekky ? Il le faut absolument. Y a-t-il un moyen ? »

Elle secoua la tête. « Vous ne pouvez pas le joindre. Il est avec la flotte. Les Arcs vont... » Elle s'arrêta aussitôt.

« Les Arcs vont attaquer, dit Keith. Mekky m'a dit que la guerre traversait une crise. Que les Arcs allaient peut-être l'emporter. » Il eut un petit rire amer. « Mais je n'arrive pas à m'intéresser à cette guerre. Je n'y crois pas assez. Je n'arrive pas à croire à ce monde, sauf à... Et encore, non, je ne crois même pas en votre existence... pas dans ce costume. Qu'est-ce au juste ? Vous le portez tout le temps ?

— Naturellement.

— Oui, mais pourquoi ? Enfin, ici les autres femmes... »

Elle le regarda d'un air stupéfait. « Évidemment. Il y a très peu de cadettes de l'Espace.

— De cadettes de l'Espace ?

— Mais oui. Les femmes qui servent ou ont servi à bord d'astronefs. Ou dont les fiancés sont pilotes d'astronefs. Même si je n'avais pas fait quelques voyages d'exploration interstellaire, pendant mes vacances, étant la fiancée de Dopelle je serais autorisée à le porter.

— Mais *pourquoi* ? » Il se mit à bafouiller. « Je veux dire, fait-il si chaud dans un astronef qu'il faille adopter une tenue... aussi sommaire ? Ou bien y a-t-il une autre raison ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Bien sûr, il ne fait pas chaud dans les astronefs. La plupart du temps, on y porte des combinaisons de matière plastique transparentes.

— Des combinaisons transparentes ?

— Évidemment. Voyons, monsieur Winton, où voulez-vous en venir ? »

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux.

« Je voudrais bien le savoir. Ces costumes. Des combinaisons de matière plastique transparentes... Comme sur les couvertures d'*Aventures extraordinaires* ?

— Mais, voyons, bien sûr. Pourquoi illustrerait-on ainsi les couvertures d'*Aventures extraordinaires* si nous ne portions pas vraiment ces tenues ? »

Il chercha une réponse, il n'en trouva pas.

Et d'ailleurs, il ne pouvait rester ici que quelques minutes et il avait d'importants renseignements à se procurer. Des renseignements dont dépendrait son sort dans les quelques heures à venir.

Il fixa résolument les yeux sur le costume de Betty Hadley au lieu de regarder les diverses parties de son anatomie qu'il ne recouvrait pas. Cela faciliterait la conversation. Enfin, un peu.

« Que vous a dit Mekky à mon sujet ? » demanda-t-il. C'était une question sans danger, et il avait besoin de réponses.

« Il ne semblait pas très sûr, lui dit-elle. Il m'a dit qu'il n'avait pas eu vraiment le temps de pénétrer profondément dans votre esprit. Mais il a découvert que vous étiez vraiment... d'ailleurs. Il ne sait pas d'où vous venez, ni comment vous êtes arrivé ici, ni ce qui s'est passé. Il m'a dit que si vous essayiez d'expliquer votre cas à qui que ce soit, on vous prendrait pour un fou, et que pourtant vous ne l'étiez pas. Ce dont il est sûr.

« Il sait que là d'où vous venez, vous vous appeliez Keith Winton et que vous faisiez du journalisme... bien que vous ne ressembliez pas au Keith Winton que vous avez trouvé ici ; il a dit que vous aviez bien fait d'utiliser un autre nom.

— J'aurais mieux fait, dit Keith, d'utiliser un faux nom totalement différent. Et de ne pas chercher à vendre ses propres nouvelles au Keith Winton que vous connaissez. Mais continuez.

— Il sait que vous êtes dans le pétrin, parce que... eh bien parce que vous n'en savez pas assez sur ce monde pour ne pas commettre d'erreurs. Il a dit que vous vous feriez fusiller comme espion si vous ne faisiez pas attention. Il m'a dit qu'il vous avait mis en garde. »

Keith se pencha en avant. « Mais qu'est vraiment Mekky ? Est-ce une machine ? Un robot ? Ou bien une sphère métallique dotée d'un cerveau par Dopelle ?

— C'est une machine... Pas un vrai cerveau au sens où vous l'entendez. Mais c'est plus qu'une machine. Même Dopelle ne comprend pas tout ce qui concerne Mekky. Il ignore pourquoi Mekky peut éprouver des émotions, avoir un certain sens de l'humour. »

Keith remarqua le ton plein de révérence avec lequel elle disait *Dopelle*. Elle avait insisté sur le « il » en parlant de lui, comme si elle y mettait une majuscule.

Sapristi, se dit-il, *elle lui rend un véritable culte.*

Il ferma les yeux une seconde et, quand il les ouvrit, il regarda ailleurs – ce qui n'empêchait pas Betty d'occuper ses pensées, bien au contraire.

« Que puis-je faire ? demanda-t-elle. Mekky m'a dit avoir lu dans votre esprit que vous viendriez peut-être me demander secours si la situation se gâtait pour vous. Et il m'a dit que je n'aurais qu'à vous aider et à vous conseiller à condition de ne rien faire qui puisse me mettre en danger.

— Je ne vous laisserai prendre aucun risque, dit Keith. Je ne serais pas venu ici si on m'avait suivi ou si on avait même pu soupçonner que je venais. Je voulais juste trouver un moyen de joindre Mekky. Mes précédents plans sont bons pour la poubelle et je ne peux fournir aucune réponse satisfaisante à la police... en admettant même qu'elle prenne le temps de me poser des questions. J'espérais que Mekky pourrait faire quelque chose.

— Mais vous ne pouvez joindre Mekky qu'en retrouvant la flotte.

— Et où est la flotte ? »

Elle hésita un peu avant de répondre. « Je crois que je peux vous le dire. Ce n'est pas tout à fait de notoriété publique, mais

un tas de gens sont au courant. Elle est dans les parages de Saturne. Mais vous ne pourrez jamais aller là-bas ; il faudra que vous attendiez le retour de Mekky. Avez-vous de l'argent ?

— Non, mais je ne... Attendez, il y a quelque chose que vous pouvez me dire, du moins je l'espère. Je pourrais regarder à la bibliothèque demain, mais si vous pouvez me l'expliquer maintenant, cela me fera gagner du temps. Que s'est-il passé avec la monnaie... les pièces de monnaie ?

— Les pièces de monnaie ? Il n'y en a plus depuis 1935. On les a retirées de la circulation à cette date, en même temps qu'on remplaçait les dollars et les *cents* par des crédits.

— Pourquoi ?

— Pourquoi a-t-on remplacé les dollars par les crédits ? Pour avoir la même unité monétaire dans le monde entier. Tous les pays ont opéré cette conversion en même temps, afin que l'effort de guerre... »

Keith l'interrompt : « Non, je veux dire : pourquoi plus de pièces métalliques ?

— Les Arcs les imitaient... et ils ont bien failli démolir ainsi notre système économique. Ils imitaient nos billets aussi. Ils avaient découvert que la Terre avait une économie capitaliste et...

— Toute la Terre ? La Russie comprise ?

— Bien sûr, toute la Terre. Pourquoi mettre à part la Russie ?

— Pour rien, dit Keith. Continuez.

— Ils arrivaient à faire de la fausse monnaie que même les experts ne parvenaient pas à distinguer de la vraie. Cela a déclenché une inflation qui a failli provoquer l'écroulement de l'économie mondiale.

« Le Conseil suprême des nations a fait appel aux savants, qui sont parvenus à mettre au point un papier-monnaie que les Arcs ne pouvaient pas imiter. Je ne sais pas quel en est le secret ; personne ne le sait, hormis quelques hauts personnages des divers bureaux d'émission.

— Pourquoi ne peut-on imiter ces billets ? demanda Keith.

— Cela tient au papier, il y a quelque chose de secret... un procédé de fabrication plutôt qu'un produit que les Arcs auraient pu analyser. Dans le noir le papier émet une légère

lueur jaunâtre. N'importe qui aujourd'hui peut repérer les faux billets en les examinant à l'abri de la lumière. Et aucun faussaire, y compris les Arcs, n'a réussi à reproduire ce papier. »

Keith hocha la tête. « Et c'est alors qu'on a remplacé les dollars par les crédits ? »

— Oui, dans tous les pays, simultanément, dès que les stocks de ce nouveau papier-monnaie ont été suffisants. Chaque pays imprime sa propre monnaie à l'image de l'ancienne, mais en crédits qui ont le même cours partout, ce qui évite les opérations de change.

— Ainsi toute l'ancienne monnaie a été retirée de la circulation, et sa détention est illégale ?

— Oui. Quiconque en possède est passible d'une sévère amende ou même d'une peine de prison dans certains pays. Mais il existe des collectionneurs, et ils sont très nombreux, qui sont prêts à prendre des risques tant leur passion les possède. Et comme les pièces ne se vendent qu'au marché noir, ils les paient des prix très élevés. Il est illégal et dangereux de faire collection de pièces, mais la plupart des gens ne considèrent pas cela comme un crime.

— Comme les gens qui buvaient pendant la prohibition ? »

Betty parut surprise : « Les gens qui buvaient pendant *quoi* ? »

— Oh ! rien », fit Keith. Il prit dans sa poche le petit paquet de pièces enveloppées dans les billets, l'ouvrit et mit les pièces d'un côté, les billets de l'autre.

« Voyons, dit-il, j'ai cinq pièces et deux billets datés d'avant 1935. Vous n'avez aucune idée de la valeur que cela peut représenter ? »

Il les tendit à Betty qui les approcha de la bougie pour mieux les regarder. « Je ne connais pas bien les cours, dit-elle. Cela dépend de la date et de l'état des pièces. Mais, en gros, je pense que cela doit valoir environ dix mille crédits, c'est-à-dire mille dollars en monnaie d'autrefois.

— C'est tout ? fit Keith. Le patron d'une épicerie de Greenville m'a donné deux mille crédits pour une seule pièce et il m'a dit qu'elle en valait bien plus. »

Elle lui rendit son argent. « C'était sans doute une rare. Bien sûr, il peut y avoir parmi celles-ci des millésimes plus cotés. Je

ne vous ai donné qu'une estimation très approximative. Mais s'il y a parmi elles une pièce rare, elle peut très bien valoir dix mille crédits à elle toute seule. Quels sont ces autres pièces et billets que vous avez mis à part ?

— Ce sont ceux qui m'ont attiré des ennuis. Ils sont tous datés d'après 1935.

— Alors, ce doit être des contrefaçons arcs. Vous feriez mieux de vous en débarrasser de crainte qu'on n'en trouve sur vous.

— C'est bien ce que je ne comprends pas, dit Keith. Ce ne sont absolument pas des contrefaçons arcs, mais pourquoi les Arcs ont-ils continué à frapper de la fausse monnaie après que les gouvernements de la Terre eurent décidé de n'utiliser que des billets ?

— Ils ont beau être intelligents, ils font aussi des choses stupides. Quand le changement de monnaie les a empêchés de continuer leur trafic, ils ont envoyé des espions ici chargés de leur procurer de l'argent en vendant des pièces aux collectionneurs. Seulement, ils ont commis l'erreur stupide de continuer à émettre des billets et à frapper des pièces des anciens modèles, mais avec des dates récentes.

« Une vingtaine d'espions arcs ont été pris en essayant de vendre à des collectionneurs des pièces dont le millésime était faux. Tenez, dimanche dernier encore, un espion arc a essayé de... » Elle s'arrêta et le dévisagea : « Oh ! C'était vous, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnut Keith. Seulement, je ne suis pas un espion arc et la pièce n'était pas fausse... arc ou pas arc.

— Mais si elle n'était pas fausse, *comment* pouvait-elle porter une date postérieure à 1935 ? »

Keith soupira. « Si je le savais, cela répondrait à bien des questions que je me pose. Enfin, je vais jeter dans la première bouche d'égout que je trouverai en sortant d'ici les pièces et les billets invendables. Mais dites-moi... Vous parlez d'espions arcturiens. Les Arcturiens sont-ils des êtres humains ? Nous ressemblent-ils à ce point qu'on puisse les prendre pour des humains ? »

La jeune fille frissonna. « Ils sont *horriblement* différents. Ce sont des monstres. Des monstres qui ont une apparence

d'insectes, mais plus grands évidemment et aussi intelligents que nous. Et malfaisants. Dans les premiers temps de la guerre, ils ont capturé vivants un certain nombre d'êtres humains. Et ils ont le pouvoir de... *posséder* des gens, d'introduire leur esprit dans des corps humains et de s'en servir pour leurs missions d'espionnage ou de sabotage.

« De nos jours, il n'y a pas beaucoup de ces espions. La plupart ont été tués. Tôt ou tard, ils finissent par se trahir parce qu'ils ont une mentalité foncièrement différente de la nôtre et qu'ils ne comprennent pas tous les détails de notre civilisation. Ils commettent une erreur qui les fait découvrir.

— Je comprends ça très bien, dit Keith tristement.

— En tout cas, c'est un danger qui tend à disparaître. Depuis quelques années aucun être humain n'a été pris vivant parce que nous avons des systèmes de défense efficaces. De temps en temps, ils forcent nos lignes pour tuer, mais plus pour faire des prisonniers. Quant à leurs premiers prisonniers, il ne doit plus en rester beaucoup.

— Mais tout de même, dit Keith, pourquoi tirer au moindre soupçon ? Pourquoi ne pas les arrêter ? Si leur mentalité est vraiment tout à fait différente de la nôtre, un psychiatre devrait pouvoir dire à coup sûr s'ils sont Arcturiens ou non. Est-ce que cette consigne de faire feu au moindre soupçon n'a pas coûté la vie à de nombreux innocents ?

— Si, bien sûr. Une centaine peut-être pour chaque espion tué. Mais... oh ! ils sont si dangereux, capables de choses si horribles qui peuvent provoquer la mort de millions de personnes, qu'il vaut mieux, vraiment, ne pas prendre le moindre risque. Même s'il fallait tuer mille êtres humains pour avoir un espion arc, cela vaudrait encore la peine. Vous comprenez, s'ils s'emparaient de quelques-uns seulement de nos secrets scientifiques pour ajouter à leurs propres connaissances, cela renverserait peut-être la situation, et l'équilibre est déjà suffisamment instable pour le moment. C'est-à-dire qu'il y avait un certain équilibre jusqu'à maintenant, mais Mekky m'a parlé d'une crise. Et si nous perdons la guerre, ce sera l'anéantissement de la race humaine.

Ils ne veulent même pas nous gouverner, ils veulent nous exterminer et s'emparer du Système solaire.

— Ce n'est pas gentil de leur part », dit Keith.

Betty devint rouge de colère : « Ne plaisantez pas avec ça. Croyez-vous que la fin de la race humaine soit un sujet de plaisanterie ?

— Excusez-moi, fit Keith d'un ton contrit. C'est seulement que je ne... mais n'en parlons plus. Je crois que je comprends à quel point tout espion peut être dangereux. Mais je ne vois toujours pas ce que vous avez à perdre en vous assurant qu'il s'agit bien d'un espion avant de tirer. Si vous tenez un revolver braqué sur lui, il ne peut pas s'échapper.

— Oh ! mais si, il le peut, il lui suffit d'une fraction de seconde. On a trop souvent essayé d'en arrêter pour les voir s'enfuir avant d'être conduits en prison... ou parfois même de leur cachot. Ils sont doués de facultés physiques et mentales prodigieuses. Cela ne suffit pas de les tenir sous la menace d'une arme.

— Ils pourraient par exemple s'emparer du pistolet qu'un inspecteur du B.M.I. a braqué sur eux, fit Keith avec un sourire amer. Eh bien, en ce qui me concerne, s'ils avaient encore des doutes, ils n'en ont plus depuis cet après-midi. »

Il se leva. Il contempla longuement Betty ; la lueur de la bougie baignait ses cheveux blonds et sa peau dorée, éclairait doucement son beau visage, son corps charmant. Il la regarda comme s'il devait ne jamais la revoir... ce qui en effet était infiniment probable.

Il voulait emporter d'elle une image radieuse qu'il garderait toute sa vie, qu'il eût encore à vivre quarante minutes ou quarante ans. Quarante minutes lui sembla plus... probable.

Il tourna la tête et regarda la fenêtre, cette même fenêtre où Betty avait fait son apparition lors de la visite de Mekky. Derrière la vitre, la réalité était d'un noir opaque.

Le calaminage avait commencé.

« Je vous remercie, Mlle Hadley, dit-il. Adieu. »

Elle se leva pour regarder par la fenêtre.

« Mais où allez-vous ? Vous pourriez faire à la rigueur une centaine de mètres en prenant toutes vos précautions...

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je suis armé.

— Mais vous n'avez aucun endroit où aller, voyons ! Vous ne pouvez évidemment pas rester ici ; je suis toute seule avec Délia... Attendez ! il y a un appartement libre à l'étage en dessous. Je peux voir avec le concierge si...

— Non ! dit-il d'un ton si catégorique qu'il en fut gêné.

— Demain, insista-t-elle, je peux parler au B.M.I. et leur expliquer que Mekky se porte garant de vous. En attendant le retour de Mekky, dans quelques mois, il serait dangereux de vous laisser circuler en liberté... seulement, si je leur demandais, ils pourraient vous mettre en résidence surveillée jusqu'au retour de Mekky. »

C'était une solution, et sans doute l'hésitation de Keith se lisait-elle sur son visage. La perspective de passer quelques mois en résidence surveillée ne lui souriait guère. Après tout, cela ne durerait pas toujours, et il valait encore mieux être vivant que mort.

Elle avait dû voir qu'elle allait l'emporter. « Je suis à peu près sûre qu'ils me croiront, dit-elle, assez du moins pour me laisser le bénéfice du doute. En tant que fiancée de Dopelle...

— Non », dit Keith. Elle ne pouvait pas le savoir, mais c'était la dernière chose à dire. Il secoua la tête :

« Je ne peux pas rester. Je ne peux pas vous expliquer... et je ne peux pas rester. »

Il la regarda encore un instant, s'emplissant les yeux de ce qu'il voyait sans doute pour la dernière fois. « Adieu, dit-il.

— Adieu donc. » Elle lui tendit la main, mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Il ne se sentait pas assez sûr de lui pour la toucher.

Il sortit très vite.

En descendant l'escalier, il commença à se rendre compte de sa folie, et à se féliciter d'avoir été fou. Il était heureux de n'avoir accepté aucune aide de Betty Hadley. Des conseils, oui. Et des réponses à des questions qu'il n'aurait pu poser à personne d'autre qu'elle ou Mekky. Il se faisait de cet univers une image bien plus nette maintenant, surtout depuis qu'il connaissait la situation monétaire.

D'autres détails demeuraient déconcertants. Ce costume qu'elle portait, par exemple. Savait-elle qu'elle devait rendre les hommes fous à s'habiller comme ça ? Et pourtant, sa tenue lui avait semblé si naturelle que l'étonnement qu'il avait manifesté l'avait surprise.

Enfin, il éclaircirait cela plus tard. Peut-être Mekky pourrait-il lui expliquer un tas de choses, s'il parvenait jusqu'à lui et si Mekky voulait bien lui accorder quelque attention.

En tout cas, il était très content d'avoir eu le cran de ne pas avoir accepté l'offre d'assistance de Betty.

Son refus était stupide peut-être, mais il en avait assez, plus qu'assez, d'être ballotté dans cet univers insensé d'Arcturiens capables de posséder un corps humain et de machines à coudre volantes.

Plus il s'était montré prudent, et plus il avait fait de gaffes. Maintenant, il était fou de colère. Et il avait un pistolet dans sa poche, un gros Colt .45 qui suffirait à mettre n'importe qui hors d'état de nuire, même un Lunien de deux mètres cinquante.

Et il se sentait parfaitement d'humeur à se servir de son arme. Tous ceux qui lui chercheraient noise dans la brume s'en repentiraient. Même s'il tombait sur les Nocturnes, il en descendrait quelques-uns avant de succomber.

Il en avait assez d'être prudent. Qu'avait-il à perdre ?

Le concierge était toujours dans le hall. Il regarda d'un air stupéfait Keith descendre l'escalier.

« Vous ne sortez pas, monsieur ? demanda-t-il.

— Si, fit Keith en souriant. Il faut que je voie quelqu'un au sujet d'une sphère.

— Vous voulez dire *Mekky* ! Vous allez voir *Dopelle* ! » fit l'homme d'un ton pénétré. Il alla ouvrir la porte, revolver en main. « Eh bien, dit-il, si vous le connaissez, et j'aurais dû m'en douter, puisque vous alliez voir Mlle Hadley, vous devez savoir ce que vous faites. Enfin, je l'espère.

— Je l'espère aussi », dit Keith.

Il se coula dehors dans le noir, entendit la porte se refermer et le verrou jouer derrière lui.

Il s'arrêta, l'oreille aux aguets. Il n'entendit rien. Le silence était aussi épais que les ténèbres.

Il ne pouvait pas rester là toute la nuit ; mieux valait bouger. Mais cette fois, il allait circuler dans la brume plus intelligemment que lors de son arrivée de Greenville dimanche soir.

Il s'avança jusqu'au bord du trottoir et s'assit pour ôter ses chaussures ; il attacha les lacets ensemble de façon à les laisser pendre autour de son cou. Ainsi, il ne ferait aucun bruit.

Il se releva et découvrit qu'il était facile, sinon agréable, de suivre le bord du trottoir en marchant avec un pied dessus et l'autre dans le caniveau.

Il sentit sous son pied une grille d'égout et cela lui rappela l'existence des pièces et des billets inutilisables dont il lui fallait se débarrasser. Il les avait mis dans une autre poche de son pantalon afin d'éviter d'avoir à craquer une allumette pour les reconnaître, et il les laissa tomber dans le trou.

Il continua sa route, l'oreille tendue. Il fit passer le .45 dans la poche droite de sa veste, gardant la main dessus, le pouce prêt à faire sauter le cran de sûreté.

Il n'avait pas peur comme la dernière fois. Le fait d'avoir une arme à feu y était sans doute pour quelque chose, mais cela n'expliquait pas tout. Maintenant il savait ce qu'était réellement le calaminage et connaissait tout de son utilité.

Du statut de gibier il était passé à celui de chasseur. Il avait un rôle actif et non plus passif, et le calaminage était son allié, non plus son ennemi.

Ses plans étaient évidemment assez vagues et il lui faudrait les adapter aux circonstances, mais la première étape s'imposait. Il lui fallait, avant toute chose, de l'argent, et donc trouver le moyen de vendre quelques pièces, ces dollars pour collectionneurs téméraires qui valaient des milliers de crédits. Comme tous les gens qu'il rencontrerait seraient des criminels, puisqu'il n'y avait que des criminels pour circuler ainsi dans les ténèbres, il lui suffirait de les persuader, dans le pire des cas avec son Colt, de le conduire auprès d'un receleur susceptible d'acheter des pièces et des billets retirés de la circulation.

Oui, c'était vraiment agréable d'être le chasseur et non le gibier. D'agir au lieu de se contenter d'écrire. D'ailleurs, il avait toujours eu horreur d'écrire.

Chasser était bien plus agréable. Surtout cette chasse-là. Sa première chasse à l'homme.

Chapitre 13

Joe

Il tourna dans la Cinquième Avenue. Pendant un moment, il aurait pu se croire dans les ruines aztèques de Chichen Itzá, ou dans Ur, l'antique ville chaldéenne. Et puis, tout à coup, il entendit sa proie.

Il ne s'agissait pas d'un bruit de pas car l'autre se tenait immobile devant un immeuble, ou bien, comme Keith, il avait enlevé ses chaussures. Keith n'entendait qu'un très léger halètement.

Il s'immobilisa, retenant son souffle, guettant du bruit : l'homme marchait dans la même direction que lui.

Keith hâta le pas, courant presque, jusqu'à être certain d'avoir dépassé sa proie. Il traversa alors en diagonale le trottoir et s'avança, mains en avant, jusqu'à la façade de l'immeuble. Faisant ensuite demi-tour, il repartit, pistolet en main, dans la direction d'où approchait sa victime.

Il heurta l'autre, soudain, du canon de son pistolet et, de la main gauche, il le saisit par le revers de son veston pour le retenir.

« Ne bouge pas », dit-il sèchement. Puis : « Bon, tourne-toi très lentement. »

Il n'avait pas entendu de réponse, mais seulement le bruit de quelqu'un qui perd son souffle. L'homme pivota lentement, sans que la main de Keith perdît jamais le contact. Quand il eut tourné le dos à Keith, celui-ci le fouilla et trouva un revolver dans la poche droite de son pantalon. Il le fourra dans la poche gauche de son propre veston et remit rapidement la main sur l'épaule de l'homme. Le plus dangereux était fait.

« Ne bouge pas encore, dit-il. On va parler un peu. Qui es-tu ? »

Une voix lourde d'alcool dit : « Qu'est-ce que ça peut te fiche ? Tout ce que j'ai sur moi, c'est trente crédits et ce flingue. T'as pris mon revolver, prends le fric aussi, et laisse-moi filer.

— Je ne veux pas de tes trente crédits, fit Keith. Je veux des renseignements. Si tu me les donnes gentiment, je te rendrai peut-être ton flingue. Tu connais le quartier ?

— Comment ça ?

— J'arrive de Saint-Louis, dit Keith. Je suis aux fraises dans le coin. Et je cherche quelqu'un à qui je puisse fourguer de la came. Ce soir. »

Il y eut un silence et la voix reprit, moins tendue cette fois : « Qu'est-ce que c'est ? des bijoux ?

— Des pièces. Et quelques billets. Des dollars d'avant 1935. Tu connais quelqu'un que ça peut intéresser ?

— Qu'est-ce qu'il y a pour moi ?

— Ta vie d'abord, dit Keith. Peut-être que je te rendrai ton flingue. Et si tu ne cherches pas à me blouser, peut-être cent crédits. Deux cents même, si tu me conduis auprès de quelqu'un qui m'en donne un bon prix.

— Allez, va jusqu'à cinq cents. »

Keith se mit à rire. « Tu es dans une drôle de position pour discuter. Enfin, je veux bien aller jusqu'à deux cent trente. Tu as déjà les trente en acompte ; tu n'as qu'à te dire que je te les ai pris et rendus. »

L'homme se mit à rire aussi. « Tas gagné, mon vieux, dit-il. Je vais t'emmener voir Ross. Il ne te roulera pas plus qu'un autre. Viens.

— Tout d'abord une chose, dit Keith. Retourne-toi et craque une allumette. Je veux te regarder. Je veux pouvoir te reconnaître si tu me joues un tour.

— D'accord », dit la voix. Une voix détendue, presque amicale maintenant.

Une allumette craqua, produisit une faible flamme.

Keith vit que son prisonnier était un petit homme mince d'une quarantaine d'années, pas trop mal vêtu, mais qui avait besoin de se faire raser et dont les yeux étaient un peu injectés de sang. L'autre eut un sourire légèrement forcé.

« Maintenant, tu me reconnaîtras, dit-il. Alors, autant que tu saches mon nom : c'est Joe.

— Va pour Joe. Il habite loin, ton Ross ?

— À deux rues d'ici. Il doit être en train de jouer au poker. L'allumette s'éteignit. Dis donc, Saint-Louis, ça vaut combien à peu près ta camelote ?

— On m'a dit dans les dix mille crédits.

— Alors, tu en tireras sans doute cinq. Ross est régulier. Mais écoute, flingue ou pas, tu ferais mieux de me mettre dans le coup. Il y aura d'autres gars là-bas. Si je ne me porte pas garant pour toi, ils pourront te régler ton compte facilement. »

Keith réfléchit une minute. Puis, il dit : « Tu as peut-être raison. Je te laisse dix pour cent : cinq cents si je touche cinq mille. C'est honnête.

— Oui, c'est honnête. »

Keith n'hésita qu'une seconde. Il avait besoin d'un ami et il y avait quelque chose dans la voix de Joe qui lui soufflait qu'il pouvait prendre un risque. D'ailleurs tout son plan était déjà tellement risqué qu'il n'avait plus grand-chose à perdre.

Il prit le revolver de Joe dans sa poche, chercha à tâtons la main de Joe et lui rendit son arme.

Joe ne témoigna d'aucune surprise. Il dit d'un ton calme :

« Merci. Je te conduis. Tu n'as qu'à me tenir par l'épaule. »

Ils marchèrent ainsi le long des maisons, se prenant le bras pour traverser les rues.

Puis Joe dit : « Attention maintenant. On arrive dans la cour entre les deux immeubles. Tiens-moi bien, ou tu vas te perdre. »

Au fond de la cour, Joe trouva une porte et frappa trois fois d'abord, puis deux fois.

La porte s'ouvrit et une lumière aveugla un instant Keith. Quand ses yeux s'y furent habitués, il aperçut un homme planté sur le seuil, tenant sous le bras un fusil au canon scié. « Salut, Joe, fit-il. C'est qui ce type ?

— Un copain de Saint-Louis, fit Joe. On a à faire avec Ross. Il joue en ce moment ? »

L'homme au fusil acquiesça. « Entrez. »

Ils s'engagèrent dans un long corridor. Un peu plus loin, un homme était assis à califourchon sur une chaise, une mitraillette braquée sur eux, surveillant l'entrée d'une porte.

« Salut, Joe, dit-il, en se rasseyant. Tu ramènes un gogo pour la partie ?

— Non, fit Joe. On vient pour affaires. Comment ça va ?

— Ross a un de ces pots ce soir. C'est pas la peine de te mettre à jouer si t'as pas une veine du tonnerre.

— Ça n'est pas le cas. Mais ça me fait plaisir que Ross gagne ; il nous donnera peut-être un bon prix. »

Joe ouvrit la porte que surveillait l'homme à la mitraillette et entra dans une pièce remplie de fumée bleue. Keith le suivit.

Cinq hommes étaient assis autour d'une table de poker. Joe s'approcha de l'un d'eux, un gros homme au nez chaussé de verres très épais, et chauve comme un caillou. Il désigna Keith du pouce.

« Ross, c'est un de mes copains de Saint-Louis, dit-il. Il a des pièces et des billets. Je lui ai promis que tu lui en donnerais un bon prix. »

Les verres épais des lunettes se tournèrent vers Keith qui fit un petit signe de tête. Il prit dans sa poche les pièces et les billets et les posa sur le tapis vert devant le gros homme.

Ross y jeta un coup d'œil et leva la tête. « Quatre sacs, dit-il.

— Disons cinq et c'est marché conclu, dit Keith. Ça en vaut facilement dix. »

Ross secoua la tête et prit les cartes qu'on venait de lui servir. « J'ouvre de vingt », dit-il.

Keith sentit qu'on lui touchait le bras. Joe l'attira un peu à l'écart. « J'aurais dû te le dire, fit-il. Ross ne marchande jamais. S'il t'en offre quatre mille crédits, tu ne lui en tireras pas un de plus. Avec lui, c'est toujours à prendre ou à laisser. C'est pas la peine de discuter.

— Et si je refuse ? » demanda Keith.

Joe haussa les épaules. « Je connais bien deux ou trois autres types. Mais ça veut dire qu'il va encore falloir patrouiller dans le noir pour les trouver ; on y arrivera peut-être ou bien on finira dans le ruisseau. Et d'ailleurs ils ne t'en donneront sans

doute pas plus que Ross. Celui qui t'a dit que ça valait dix sacs, c'était un expert ?

— Non, reconnut Keith. Bon, j'accepte. Il va nous payer tout de suite, hein ? Il a cette somme-là sur lui ?

— Ross ? ricana Joe. Je veux bien bouffer un Arc s'il n'a pas au moins cent sacs sur lui. Ne t'inquiète pas. Quatre sacs, pour lui, c'est une misère. »

Keith revint auprès de la table. Il attendit que le coup fût terminé puis dit à Ross : « D'accord. Quatre sacs. »

Le gros homme tira de sa poche un portefeuille rebondi et y prit trois billets de mille crédits et dix de cent. Il remit soigneusement les pièces de Keith dans les billets et fourra le tout dans sa poche.

« Tu veux te joindre à la partie ? » proposa-t-il.

Keith secoua la tête. « Non, merci. Je suis pressé. »

Il lança un coup d'œil à Joe en terminant de compter l'argent. D'un signe de tête à peine perceptible, Joe lui fit comprendre qu'il ne voulait pas prendre sa part ici.

Ils sortirent de la salle, passèrent encore une fois devant l'homme à la mitraillette, puis devant celui qui gardait la porte avec son fusil au canon scié. Ce dernier referma le verrou derrière eux.

Quand ils se retrouvèrent dans la brume, ils s'éloignèrent hors de portée de voix de la porte, puis Joe dit : « Dix pour cent sur quatre mille, ça fait quatre cents. Tu veux que j'allume une allumette pour que tu puisses compter ?

— D'accord, fit Keith. À moins que tu ne connaisses un endroit où on puisse discuter un peu autour d'un pot. J'ai peut-être d'autres affaires à te proposer.

— Pourquoi pas ? dit Joe. De toute façon, avec quatre cents crédits en poche, je peux bien prendre une soirée de vacances. Ça me fera pour demain, et demain soir je dois en toucher d'autres. Bon sang, il était temps, il ne me restait plus que mes trente crédits.

— Où va-t-on, Joe ?

— Lâche pas mon épaule. Je ne tiens pas à te perdre... pas avant que tu ne m'aies payé, en tout cas. » Il poussa un soupir. « Mon vieux, je m'offrirais bien un jus-de-lune.

— Et moi donc », fit Keith en écho, et en se demandant si le jus-de-lune était aussi mauvais que le cocktail Callisto.

Sa main trouva l'épaule de Joe. « Allons-y, mon vieux », dit celui-ci. Ils sortirent de la cour et prirent à gauche. À une cinquantaine de mètres plus loin – ils n'avaient pas traversé de rue cette fois-ci –, Joe s'arrêta et dit : « C'est là. Attends une seconde. »

Il frappa à une porte, deux coups d'abord, cette fois, puis trois. La porte s'ouvrit sur un couloir mal éclairé. On ne voyait personne.

Joe appela : « Rello, c'est moi, Joe. Et un ami. » Il s'avança dans le couloir, Keith le suivit.

« Rello est un Proxien, expliqua Joe, tandis que Keith lui emboîtait le pas. Il se planque sur l'étagère au-dessus de la porte. S'il te connaît pas, il te saute dessus quand tu entres. »

Keith se retourna et le regretta aussitôt. Il ne voyait pas très distinctement ce qui se trouvait sur l'étagère au-dessus de la porte, mais c'était aussi bien. Cela ressemblait à une grande tortue avec des tentacules comme une pieuvre et avec des yeux d'un rouge lumineux qui brillaient comme des ampoules derrière le verre grossissant d'une lampe électrique. La chose n'avait pas l'air d'avoir une arme, mais Keith sentit d'instinct qu'elle n'en avait pas besoin.

Un Proxien était-il un extraterrestre originaire de Proxima du Centaure ? Il aurait bien voulu le demander à Joe ; peut-être pourrait-il amener la conversation sur le sujet de Rello sans révéler son ignorance, une fois qu'ils seraient assis à boire.

Il reprit sa marche. Des frissons lui couraient le long du dos. En suivant Joe, il arriva jusqu'à une porte munie d'un judas. *Tout comme au temps de la prohibition*, songea-t-il, et il faillit même le dire tout haut, mais il se souvint que le mot n'avait éveillé aucun écho chez Betty et il se tut.

Joe frappa encore une fois un signal convenu, et on les examina par le judas. Joe désigna Keith en disant : « Il est avec moi, Hank. Tu peux y aller. » Et la porte s'ouvrit.

Ils pénétrèrent dans l'arrière-salle d'une taverne ; Keith aperçut le bar, au fond de la pièce, vaguement éclairé par des tubes à néons bleus et verts. La pièce dans laquelle ils venaient

d'entrer était encombrée de tables, sur trois d'entre elles des parties de cartes étaient en cours.

Joe salua quelques hommes qui levèrent les yeux sur leur passage, puis dit à Keith : « On s'assied là ? Ou bien tu préfères aller au bar ? Je crois qu'on sera plus tranquilles là-bas et tu disais que tu voulais parler affaires. »

Keith acquiesça. « Le bar m'a l'air plus indiqué », dit-il.

Ils franchirent une porte et entrèrent dans un bar aux lumières bleues et vertes. Il n'y avait personne d'autre que le barman et trois femmes perchées sur des tabourets. Toutes les trois levèrent les yeux quand ils entrèrent ; Keith remarqua que l'une d'elles portait la tenue extrêmement sommaire qu'arborait Betty, un soutien-gorge et un mini-short de soie bleue, des bottes de cuir de la même couleur qui montaient à mi-mollet ; c'était tout. Mais à part cela, elle n'offrait aucune ressemblance avec Betty ; elle avait au moins vingt ans de plus, elle était grosse, soufflée même et un peu éméchée. L'éclairage bleu verdâtre ne lui réussissait pas du tout.

Joe lui fit signe et dit : « Salut, Bessie », puis il s'installa dans la niche le plus à l'écart où Keith le suivit.

Keith prit son portefeuille pour en sortir les quatre cents crédits qu'il devait à Joe, mais le petit homme lui dit rapidement : « Pas encore, vieux. Attends que les filles soient venues. »

Et de fait, elles arrivaient déjà. Pas celle qui était en tenue de cadette de l'Espace, mais les deux autres. Elles étaient jeunes et assez jolies, malgré le teint épouvantable que leur donnait l'éclairage.

Heureusement, Joe intervint aussitôt : « On a à parler affaires, fillettes, dit-il. On vous appellera peut-être plus tard, si vous êtes libres. En attendant, dites à Spec de vous servir un verre à chacune, sur mon compte, hein ? Et un pour Bessie. » L'une d'elles dit : « Entendu, Joe », et elles reprirent leur faction devant le bar.

Keith sortit une fois de plus son portefeuille et, avant que le barman ne fût venu prendre leur commande, il avait réussi à tendre à Joe quatre billets de cent crédits. Joe en laissa un sur la table.

« Sers-nous deux jus-de-lune, dit-il. Et une tournée pour les petites. Comment est-ce qu'il s'en tire ce soir, Rello ? »

Le barman ricana. « Pas mal, Joe. On a déjà dû balayer deux fois le couloir, et il est encore tôt ! »

Il repartit et Keith profita de l'occasion. « Rello m'intéresse, Joe, dit-il. Parle-moi un peu de lui. » C'était une question assez vague pour ne pas lui attirer d'ennuis.

« Rello est un collabo, dit Joe, et un des plus virulents de la bande. En tout cas, c'est le plus dur de New York. C'est un des premiers Proxiens à avoir changé de camp durant le petit accrochage de Proxima. Tu veux que je te présente ?

— Oh ! je n'y tiens pas, dit Keith. Il m'intriguait, c'est tout. » Il se demandait, mais tout bas, si *collabo* voulait bien dire *collaborateur*. Si Rello avait été un des habitants de Proxima du Centaure à changer de camp durant la guerre, cela expliquerait l'emploi de ce terme.

« Oh ! je te comprends, dit Joe. Mais tu aurais intérêt à faire sa connaissance, si tu veux revenir ici de temps en temps. Il peut t'avoir d'un seul œil à vingt pas, et s'il tire des deux yeux... je te le dis, on n'aura même pas besoin de passer la balayette pour ramasser tes miettes. Je vais te donner un conseil.

— Lequel ?

— Parle-lui *au moment* où tu passes la porte, pour qu'il te voie. N'attends pas d'être trop loin à l'intérieur du couloir, parce qu'il sera peut-être trop tard. Je crois que c'est ce qui arrive à la plupart de ces abrutis dont il faut ramasser les restes après. »

Joe repoussa son chapeau en auréole et sourit. « Je te dis tout ça parce que tu as l'air d'un type réglo... enfin, je crois. J'espère qu'on pourra faire d'autres affaires.

— À propos...

— Attends, interrompit Joe. On siffle un jus-de-lune d'abord. Je me demande d'ailleurs si je devrais continuer à travailler avec toi. T'es trop confiant ; tu t'attireras des histoires.

— Tu dis ça parce que je t'ai rendu ton revolver ? »

Joe acquiesça d'un signe de tête.

« Et si je ne te l'avais pas rendu ? »

Joe se passa la main sur son menton râpeux, puis son visage s'éclaira d'un sourire. « T'as raison, Saint-Louis. Si tu ne me

l'avais pas rendu, je te le reprenais. J'aurais eu qu'un geste à faire pendant que tu parlais à Ross. Mais je l'ai pas fait parce que tu m'avais rendu mon flingue. Même ici, d'ailleurs, si je le voulais, tu ne ferais pas long feu... »

Il s'interrompit, car le barman arrivait avec deux grands verres remplis à ras-bord d'un liquide d'aspect laiteux. Il prit le billet de cent crédits de Joe et rendit la monnaie.

Joe leva son verre. « Mort aux Arcs », dit-il, puis il but une gorgée.

« Une mort violente », dit Keith. Il observa attentivement Joe et vit qu'il ne prenait qu'une gorgée de la liqueur ; il en fit autant. Il s'en félicita : une seule gorgée lui mit la gorge en feu, comme s'il avait vidé d'un trait une flasque de gin. C'était fort comme du piment de Cayenne, mais paradoxalement c'était frais. C'était épais comme du sirop, sans être douceâtre, et cela laissait dans la bouche un léger goût de menthe.

« C'est du bon, fit Joe. Il vient d'arriver. Y en a dans ton secteur ?

— Un peu, dit Keith prudemment. Mais pas aussi bon.

— Comment ça va à Saint-Louis ?

— Pas mal », dit Keith. Il aurait voulu se montrer plus bavard, mais répondre autrement que par des monosyllabes risquait d'être dangereux. Il regarda son verre de jus-de-lune en se demandant quelle était la composition de ce liquide et quel effet il allait lui faire. Pour l'instant, après la première gorgée, il n'en ressentait aucun.

« Où est-ce que tu crèches ici ?

— Nulle part encore, dit Keith. Je viens de débarquer. J'aurais dû chercher une turne avant le calaminage, puisque je ne connaissais pas le secteur, mais je me suis laissé avoir. Je me suis installé à une table de jeu et j'ai perdu tous les crédits que j'avais... c'est pour ça qu'il fallait que je monnaie ces pièces ce soir ; j'étais fauché comme les blés. Je pensais attendre un peu pour en tirer un bon prix en les proposant à un collectionneur. »

Voilà, se dit-il, qui expliquerait à Joe pourquoi il était seul en pleine brume, et sans autre argent sur lui que les pièces qu'il lui fallait vendre sans tarder. Il vit qu'il ne s'était pas trompé, car Joe hocha la tête d'un air entendu.

« Eh bien, si tu cherches une chambre pour la nuit, je peux t'arranger ça ici. Une chambre seulement ou avec accompagnement ? »

Keith se demanda en quoi consistait l'accompagnement. « Peut-être plus tard, dit-il. La soirée est encore jeune. » Et il fut surpris de constater que c'était vrai ; la nuit n'était pas tombée depuis plus d'une heure et demie.

Joe éclata de rire. « La soirée est encore jeune. Elle est bonne. Je ne la connaissais pas, mais elle est bonne. Tu me plais bien, tu sais. Ah ! tu es prêt ? »

Prêt à quoi ? se demanda Keith. « Bien sûr », dit-il.

Joe leva son verre. « Alors, on y va. On s'voit plus tard. »

Keith leva également son verre en disant : « Et bon atterrissage ! »

Joe hurla de rire. « Celle-là aussi est excellente. *Bon atterrissage !* Mais dis donc, tu en fais comme ça tout le temps ? Allons, à la tienne. »

Là-dessus, il vida le verre d'un trait. Et il resta immobile, le verre collé aux lèvres. Il avait le regard vitreux, mais ses yeux étaient ouverts. Keith avait porté son verre à ses lèvres, mais n'avait pas bu. Il s'en garda bien quand il vit Joe. Celui-ci ne le voyait même pas ; il était loin du monde.

Keith jeta un rapide coup d'œil vers le bar et constata que le barman et aucune des filles ne regardait dans sa direction. Il vida sous la table le contenu de son verre, puis porta celui-ci à ses lèvres, comme Joe.

Il était temps. Joe cilla un peu, puis perdit sa rigidité cataleptique aussi brusquement qu'elle l'avait saisi. Il reposa son verre en soupirant.

« Bon sang, dit-il, j'étais encore sur Vénus. Dans un de ces sales marécages, mais c'était chouette quand même. Et il y avait une fille... » Il hocha la tête d'un air songeur.

Keith l'observait avec curiosité. Le breuvage ne semblait pas laisser d'effet durable. Joe était resté paralysé dix ou vingt secondes ; maintenant, il était redevenu complètement normal, comme il l'était avant de boire.

Joe prit dans sa poche un paquet de cigarettes et en offrit une à Keith. « Encore un ? Après, on discutera affaires, si tu veux.

— Ma tournée, alors », dit Keith en faisant signe au barman.

Keith posa sur la table un de ses billets. Il se sentait de plus en plus excité au fur et à mesure qu'il se rendait compte que, cette fois, il allait avaler lui aussi le liquide laiteux ; il allait voir ce qui était arrivé à Joe durant ces dix ou vingt secondes. Joe semblait s'en être très bien remis, et si Joe pouvait le supporter, pourquoi pas lui ? Et puis il ne fallait pas non plus pécher par excès de prudence.

Le barman servit les jus-de-lune et lui rendit soixante-dix crédits de monnaie.

Joe prit son verre et Keith l'imita, mais Joe se contenta d'en avaler une gorgée et Keith suivit son exemple. Sans doute, l'usage voulait-il qu'on bût d'abord quelques gouttes et qu'on échangeât quelques mots. Ce devait être grossier de vider son verre d'un trait tout de suite.

Cette seconde gorgée lui parut meilleure que la première ; cela brûlait moins et il s'aperçut que le goût qui restait dans la bouche n'était décidément pas un goût de menthe ; c'était quelque chose d'impossible à identifier.

Puisqu'ils avaient un petit moment de répit devant eux, il se dit que le moment semblait propice pour parler de son projet à Joe. Il se pencha un peu sur la table : « Joe, tu ne sais pas par hasard où je pourrais trouver un pilote d'astronef qui voudrait se faire un peu d'argent ? »

Joe se mit à rire, puis se rembrunit un peu. « Tu plaisantes ? » fit-il.

Keith avait dû poser une question inopportune, mais il se demandait laquelle. De toute façon, il ne lui restait qu'à continuer maintenant, même s'il venait de faire une gaffe.

Il laissa négligemment sa main descendre vers la poche où se trouvait son arme. Il se demandait quelles chances il pouvait avoir de sortir de là à la force du poignet... et par une autre porte que celle surveillée par Rello. Pas très bonnes, sans doute, si Joe donnait l'alarme. Mais peut-être, s'il avait vraiment mis les pieds dans le plat, était-il encore temps de se rattraper.

Il regarda Joe bien en face, ses doigts sur la crosse de son Colt .45.

« Pourquoi veux-tu que je plaisante ? » demanda-t-il.

Chapitre 14

En route pour l'espace

Au soulagement de Keith, Joe sourit. Du pouce, il désigna le revers de son veston. Keith y vit un insigne qui ressemblait vaguement à un canard. « T'es aveugle, Saint-Louis ? », demanda Joe.

Keith retira la main de sa poche ; visiblement, sa question ne l'avait pas mis en danger. « Je n'avais pas remarqué, dit-il. En effet, je dois être aveugle. Mais nous avons pataugé pas mal dans le calaminage ; et ici l'éclairage est mauvais. Depuis combien de temps es-tu démobilisé ?

— Cinq ans. La plupart du temps, j'étais basé à Kapi, sur Mars. C'est une chance que je ne m'y sois pas trouvé il y a quelques jours. » Il secoua lentement la tête. « Il ne reste rien de Kapi, maintenant.

— On leur revaudra ça, dit Keith.

— Peut-être.

— Tu as l'air pessimiste », dit Keith.

Joe alluma une nouvelle cigarette au mégot de la première et tira une profonde bouffée. « Il se prépare un grand coup, Saint-Louis. Tu peux me croire. Oh ! je ne sais rien bien sûr, sinon je ne parlerais pas comme ça. Enfin, je ne sais que ce que je lis entre les lignes. Mais quand on a été là-bas, on sent ce genre de trucs. Une attaque à grande échelle se prépare. Et je pense qu'elle viendra des Arcs. Je crois que la guerre ne va pas tarder à finir, d'une façon ou d'une autre. Ce que je crains...

— C'est quoi ? fit Keith.

— Ce que je crains, c'est qu'ils aient trouvé quelque chose de neuf. On en est à un tel point d'égalité de part et d'autre qu'une seule arme nouvelle... Tu vois ce que je veux dire. »

Keith hocha gravement la tête. Il se dit qu'il ferait mieux de s'écarter le moins possible de son sujet. Il n'était pas encore en mesure de discuter intelligemment de la guerre, alors mieux valait ramener Joe sur un terrain plus sûr. Ce qui l'intéressait, c'était de savoir si Joe pouvait piloter ou s'il avait simplement servi comme canonnier ou comme navigateur.

« Ça fait longtemps que tu es allé sur la Lune ? demanda-t-il.

— Un an, fit Joe. Je n'étais pas encore passé de l'autre côté des barreaux à ce moment-là : j'étais assez bête pour croire qu'on pouvait gagner sa vie honnêtement. Bref, pour en revenir à la Lune, oui, j'ai emmené là-bas un richard dans son propre astronef. Quelle histoire !

— Des ennuis ?

— Non ! Ils étaient six en tout, et saouls comme c'est pas permis. Un enfant de cinq ans saurait piloter un Ehrling, mais il n'y en avait pas un de la bande qui ait les idées assez nettes pour pouvoir le faire. Ils se seraient retrouvés du côté des Pléiades en moins de deux.

« J'étais avec mon taxi quand je les ai pris en charge, un après-midi, du côté de Times Square, pour les amener à leur terrain privé dans le New Jersey. Le propriétaire de l'appareil a vu mon insigne d'ancien pilote et m'a proposé mille crédits pour les piloter. Ça faisait deux ans que je n'avais pas quitté la Terre et je brûlais d'envie de me dégourdir les jambes... même dans un joujou comme un Ehrling. Alors, j'ai plaqué mon taxi sur la route du New Jersey – ça m'a coûté ma place, mon permis et ça m'a obligé à changer de bord en rentrant – et je les ai emmenés sur la Lune. Quelle équipée ! On est allé aux Grottes du Plaisir.

— J'aimerais bien y aller un jour, dit Keith.

— Oh ! c'est mieux que Callisto. Mais ne te risque pas dans les Grottes du Plaisir si t'as pas le portefeuille bien garni. On y a passé deux semaines, reprit-il, avec un sourire ému, mes mille crédits m'ont duré exactement une journée, et encore parce qu'ils payaient. Ils m'ont traîné partout avec eux et ils ont payé pour moi partout. »

Keith s'efforça de le ramener à ce qui l'intéressait. « Ces Ehrling, c'est différent des vaisseaux de combat ?

— Ça se ressemble autant que des patins à roulettes à une voiture de course. Les Ehrling, c'est du visuel pur : tu vises ton objectif, et tu presses le bouton. Ça te fait sortir de l'atmosphère, alors là tu déploies tes ailes et tu te laisses planer. Il y a la compensation automatique, les gyroscopes automatiques, tout est automatique. C'est pas plus difficile que de boire un jus-de-lune. Tiens, à propos. Prêt ?

— Allons-y, dit Keith en levant son verre. Mort à Arcturus !

— En route et bon atterrissage ! »

Cette fois, Keith vida son verre d'un trait ; cela ne le brûla pas, peut-être parce qu'il en avait avalé trop d'un coup. Il lui sembla simplement qu'un marteau-pilon le frappait sous le menton, tandis qu'un nœud se refermait autour de son cou et le soulevait à travers les ténèbres du calaminage pour l'emporter dans le froid bleu du ciel, très loin, là où New York ressemblait à un énorme disque noir. D'un côté de ce disque, la lune éclairait les villes et les champs, de l'autre elle se reflétait sur le dos gigantesque de l'océan Atlantique.

Puis, le nœud autour de son cou se desserra et il continua à monter toujours plus haut en tournoyant ; tantôt il voyait la Terre, tantôt les étoiles et tantôt le grand croissant de la Lune. La Terre rapetissait sans cesse et ne fut bientôt plus qu'une monstrueuse boule noire qui diminuait au fur et à mesure que la Lune se rapprochait. Autour de lui, certaines étoiles brillaient au point de ressembler à des disques, de petits disques de feu.

La Lune, maintenant qu'il lui faisait face, ressemblait également à une boule. Pas aussi grosse que la Terre, mais plus qu'il ne l'avait jamais vue.

Il savait qu'il se trouvait bien au-delà de l'atmosphère, sans pour autant souffrir du froid spatial dont il avait entendu parler. Au contraire, il faisait doux et tiède et une agréable musique accompagnait ses virevoltes... ou peut-être était-ce lui qui virevoltait au rythme de la musique, il ne savait plus très bien. Plus rien d'ailleurs n'avait d'importance... à part cette merveilleuse sensation de flottement, qui s'accompagnait d'une sensation de liberté et de légèreté qui lui était jusqu'alors inconnue.

Et puis, en se retournant, il vit que quelque chose masquait la Lune, un objet en forme de cigare qui ne pouvait être qu'un astronef. Et il vit bientôt des hublots éclairés et des ailes repliées le long du fuselage.

Il allait s'écraser sur l'engin.

Ce fut en effet ce qui lui arriva, mais sans qu'il s'en trouvât mal. Il traversa tout bonnement la carlingue et tomba, assis, sain et sauf, sur un plancher couvert d'un épais tapis, dans une sorte de boudoir somptueusement décoré. Un boudoir à bord d'un astronef ? Au fond d'une alcôve, se dressait un lit aux draps de soie noire qui semblaient attendre qu'on vînt s'y glisser.

Il se releva d'un bond. Son mouvement ne lui coûta pas le moindre effort : il avait l'impression de peser moitié moins que d'habitude, et être deux fois plus fort. Il se sentait de taille à déplacer des montagnes et avait une folle envie de se dépenser. Sans doute était-ce l'effet de la faible gravité.

Et puis, il cessa de penser, car une porte venait de s'ouvrir pour laisser entrer... Betty Hadley.

Elle était toujours vêtue de ce costume auquel, lui avait-elle dit, seules avaient droit les cadettes de l'Espace. Cette fois le costume était tout de soie blanche : un minuscule soutien-gorge, mais aux contours délicieusement remplis, un mini-short de soie blanche, si collant qu'on l'aurait cru peint par le pinceau d'un maître. Et des bottes de cuir verni blanc qui montaient à mi-hauteur de mollets au galbe parfait.

Et rien d'autre, rien que Betty Hadley, avec sa peau dorée et ses cheveux blonds, ses grands yeux bleus et ses douces lèvres rouges illuminant un visage d'une angélique beauté.

Elle était si incroyablement belle, si incroyablement désirable qu'il en avait le souffle coupé.

Elle était entrée, visiblement sans avoir remarqué sa présence. Soudain, elle le vit et son visage s'illumina. Elle leva vers lui ses bras blancs et s'écria : « Chéri... oh ! mon chéri. »

Après s'être jeté sur lui, elle le serra dans ses bras et se blottit contre lui. Un instant, son visage demeura enfoui au creux de son épaule, puis, les yeux embués par l'amour, elle lui offrit ses lèvres...

« Nom de Dieu, dit Joe. T'es parti quarante-cinq secondes. T'avais jamais bu de jus-de-lune, Saint-Louis ? »

Il tenait toujours le verre près de ses lèvres et il avait la bouche, la gorge et l'estomac en feu. Son regard revint lentement se poser sur la vilaine trogne de Joe. Peu à peu, il reprit conscience de la banquette sur laquelle il était assis, de la table où reposaient ses coudes ; il retrouva son véritable poids, peu à peu, et se sentit aussi fort qu'avant d'avoir sifflé son jus-de-lune, ni plus ni moins.

La lumière avait changé... des tubes à néon vert-bleu éclairaient le visage de Joe.

« C'est la première fois, hein ? » demanda ce dernier.

Une bonne minute s'écoula, lui sembla-t-il, avant qu'il ne comprît de quoi Joe lui parlait, une autre minute avant qu'il ne se décidât à acquiescer de la tête, puis une autre minute encore avant qu'il n'effectuât ce mouvement.

Joe souriait de toutes ses dents.

« C'est un drôle de truc, dit-il. Plus on en boit souvent, plus ça agit vite, mais moins on reste parti longtemps. Moi, par exemple, ça fait des années que j'en bois – chaque fois que j'en ai les moyens – et je ne mets plus que cinq à dix secondes à partir. C'est drôle que tu sois revenu si vite la première fois que t'en as pris tout à l'heure. Mais il arrive aussi que la première fois, il ne se passe rien ; c'est le noir, voilà tout. C'est ce qui t'est arrivé tout à l'heure ? »

Keith acquiesça.

« Et la seconde fois ? T'es allé jusqu'à la Lune ? »

Keith avait retrouvé sa voix : « Je me suis arrêté à mi-chemin.

— Ça n'est pas mal. Et qu'est-ce qui t'est arrivé ? Après tout, ça ne me regarde pas. » Il dévisagea Keith et se mit à rire. « Je vois. Et les premières fois, on revient toujours trop tôt. Ah ! je m'en souviens. »

Il se pencha vers Keith. « Écoute-moi, vieux : n'en reprends plus pour ce soir. Si t'en prends plus d'un ou deux la première fois, ensuite tu n'y résistes plus.

— Je ne veux plus jamais essayer, dit Keith.

— La prochaine fois, tu reviendras peut-être moins vite.

— C'est bien pourquoi je ne veux plus y toucher, Joe. Je sais ce que je veux, Joe... du vrai, pas le produit d'un paradis artificiel. »

Joe haussa les épaules. « Y a des types qui pensent comme ça. Moi aussi je pensais comme ça, autrefois. Enfin, c'est ton affaire. Mais, dis donc, à propos d'affaires, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu voulais. Prenons un whisky pour nous rincer le gosier et tu vas me raconter ça. »

Joe se tourna et commanda deux scotchs. Le barman les servit dans des grands verres, mais Keith avala sa ration comme de l'eau claire.

Cela faisait du bien après le jus-de-lune. Il vit que Joe vidait son verre avec la même facilité.

Joe prit un air sérieux. « Bon. De quoi s'agit-il ?

— Je veux aller sur la Lune », dit Keith.

Joe haussa les épaules. « Et alors ? Il y a des départs toutes les heures pendant la journée, à Idlewild. Trois cents crédits aller-retour. Douze crédits pour le visa. »

Keith se pencha et baissa la voix. « Je ne peux pas le faire comme ça, Joe. Je suis grillé. J'ai la police de Saint-Louis à mes trousses et ils ont mon signalement, mes empreintes.

— Ils savent que t'es parti pour New York ?

— S'ils cherchent un peu, ils le sauront bientôt.

— C'est embêtant, dit Joe. Ils surveilleront sûrement les astroports. Pour ce qui est du visa, je pourrais t'en procurer un. Mais t'as raison ; il vaut mieux éviter les astroports.

— Et ça n'est pas tout, dit Keith. J'ai quelques connaissances... de l'autre côté de la barrière, si tu vois ce que je veux dire... qui sont sur la Lune. Ils pourraient bien surveiller les astroports là-bas pour voir si je débarque.

— Je vois, fit Joe.

— Alors, tu comprends, j'aimerais mieux arriver à l'improviste, sans passer par un astroport, en prenant un de ces petits Ehrling. Comme ça, je pourrais entrer par la porte de service et échapper aux types qui m'attendent à la grande entrée. Tu comprends ?

— Très bien.

— Voyons, dit Keith. Quel est le rayon d'action des Ehrling ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Si tu ne vas que sur la Lune ?

— La situation pourrait dégénérer là-bas.

— Eh bien, un Ehrling peut t'emmener n'importe où dans le Système solaire. Il te faudrait peut-être une douzaine de sauts pour aller jusqu'à une des grandes planètes, mais pour le temps que ça prend ! Seulement, à moins de t'y connaître en navigation, et ça m'étonnerait, ne te risque pas hors du Système avec un de ces engins-là. Tu irais peut-être où tu veux aller, mais tu ne serais jamais fichu de revenir. »

Keith le rassura. « Ne t'inquiète pas ; je ne tiens pas à sortir du Système. Je n'irai sans doute pas plus loin que la Lune, mais je me demandais seulement jusqu'où un Ehrling pourrait m'emmener en cas d'urgence.

— J'ai compris. Et qu'est-ce que tu veux que je fasse, moi ?

— Que tu me trouves un Ehrling. »

Joe siffla doucement. « Tu veux dire que je te procure des faux papiers pour que tu puisses en acheter un ou... en voler un ?

— Celui que tu connais dans le New Jersey ? Est-ce qu'on pourrait l'avoir ? »

Joe le considéra d'un air songeur. « Et tu voudrais que je t'emmène là-bas ?

— Pas la peine, si tu pouvais me montrer les instruments et m'expliquer comment ça marche.

— Ça, c'est l'affaire de dix minutes. Mais faucher un appareil, mon vieux, c'est compliqué. C'est dix ans sur Vénus si on se fait prendre ; dix ans dans les marais. Enfin, si on tient dix ans. »

Keith se mit à rire. « Comment, tu te balades en plein calaminage et tu t'inquiètes pour un petit risque comme ça ? Tu risquerais ta peau pour piquer quelques crédits dans la poche d'un passant et tu as la frousse de voler un Ehrling ?

— Combien ? » demanda Joe.

Keith avait trois mille cinq cents crédits, sans compter la monnaie des consommations. Il dit :

« Deux ou trois mille crédits.

— Comment ça, deux ou trois mille ? Sois plus précis...

— Trois mille, si j'ai l'Ehrling ce soir, dit Keith. Deux mille, si je l'ai demain. Voilà ce que je veux dire. »

Joe poussa un profond soupir. « C'est bien ce que je craignais, Saint-Louis. Et de toute façon, ça ne fait pas lourd. Mais trois c'est toujours mieux que deux, alors va pour ce soir. Et pourtant, c'est presque aussi dangereux de traverser la ville dans le calaminage que de voler l'appareil. Et ça veut dire qu'il faut aussi voler une voiture.

— C'est faisable ?

— Bien sûr ! Mais on n'ira pas vite, guère plus qu'à pied. La route pour le New Jersey est calaminée sur les cinq ou six premiers kilomètres. Il nous faudra bien trois heures pour aller là-bas.

— Ça me paraît raisonnable, dit Keith.

— Il n'y a pas beaucoup de types qui pourraient te faire ça, fit Joe d'un air modeste. T'as eu de la veine de tomber sur moi, Saint-Louis. Je vais te montrer un truc que peu de gens connaissent : comment on pilote une voiture dans le calaminage à la boussole. Quelle heure est-il ? »

Keith regarda sa montre. « Dix heures et demie à peu près.

— Voyons... il me faudra une demi-heure pour trouver une voiture ; ça fait onze heures. Trois heures pour sortir de la zone calaminée, si on y arrive, ça nous mènera à deux heures. Une demi-heure de voiture jusqu'au terrain, une demi-heure pour entrer et te montrer comment piloter : ça fera trois heures. Pour aller sur la Lune : un instant. Disons dix minutes pour te poser. Tu seras sur la Lune vers trois heures dix. »

Keith avait du mal à le croire.

« Et l'avio'... Je veux dire, l'astronef ? demanda Keith. Si son propriétaire l'a pris et qu'on ne le trouve pas là-bas ?

— Non. J'ai vu sa photo dans le journal aujourd'hui. Il passe devant une commission du Congrès, il est donc à Washington. T'as dû lire ça. Il fait des rajiks.

— Bien sûr », dit Keith, comme si cela expliquait tout. Et peut-être cela expliquait-il tout. Du moins c'est que laissait supposer l'attitude de Joe.

« Encore un whisky, et après on file, d'accord ?

— O.K., fit Keith, mais un simple pour moi. »

Quand on le lui servit, il regretta de ne pas en avoir pas commandé un double. Il recommençait à avoir peur.

Il était toujours à Manhattan, et Saturne – c'est-à-dire Mekky et la flotte – semblait loin... très loin. Jusqu'ici, il avait eu de la chance, une chance incroyable. Mais cette chance allait-elle durer ?

Elle dura assez en tout cas pour qu'ils n'eussent pas à repasser devant Rello pour sortir. Un homme avec un fusil de chasse sous le bras les accompagna jusqu'à une porte qui donnait dans une cour envahie de ténèbres impénétrables.

Keith posa la main sur l'épaule de Joe et le suivit. Ils arrivèrent sur la Cinquième Avenue et tournèrent à gauche. Au coin, Joe s'arrêta.

« Tu ferais mieux d'attendre là, dit-il. J'aurai plus vite fait de voler une voiture tout seul. Je crois que je sais où je peux en trouver une, pas loin d'ici. Ne bouge pas et attends que je revienne. Tu m'entendras...

— Comment pourras-tu conduire dans cette purée de pois ?

— Je te montrerai, dit Joe. Mais, au fait, vaut mieux que tu n'attendes pas ici, le long de l'immeuble. Il y a un lampadaire au coin. Tu t'y accroches et t'auras moins de chances de te faire descendre s'il passe quelqu'un. »

Joe s'enfonça dans le noir, d'un pas tellement silencieux que Keith n'entendit rien d'autre que le bruit feutré qui lui avait révélé la première fois la présence de son « associé ». Le seul coup de bol qu'il avait eu depuis dimanche soir... ce Joe était un envoyé de la Providence.

Keith s'avança en tâtonnant jusqu'au lampadaire où il devait s'appuyer. Il essaya de se calmer, de ne pas se tourmenter en songeant aux faibles espoirs qu'il avait d'atteindre Saturne – sa véritable destination et non la Lune, comme il l'avait dit à Joe pour ne pas éveiller ses soupçons. Il essaya aussi de ne pas penser à ses *chances* d'être abattu par un engin de la flotte dès qu'il s'en approcherait.

Il y avait tant de choses auxquelles il s'efforçait de ne pas penser qu'en essayant d'en chasser une de son esprit il en évoquait aussitôt une autre, tout aussi désagréable. Mais cela faisait passer le temps.

Au bout d'une demi-heure à peine, lui sembla-t-il, il entendit une voiture approcher, frôlant le trottoir, râpant parfois légèrement les pneus au passage.

La voiture s'arrêta au coin, à trois ou quatre mètres de lui, estima-t-il d'après le bruit. Il se dirigea dans ce sens en marchant un pied sur le trottoir, un pied dans le caniveau jusqu'à ce que son tibia entrât violemment en contact avec un pare-chocs.

« Joe ? appela-t-il doucement.

— Lui-même, Saint-Louis. La voiture de monsieur est avancée. Grimpe vite qu'on se taille. Ça m'a pris plus longtemps que je ne pensais et je voudrais arriver au terrain pendant qu'il fait encore nuit. »

Keith trouva la poignée de la portière, l'ouvrit et monta.

« Ça ne fait pas du cent quand il faut suivre le trottoir, dit Joe, mais à deux on ira plus vite ; je vais te montrer. Prends la torche. »

Il s'empara d'une torche électrique que Joe lui enfonçait dans les côtes. Il alluma et aperçut le visage de Joe à moins d'un mètre de lui, puis le pare-brise... mais au-delà il ne distinguait même pas le bouchon de radiateur.

« Pas comme ça, imbécile, dit Joe. Braque-la vers le plancher. Maintenant prends ce morceau de craie et trace une ligne parallèle à l'axe du châssis. Aussi droit que tu peux. »

Keith dut se pencher pour bien voir le plancher, mais il n'eut aucun mal à tracer une ligne droite : il se contenta de suivre une des cannelures du tapis de caoutchouc qui recouvrait le sol de la voiture.

Joe se pencha pour regarder. « Bon, dit-il, je n'avais pas vu les cannelures, ça va nous faciliter les choses de savoir que la ligne est absolument droite. Voilà la boussole maintenant. Pose-la bien au centre de la ligne. »

Keith obéit. « Et après ? dit-il.

— Rien encore. Je vais jusqu'au coin et là je tourne vers l'ouest. Tu as fait combien de pas pour venir du lampadaire ?

— Douze ou quinze.

— Bon, alors je peux prendre le virage sans histoire et mettre le cap à l'ouest. Et je crois que j'irais jusqu'à la Sixième Avenue

les yeux fermés. Dans la Sixième Avenue, on prendra vers le sud et on commencera à naviguer à partir de ce moment-là.

Joe démarra et se mit à rouler en restant délibérément contre le trottoir jusqu'à ce qu'on n'entendît plus le frottement des pneus. À ce moment, il tourna à droite, et continua lentement jusqu'à ce qu'un pneu, de l'autre côté cette fois, vînt râper le trottoir. « Bon, on y est », dit-il. Et il accéléra un peu après s'être légèrement éloigné vers le centre de la chaussée.

Ils parcoururent, sembla-t-il à Keith, plusieurs centaines de mètres avant que Joe ne s'arrête.

« On ne devrait pas être loin de la Sixième Avenue maintenant, dit-il. Va donc voir le numéro de l'immeuble. »

Keith descendit et alla lire le numéro inscrit sur la porte de l'immeuble. Il se souvint qu'il n'était pas censé connaître très bien New York, aussi se contenta-t-il en revenant de donner le numéro à Joe sans faire de commentaire.

« On est deux immeubles trop loin, fit Joe. Je vais reculer et tourner à droite et on sera sur la Sixième Avenue, cap au sud. »

Il exécuta la manœuvre, puis repartit en marche avant pendant quelques mètres et s'arrêta. « Regarde à quelle distance on est du trottoir de ton côté », dit-il à Keith.

Keith sortit encore une fois et lui dit qu'ils étaient à environ deux mètres du trottoir de gauche.

« Bon, dit Joe. Maintenant, au travail, avec la torche et le compas, on va pouvoir faire du quinze à l'heure au moins. Tu vois bien cette ligne qu'on a tracée dans l'axe de la voiture ? Bon, la Sixième Avenue va à peu près sud-sud-est : toutes les avenues qui vont tout droit suivent cette direction. Sur la place Minetta, elle tourne un rien plus à l'est et puis on repart tout droit sur Spring Street ; et là on tourne pour reprendre le tunnel.

« Tu surveilles la boussole et tu nous fais rouler tout droit. J'ai une autre torche, je m'en servirai pour surveiller les dixièmes de kilomètres sur le compteur, pour savoir à peu près où on est. Il faudra peut-être de temps en temps que tu regardes le numéro d'un immeuble, mais pas souvent.

— Et si on rentre dans un obstacle ?

— À quinze à l'heure, ça ne nous tuera pas. Le pire qui puisse nous arriver, c'est d'avoir à contourner une autre bagnole. On zigzaguera d'un côté de la rue à l'autre, mais si tu surveilles bien la boussole, on ne devrait pas heurter souvent le trottoir. Et puis, c'est pas nos pneus, hein ? »

Ils partirent. Joe était un excellent pilote, et, comme chauffeur de taxi, il connaissait toutes les rues par cœur. Ils heurtèrent une ou deux fois le trottoir dans Spring Street, Keith n'eut que deux fois à aller vérifier le numéro d'un immeuble ; la seconde vérification leur apprit qu'ils n'étaient qu'à quelques pâtés de maisons de l'endroit où il allait tourner pour prendre Holland Tunnel.

Ils frôlèrent plusieurs fois le trottoir dans le tunnel et une fois, au beau milieu, ils entendirent une autre voiture qui arrivait en sens inverse, mais ils eurent de la chance et n'accrochèrent même pas ses pare-chocs.

Joe connaissait également très bien le New Jersey et prit une série de rues en ligne droite où ils pouvaient naviguer à la boussole. Au bout de trois kilomètres, il alluma les phares et Keith s'aperçut que leur lumière pénétrait à trois ou quatre mètres dans le noir.

« Ça va, mon vieux, dit Joe. Le calaminage commence à s'éclaircir. Tu peux me rendre ta boussole. »

Keith se redressa et s'étira à s'en faire craquer les jointures. Quand il eut fini, ils étaient entièrement sortis du calaminage new-yorkais.

Ils roulèrent bientôt à travers la campagne qui s'étendait entre les agglomérations. Par la vitre, Keith distingua la lune et les étoiles sur le noir du ciel.

C'est un rêve, se dit-il, je ne vais pas vraiment là-bas.

Mais quelque chose en lui disait : *Si, tu y vas.*

Et soudain cette seule perspective l'effraya, l'affola plus encore que les monstres purpurins, les Nocturnes, Arcturus et le B.M.I. réunis.

Mais il était trop tard pour reculer maintenant. Les dés étaient jetés. Pour le meilleur ou pour le pire, il allait s'élancer dans l'Espace.

Chapitre 15

Triste lune...

À deux heures quarante à la montre de Keith, Joe s'arrêta au bord de la route et éteignit les phares : « On est arrivés, mon vieux. Tout le monde descend. »

Il prit la torche des mains de Keith. « C'est en plein champ par là, à cinq cents mètres. Un coin isolé. On n'aura même pas besoin de faire attention. J'espère seulement que personne ne me volera la voiture pendant ce temps-là. »

Ils escaladèrent une barrière et s'enfoncèrent à travers champs. Joe marchait devant, torche à la main. Juste après la clôture, ils franchirent un rideau d'arbres et éteignirent leur torche pour traverser une prairie illuminée par le clair de lune.

« Comment vas-tu rentrer à New York tout seul ? demanda Keith. Tu pourras à la fois conduire et surveiller la boussole ?

— Je pourrais, à condition d'aller doucement. Mais je crois que je ne vais pas rentrer à New York ce soir. Je vais aller jusqu'à Trenton ou dans les environs et passer là le reste de la nuit. Et je ferais sans doute aussi bien de ne pas revenir demain dans cette voiture volée. On la signalera peut-être de bonne heure. Je la laisserai à Trenton. »

Ils franchirent une nouvelle clôture et Joe dit : « C'est juste après les arbres là-bas. »

Il alluma la torche pour passer sous les arbres, mais en la braquant soigneusement vers le sol. Une fois sorti de la zone sombre, il l'éteignit et la remit dans sa poche.

Devant eux, se dressait quelque chose qui avait l'air d'une serre. À travers ses verrières, on apercevait distinctement deux astronefs. Keith trouva que ces engins ressemblaient à des avions et pas du tout aux engins en forme de cigares qu'il avait vus en rêve après avoir avalé son jus-de-lune. Le plus gros des

deux avait à peu près les dimensions d'un avion de transport ; le plus petit n'était guère plus grand qu'un petit avion d'observation. Leurs ailes ne semblaient pas repliables ou escamotables – il se demanda pourquoi il s'était imaginé qu'elles le seraient.

« Attends ici, dit Joe. Je vais faire le tour et m'assurer que la voie est libre. »

Il revint bientôt en faisant signe à Keith de le rejoindre. Ils parvinrent à une petite porte donnant au fond de la verrière.

« Tiens-moi la torche, pendant que j'ouvre ça », fit Joe.

Il tira de sa poche un crochet et en deux minutes, il avait forcé la serrure. Ils entrèrent et Joe referma la porte derrière eux.

Keith leva les yeux vers le toit et n'y vit aucune ouverture. Mais à l'extrémité du hangar était ménagée une grande porte à deux battants. Il leur faudrait sans doute faire sortir par là l'un des deux appareils et Keith se demanda pourquoi Joe n'avait pas choisi plus tôt de crocheter la serrure de la grande porte tout de suite.

Et puis, tout à coup, il comprit qu'ils n'auraient pas à sortir l'appareil. Il traverserait le toit, et c'était pour cela que le hangar était en verre. Comme les machines à coudre du professeur, les astronefs devaient se désintégrer, puis se rematérialiser une fois parvenus à destination sans avoir à passer à travers un toit ou un mur. Si le hangar était transparent, c'était pour permettre de viser l'objectif sans avoir à pousser l'engin à l'extérieur.

Il allait demander à quoi pouvait servir la grande porte, quand il se souvint que l'opération ne se répétait pas dans les deux sens. Pour revenir sur la Terre, un astronef devait se matérialiser avant d'avoir pénétré dans l'atmosphère, puis descendre en vol plané à travers celle-ci jusqu'au terrain d'atterrissage et rouler ensuite jusqu'au hangar.

« Ce sont tous les deux des Ehrling, dit Joe, un Skymaster à dix places et un biplace Starover. Lequel veux-tu ?

— Le petit, je crois. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Joe haussa les épaules. « Le grand ne coûte pas plus cher, mon vieux. Bien sûr, tu ne peux pas les revendre ; ils sont

enregistrés. Que tu prennes l'un ou l'autre, il faudra que tu les abandonnes quand t'en auras plus besoin.

— Les commandes sont les mêmes ? Ils sont aussi faciles à manier l'un que l'autre ?

— Exactement les mêmes, dit Joe. Le petit est peut-être un peu plus maniable et il n'a pas besoin d'un grand terrain pour se poser.

— Va pour le petit, alors », dit Keith.

Il en fit le tour et s'aperçut qu'à l'examen, l'appareil ne ressemblait pas tellement à un avion. Les ailes étaient plus courtes, plus trapues. Il n'y avait pas d'hélice. Le fuselage, qu'il avait cru être en toile, semblait plutôt être en amiante.

Joe lui dit : « Ça, c'est la porte étanche. Tu tournes cette poignée, et il y en a une identique à l'intérieur. Mais si, pour une raison ou pour une autre, tu es obligé de l'ouvrir dans l'espace, il vaut mieux enfile ta combinaison d'abord. Il y en a une sous chaque siège. Et si tu l'ouvres dans l'espace, tu dois au préalable ouvrir la valve de la porte pour que l'air s'échappe peu à peu, sinon il sortira d'un seul coup et toi avec. Quand l'air est sorti, après que la porte étanche soit refermée, il faut à peu près un quart d'heure à l'aérogène – je te montrerai tout à l'heure – pour reconstituer l'atmosphère de la cabine. Entre... je vais te faire voir. »

Keith entra et s'assit à la place du pilote tandis que Joe s'installait à côté de lui, et lui expliquait le maniement de l'appareil. Les commandes se composaient d'un manche à balai et d'une paire de pédales, comme celles d'un planeur. Keith ayant à son actif une centaine d'heures de vol à bord d'un planeur, leur maniement ne devait présenter pour lui aucune difficulté.

« Voilà le viseur, dit Joe. Tu vises là où tu veux aller. Et ces boutons-là, c'est pour régler la distance. Le gros marche par unités de cent mille kilomètres ; le plus que tu puisses faire en un seul saut, c'est cinq cents unités, c'est-à-dire cinquante millions de kilomètres. Le cas échéant, il te faudra un certain nombre de sauts pour aller jusqu'aux grandes planètes ; c'est l'inconvénient de ces petits Ehrling qui n'ont pas été conçus pour les grands trajets.

« L'autre bouton, c'est celui des dizaines de milliers de kilomètres et ainsi de suite jusqu'au petit là-bas, qui marche par cent mètres. Alors, pour la Lune... voyons, tu m'as dit que tu voulais te poser sur cette face-là, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors tu repères simplement l'endroit où tu veux aller. Tu règles la distance sur... attends une minute. » Il ouvrit un compartiment du tableau de bord et en sortit un gros volume de la taille d'un guide touristique. Il regarda la date et dit : « Bon. J'ai cru un instant que le vieil Eggers n'avait pas l'édition à jour du *Calendrier des Astronavigateurs*, puisqu'il ne se sert pas de son appareil. Mais ça va ; c'est le bon. Il y a des tables ; tu trouves là la distance d'un point quelconque du Système solaire à un autre point du Système pour toutes les heures du mois, minute par minute. »

Il l'ouvrit. « Voilà les tables Terre-Lune. Tu prends, mettons, trois heures quinze comme heure de départ, tu regardes la distance dans les tables et tu règles tes cadrans. À trois heures quinze, tu pousses le bouton. T'as compris ?

— Mais peut-être ma montre n'est-elle pas juste à l'heure ? Je risque peut-être d'aller trop loin et de me matérialiser à l'intérieur de la Lune et non pas au-dessus ? »

Joe sourit avec indulgence : « Tu ne te sers pas de ta montre, abruti. Tu vois cette pendule sur le tableau de bord. Elle est exacte à une fraction de seconde près, forcément : elle est rhodomagnétique.

— Elle est quoi ?

— Rhodomagnétique, fit Joe, d'un ton patient. Et de toute façon, tu ne risques pas de t'écraser sur la Lune, parce que tu as un dispositif de sécurité : le répulseur. Si tu veux te matérialiser à quinze kilomètres au-dessus de la Lune, c'est à peu près la bonne distance, tu règles ton répulseur sur quinze kilomètres et tu t'arrêtes à quinze kilomètres de l'objectif que tu t'étais fixé. Tu règles le répulseur suivant la densité de l'atmosphère de l'endroit où tu vas. Quinze kilomètres pour la Lune, quarante pour la Terre, une cinquantaine pour Vénus, vingt pour Mars, etc. Tu comprends ?

— On presse le bouton et on y est, dit Keith. Et après ?

— Dès que tu t'es matérialisé, tu commences à tomber, mais le gyro te maintient d'aplomb. Tu piques du nez en plané et tu te laisses aller jusqu'à ce que tes ailes commencent à prendre appui sur l'atmosphère. Dès que tu as assez de portance, tu te poses en vol plané. C'est tout.

« Si tu vois que tu vas manquer l'endroit où tu voulais te poser ou que tu vas mal te poser... eh bien, tu n'as qu'à manœuvrer le bouton et appuyer dessus. Le répulseur t'envoie à quinze kilomètres en l'air et tu recommences. Tu vois que c'est simple. T'as compris ?

— Bien sûr », dit Keith. Cela semblait assez simple en effet. Et sur la porte étanche, il aperçut un livre intitulé *Manuel d'instruction*, où il pourrait sans doute trouver tous les renseignements qui lui manqueraient ou qu'il aurait oubliés.

Il prit dans son portefeuille les trois mille crédits qu'il avait promis à Joe. Il ne lui restait donc plus que cinq cent soixantedix crédits sur lui, mais il n'aurait sans doute plus besoin d'argent. Au matin, ou bien il serait mort, ou bien il aurait trouvé Mekky et, il l'espérait, la solution de son problème.

« Tu ferais mieux de me donner ton flingue aussi, Saint-Louis. N'oublie pas qu'on ne peut pas téléporter des explosifs. Ils sautent en route... et c'est désagréable quand ça se passe dans votre poche. »

Keith se souvint de ce qu'il avait lu dans le livre de Wells ; Joe disait vrai...

« Merci de me le rappeler, Joe. J'aurais sans doute oublié et je me serais fait sauter. Merci. »

Il tendit le Colt à Joe.

« Alors, mon vieux, dit Joe. Merci, bonne chance et bon atterrissage. »

Ils échangèrent une poignée de main solennelle.

Après le départ de Joe, Keith prit le *Manuel d'instruction* et l'étudia attentivement pendant plus d'une demi-heure.

Les explications du manuel étaient plus claires que celles de Joe et semblaient d'une incroyable simplicité. D'après le manuel, il était absolument inutile – à moins qu'on ne voulût faire du genre – de recourir aux tables de distance du *Calendrier des Astronavigateurs*. On pouvait laisser le cadran

sur la distance maxima – cinquante millions de kilomètres – et se servir du répulseur pour arrêter l'appareil à la distance voulue de l'objectif. Il n'était vraiment utile de calculer avec exactitude la distance que lorsqu'on manœuvrait pour aborder un autre astronef dans l'espace. Et encore avait-on la ressource, se dit Keith, de laisser l'autre faire les manœuvres.

Se poser en vol plané ne semblait pas plus difficile qu'avec un planeur ; on avait même l'avantage de pouvoir revenir en arrière et recommencer la manœuvre qui semblait mal engagée.

Il regarda par le panneau transparent du toit de la cabine et au-delà de la verrière du hangar : son regard traversa l'atmosphère de la Terre, plongea dans le vide de l'espace, vers les étoiles et vers la Lune.

Allait-il piquer directement sur Saturne, ou bien irait-il d'abord sur la Lune, pour s'exercer ?

La Lune semblait si proche, si facile d'accès. À deux pas vraiment. Il n'avait aucune raison particulière d'y aller, son but réel se trouvant dans les parages de Saturne. Mais il savait que sa chance de parvenir sain et sauf jusqu'à Mekky était faible ; il savait aussi que s'il retrouvait Mekky, il s'en retournerait dans l'univers d'où il venait, dans celui qu'il avait quitté dimanche dernier. Et dans un cas comme dans l'autre, il n'aurait probablement jamais plus l'occasion de mettre les pieds sur la Lune, ni sur une autre planète que la sienne. Et, au fond, il n'était pas à une demi-heure près !

Il voulait bien renoncer aux grandes planètes, mais, pour une fois qu'il en avait la possibilité, il voulait quand même voir autre chose que la Terre. Et la Lune était vraiment à sa portée. Le *Manuel d'instruction* qu'il venait de lire déclarait à propos de la Lune que les terres fertiles et toutes les colonies se trouvaient sur la face cachée, là où il y avait de l'eau et où l'atmosphère était plus dense. Sur la face visible, il n'y avait que des déserts arides et des montagnes.

Il prit une profonde inspiration et boucla les courroies qui l'attachaient à son siège de pilote. Il était presque trois heures et demie. Il regarda la distance de la Lune à cette heure dans le *Calendrier des Astronavigateurs* et régla ses cadrans. Quelques secondes avant trois heures trente, il braqua son viseur en plein

sur le centre de la Lune, surveilla l'aiguille des secondes de cette pendule qu'on disait rhodomagnétique, et pressa le bouton.

Il ne se passa rien, absolument rien. Il se dit qu'il avait dû oublier de tourner une manette.

Il se rendit compte qu'il avait fermé les yeux en pressant le bouton, et il les ouvrit pour regarder le tableau de bord. Tout avait l'air normal.

Il regarda le viseur pour voir s'il était toujours braqué sur la Lune. Il ne l'était plus. La Lune n'était plus là, en tout cas, il ne la voyait plus. Mais au-dessus de sa tête il y avait une grosse boule brillante, beaucoup plus grosse que la Lune, et qui ne ressemblait pas à celle-ci. Il eut un choc en constatant que ce n'était pas la Lune. C'était la Terre, là-haut, à quelque trois cent quatre-vingt-quatre mille kilomètres au-dessus de lui. Et le ciel était constellé d'étoiles par milliers, d'étoiles bien plus brillantes qu'il ne les avait jamais vues.

Mais où était la Lune ?

Il s'aperçut tout à coup qu'il éprouvait une sensation étrange, une impression de légèreté, de chute, comme dans un ascenseur très rapide.

Il se souvint qu'entre les pédales il y avait un autre panneau transparent. Il regarda par là et vit la Lune qui se précipitait à sa rencontre, emplissant le panneau, à quelques kilomètres seulement. Le petit Starover s'était retourné sous l'action du stabilisateur gyroscopique de façon à ne pas se trouver la tête en bas par rapport à son objectif.

Le cœur battant, Keith manipula fiévreusement les cadrans, repéra – au cas où – le bouton qui le ferait revenir à quinze kilomètres d'altitude en appuyant dessus ; puis il empoigna le manche à balai et posa les pieds sur les pédales. Il mit l'appareil en piqué, en poussant le manche vers l'avant. Sans doute le stabilisateur agissait-il aussi, car il ne pouvait y avoir assez d'air pour que l'action du gouvernail de profondeur fût sensible.

Soudain, les ailes rencontrèrent de l'air et l'appareil descendit en vol plané vers la Lune.

Mais ç'avait été trop brusque, il n'était pas prêt. Il pressa le bouton.

Cette fois encore, il lui parut que rien ne se passait, sinon que la surface de la Lune se trouvait un peu plus loin.

Il attendit cette fois que le vol plané s'amorçât, le doigt sur le bouton ; il esqua de peu un cratère et vit qu'il se dirigeait vers une plaine où se poser semblait vraiment à la portée du premier venu.

Il le fit sans encombre.

Une fois le Starover immobilisé, il dégrafa lentement ses courroies. Il hésita un moment, la main sur la poignée de la porte, se demandant s'il y avait vraiment de l'air dehors. La présence d'une atmosphère sur la Lune était contraire à toutes les théories admises dans l'univers d'où il venait, mais il y avait tant d'autres différences...

Et puis il se rendit compte de sa stupidité : s'il n'y avait pas d'air, comment alors aurait-il plané ?

Il ouvrit la porte et sortit de l'appareil. Mais oui, il y avait une atmosphère. Froide et raréfiée, un peu comme sur le sommet d'une montagne terrestre. Mais respirable. Il regarda autour de lui, frissonnant légèrement, et il ressentit d'abord une certaine déception. Il aurait tout aussi bien pu se trouver dans une région désertique de la Terre, entourée de montagnes posées sur l'horizon. Le paysage n'était guère différent.

Il éprouvait pourtant une sensation étrange. Il se sentait incroyablement léger. Il fit un petit bond qui, sur Terre, l'aurait entraîné à vingt centimètres du sol et se retrouva à près d'un mètre cinquante. Il mit également plus de temps à redescendre qu'il ne l'aurait cru. Mais cet exercice le laissa avec une sensation pénible au creux de l'estomac et lui ôta toute envie de recommencer.

Voilà : il était sur la Lune... et il était horriblement déçu. Il n'y avait là rien d'extraordinaire. Rien du tout.

Il leva les yeux. La Terre était toujours là, mais ne semblait pas aussi brillante, ni aussi étincelante que lorsqu'il l'avait vue de son astronef, à quinze kilomètres au-dessus de la Lune. Cela tenait sans doute à la présence de l'atmosphère lunaire.

Il se demanda si les savants de son propre univers se trompaient en affirmant qu'il n'y avait pas d'atmosphère sur la

Lune. Ou bien ce phénomène n'était-il qu'une des nombreuses différences qu'il avait observées ?

D'où il se trouvait, les étoiles brillaient davantage que depuis la Terre, mais guère plus. Toujours à cause de l'atmosphère.

L'air froid qui lui piquait la figure lui rappela qu'il allait geler sur place s'il restait là. Il faisait plusieurs degrés au-dessous de zéro et il était habillé pour une journée estivale à New York.

Il frissonna et son regard parcourut une dernière fois ce paysage blême et peu accueillant. *Je suis sur la Lune*, se dit-il, *et alors ? Ce n'est que ça ?*

Il savait maintenant ce dont il avait envie. Il voulait regagner son propre univers, un univers où les hommes n'avaient pas encore conquis la Lune. Et si jamais il y revenait, il se garderait bien d'aller dire aux savants de ne plus chercher à utiliser la fusée comme moyen de propulsion, mais plutôt de brancher des générateurs sur des machines à coudre.

Il remonta dans son appareil – avec beaucoup plus d'entrain qu'il n'en était sorti – et referma la porte étanche. L'atmosphère de la cabine s'était refroidie et un peu raréfiée, mais maintenant que la porte étanche était refermée, l'aérogène et le radiateur n'allaient pas tarder à la rendre de nouveau normale.

Il boucla les courroies en se disant : « Eh bien, je suis rudement content d'avoir été déçu. »

Il était content parce que, s'il n'avait pas tenté cette expérience, il n'aurait jamais été tout à fait satisfait de son propre univers, en admettant qu'il y revînt. Toute sa vie, il se serait reproché d'avoir connu un monde où le voyage dans l'Espace était possible et de ne pas en avoir profité.

Maintenant, c'était chose faite, il avait la conscience tranquille.

Peut-être, songea-t-il, était-il trop vieux pour se réadapter à des conditions nouvelles. Si cette aventure lui était arrivée à dix-huit ans au lieu de trente ans passés, et s'il n'avait eu aucune attache au lieu d'être amoureux comme il l'était, peut-être aurait-il trouvé cet univers tout à fait à son goût.

Mais ce n'était pas le cas. Il voulait rentrer.

Et il existait un cerveau – un cerveau mécanique – qui était peut-être en mesure de l'aider.

Il braqua le viseur sur la Terre et régla le cadran sur cent quatre-vingt-dix mille kilomètres, à mi-chemin de la Terre et de la Lune. Une fois dans l'Espace, il aurait tout le temps de repérer Saturne.

Il pressa le bouton.

Chapitre 16

La chose venue d'Arcturus

Keith s'était habitué au fait que rien ne semblât se passer chaque fois qu'il pressait le bouton. Cette fois-ci, à sa grande surprise, il se passa quelque chose. Une étrange sensation l'envahit peu à peu. Il se sentit d'abord normal et puis, tandis que le Starover, à mi-chemin entre la Terre et la Lune, se mettait à tomber vers la Terre, il eut l'impression de ne plus rien peser.

C'était très bizarre. À travers le hublot du plancher, il voyait la Terre deux fois plus grosse qu'elle ne lui avait paru de la Lune. Et par le toit transparent, il voyait la Lune deux fois plus grosse que vue de la Terre.

Il savait qu'il tombait vers la Terre, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Il lui faudrait un moment pour parcourir cent quatre-vingt-dix mille kilomètres. Et s'il approchait dangereusement, le temps de repérer Saturne, il pourrait toujours revenir en arrière.

Bien sûr, si Saturne se trouvait actuellement de l'autre côté du soleil, il allait avoir un rude problème à résoudre, encore qu'il ne doutât pas d'y parvenir avec l'aide du *Calendrier des Astronavigateurs*. Mais pour commencer il devait chercher Saturne, essayer de repérer la géante à l'œil nu.

Il scruta le ciel, passant d'un côté à l'autre. Il pensait que les anneaux seraient visibles. En plein Espace, sans atmosphère pour brouiller la visibilité, les étoiles brillaient d'un éclat monstrueux. Mars et Vénus n'étaient plus des points lumineux, mais de petits disques. Il avait entendu dire que, même de la Terre, quelques rares personnes douées d'une vue exceptionnelle pouvaient distinguer les anneaux de Saturne.

D'ici, en plein Espace interplanétaire, une vue normale devrait suffire.

Et même s'il ne connaissait pas la position exacte de Saturne, il n'aurait pas besoin de fouiller toute l'étendue du ciel. Il avait des notions d'astronomie suffisantes pour pouvoir reconnaître le plan de l'écliptique où devait se trouver Saturne.

Il lui fallut une bonne minute pour s'orienter, car il y avait beaucoup plus d'étoiles qu'il n'avait l'habitude d'en voir. Des étoiles qui ne scintillaient pas, qui brillaient comme des diamants sur un fond de velours noir, à tel point que ça le gênait pour reconnaître les constellations.

Il finit quand même par repérer la Grande Ourse, puis Orion et, après cela, il n'eut pas de mal à trouver les constellations du Zodiaque – la région astronomique autour de laquelle tournent les planètes.

Il suivit soigneusement la bande du Zodiaque, examinant chaque corps céleste voisin de la ligne imaginaire de l'écliptique. Il retrouva le disque rouge de Mars et crut alors apercevoir les vagues craquelures des canaux.

Il suivit toujours la ligne et, une trentaine de degrés plus loin, il rencontra Saturne. On distinguait à peine ses anneaux, mais la planète était quand même reconnaissable.

Il prit son *Calendrier des Astronavigateurs* et regarda les tables Terre-Saturne. Il était encore à quelque cent cinquante mille kilomètres de la Terre, malgré la distance qu'il avait pu parcourir depuis qu'il tombait, mais cela restait négligeable par rapport à la distance totale ; il pouvait se contenter des tables Terre-Saturne. À quatre heures et demie du matin en ce jour, la distance était de 1 549 920 860 kilomètres.

Cela faisait un peu moins de trente et un bonds de cinquante millions de kilomètres.

Il régla les cadrans sur la distance maxima et pressa le bouton trente fois, en marquant un arrêt d'une seconde environ entre chaque pression, pour s'assurer que le viseur restait toujours braqué sur Saturne.

Après le trentième saut, à quarante-neuf millions de kilomètres, Saturne était d'une admirable beauté. Il régla le cadran pour le dernier saut sur quarante-neuf millions de

kilomètres, et le répulseur sur cent cinquante mille kilomètres pour disposer d'une marge confortable de sécurité... et il pressa le bouton encore une fois.

Il n'eut pas besoin de chercher la flotte ; elle le repéra tout de suite.

Une voix le fit sursauter : « Ne bougez pas », dit-elle. C'était une voix parfaitement audible et qu'il n'entendait pas dans sa tête comme celle de Mekky. Ce n'était pas Mekky.

La voix reprit : « Vous êtes en état d'arrestation. Les appareils de tourisme ne doivent pas dépasser l'orbite de Mars. Que faites-vous ici ? »

Cette fois, il repéra d'où venait la voix. Elle sortait d'un haut-parleur inséré dans le tableau de bord. Il avait bien remarqué un grillage de ce côté-là, mais sans se demander de quoi il s'agissait. Il y en avait même deux. Le second, pensa-t-il, devait masquer un micro permettant l'intercommunication. En tout cas, puisque la voix lui avait posé une question, il existait certainement un dispositif qui permettrait à celui qui avait parlé d'entendre sa réponse.

Il dit : « Je dois voir Mekky. C'est important ! »

Tout en parlant, il aperçut par les hublots ceux qui l'encerclaient ; une demi-douzaine d'objets oblongs qui gravitaient autour de lui, tout proches, masquant de grands morceaux du ciel. Il ne pouvait pas évaluer leur taille puisqu'il ignorait à quelle distance ils se trouvaient de lui ; et ignorant leur taille, il ne pouvait aucunement évaluer la distance à laquelle ils se trouvaient.

La voix reprit d'un ton sévère : « Sous aucun prétexte, les civils, ni les occupants d'appareils civils ne sont autorisés à approcher de la flotte. Vous allez être reconduit jusqu'à la Terre et remis là-bas aux autorités qui décideront de la sanction qui s'impose. N'essayez pas de toucher aux commandes de votre appareil, sinon il sera détruit immédiatement. De toute façon, votre appareil est immobilisé... vous ne pourriez pas bouger. Si vous touchez aux commandes, nos instruments nous le montreront et nous considérerons cela comme une tentative de fuite.

— Je n'ai aucune envie de fuir, dit Keith. Je suis venu ici exprès pour me faire capturer par vous. Je veux voir Mekky. Il *faut* que je le voie.

— Vous allez être reconduit sur la Terre. Nous allons aborder votre appareil ; l'un de nous va vous escorter. Portez-vous une combinaison ?

— Non, dit Keith. Écoutez ! C'est important ! Mekky sait-il que je suis ici ?

— Oui, il le sait. C'est lui qui nous a ordonné de vous encercler et de vous capturer. Sinon, vous auriez été détruit une fraction de seconde après votre arrivée dans ces parages. Voici nos instructions : revêtez une combinaison interplanétaire de façon à pouvoir ouvrir votre porte étanche. L'un de nos hommes va pénétrer dans votre appareil et en prendre les commandes. »

Keith n'entendit même pas la dernière partie du message, car, de toute façon, il n'avait aucunement l'intention d'obéir. Être renvoyé sur la Terre signifiait une mort certaine : autant mourir en discutant.

Et Mekky savait qu'il était ici. Cela voulait dire que Mekky avait été et était sans doute encore en contact mental avec lui.

Il s'adressa directement à lui, sachant qu'il n'avait pas besoin de parler tout haut, mais le faisant quand même parce que cela lui permettait de mieux se concentrer.

« Mekky ! dit-il, n'oubliez-vous pas une chose ? Ma mort ne représente rien pour vous, ni pour votre univers ; je ne vous blâme pas de ne pas vous en soucier. Mais n'oubliez-vous pas que je viens... d'ailleurs ? Que, même si nous ne connaissons pas l'astronavigation, nous avons peut-être *quelque chose*, une arme, offensive ou défensive, qui pourrait vous être utile... dans cette lutte dont vous parliez ? Je n'ai jamais entendu personne faire mention du radar. Connaissez-vous le radar ? »

La voix qui lui répondit cette fois était différente. Chose étrange, elle résonnait à la fois dans sa tête et par l'intermédiaire du haut-parleur.

« Keith Winton, je vous avais dit de ne pas venir ici. Oui, nous possédons le radar. Nous avons des instruments de détection dont votre univers n'a jamais rêvé.

— Mais, Mekky, dit Keith, j'étais bien obligé de venir : c'était maintenant ou jamais. Les plans – ceux que vous avez lus dans ma tête – ont échoué. Admettez que vous ne savez pas tout à mon sujet, sinon vous auriez prévu que mes plans allaient échouer : je suis allé soumettre des textes à l'homme qui les avait écrits ! Vous n'êtes donc pas descendu bien profondément dans mon esprit, sinon vous l'auriez forcément prévu ! Rien ne vous prouve que je n'ai pas connaissance de quelque chose qui pourrait vous être utile. Vous ne connaissez que mes pensées superficielles.

« Et vous êtes dans un mauvais pas en ce moment. Vous redoutez la prochaine attaque arc. Comment pouvez-vous négliger un atout, si faible soit-il, une chance, si minime soit-elle ?

— Votre univers est primitif. Vous n'avez... »

Keith l'interrompt : « Comment le savez-vous ? Vous ne savez même pas comment je suis arrivé dans votre univers ; quel que soit le phénomène qui m'y a amené, vous en ignorez tout. Vous l'avez avoué à Mlle Hadley. »

Une voix calme que Keith n'avait encore jamais entendue s'éleva dans le haut-parleur du tableau de bord : « Peut-être y a-t-il du vrai dans ce qu'il dit, Mekky. Quand tu m'as parlé de lui, tu m'as dit que tu ne savais pas comment il se trouvait ici, mais seulement qu'il était sincère et sain d'esprit. Alors pourquoi ne pas le faire venir ? En dix minutes, tu peux fouiller son cerveau... les recherches que nous avons effectuées de notre côté n'ont pas donné grand-chose. »

C'était une voix jeune, mais grave, autoritaire et sûre d'elle. Elle n'avait fait que présenter une suggestion, mais il suffisait de l'avoir entendue pour comprendre qu'il s'agissait en fait d'un ordre.

Keith était convaincu qu'il s'agissait de la voix de Dopelle, du grand Dopelle dont Betty Hadley, sa Betty Hadley, était si éperdument amoureuse. Le prestigieux Dopelle qui régnait sur tout cet univers... à l'exception d'Arcturus.

« Bon, fit Mekky. Qu'on l'amène à bord du vaisseau-amiral. »

Un coup sourd retentit au niveau de la porte étanche. Keith se débarrassa rapidement des courroies qui l'attachaient au siège de pilotage. « Une minute, dit-il. J'enfile ma combinaison. »

Il souleva le siège et trouva la combinaison. Elle était un peu encombrante au vu de l'exiguïté de la cabine, mais il l'enfila sans trop de mal. Tout fermait avec des fermetures Éclair *a priori* ordinaires, mais qui produisaient un bruit un peu étouffé, indiquant qu'elles devaient être étanches.

Le casque s'adaptait automatiquement sur le col. Il y avait sur la poitrine une petite boîte qui devait fabriquer l'air. Keith la mit en marche avant de refermer la visière transparente du casque.

Puis, il ouvrit la valve de la porte étanche qui devait laisser échapper l'air. Quand le sifflement eut cessé, il ouvrit la porte.

Un homme entra, vêtu d'un scaphandre plus lourd et plus encombrant que celui de Keith. Sans dire un mot, il prit place au poste de pilotage et se mit à manipuler les commandes. Quelques secondes plus tard, il désigna la porte étanche. Keith acquiesça et l'ouvrit.

Ils étaient contre le flanc d'un grand astronef. Si près que Keith ne pouvait même pas en deviner la taille exacte.

Une porte étanche aussi vaste qu'une chambre s'ouvrit, Keith s'avança et la porte se referma derrière lui. Un engin de cette taille devait être équipé d'un sas d'où l'on pouvait chasser l'air pour faire entrer quelqu'un venant de l'extérieur, alors que dans un petit appareil comme celui qu'avait employé Keith, il était plus simple de chasser tout l'air contenu dans la carlingue.

La porte extérieure se referma. Il y eut un sifflement d'air et, quand ce dernier eut cessé, une porte s'ouvrit vers l'intérieur de l'astronef.

Un jeune homme de grande taille, très beau, aux cheveux noirs et bouclés, avec des yeux noirs et brillants, se tenait sur le seuil et souriait à Keith. Dopelle, sans aucun doute.

Il ne ressemblait pas à Errol Flynn, mais il était encore bien plus séduisant. Keith avait beau se dire qu'il devrait le haïr, il le trouvait plutôt sympathique.

Dopelle s'avança et aida Keith à se débarrasser de son casque. « Je suis Dopelle, dit-il. Et vous êtes ce Winton ou Winston dont Mekky m'a parlé. Enlevez donc votre scaphandre. »

Malgré le ton dégagé qu'il affectait, l'inquiétude perçait dans sa voix. « Nous sommes vraiment dans le pétrin. J'espère que vous avez raison et que vous savez quelque chose qui puisse nous servir. Sinon... »

Keith se dépêtra de sa combinaison et regarda autour de lui. La pièce où il se trouvait devait être la salle principale de l'astronef qui devait lui-même être de taille imposante. Elle faisait une trentaine de mètres de long sur dix ou douze mètres de large. Un grand nombre d'hommes s'y affairaient, surtout vers le fond, dans ce qui ressemblait à un laboratoire expérimental en bonne et due forme.

Le regard de Keith revint à Dopelle, mais s'éleva bientôt. Car juste au-dessus de la tête de Dopelle planait Mekky, le cerveau mécanique.

Mekky parla. « Vous avez peut-être raison, Keith Winton, dit-il. Je vois quelque chose au sujet d'un appareil qu'on appelle – dans votre univers – un accumulateur. Un appareil inventé par un nommé Burton et ayant, semble-t-il, un rapport avec une fusée envoyée sur la Lune. C'est un appareil que nous ne possédons pas ici. En connaissez-vous les détails, le plan de montage ?

« Ne répondez pas tout haut. Pensez simplement. C'est plus rapide ainsi, et le temps compte... Tâchez de vous souvenir...

« Oui, vous en avez vu le plan et la formule... l'équation. Vous n'en avez pas conscience, mais tout cela est inscrit dans votre inconscient. Je crois que je peux les obtenir en vous hypnotisant. Acceptez-vous ?

— Oui, naturellement, dit Keith. Quelle est la situation ?

— La situation est la suivante », dit Dopelle, répondant à la place de Mekky. « Les Arcs vont attaquer très bientôt. Nous ne savons pas exactement quand, mais c'est une question d'heures.

« Et ils possèdent une arme nouvelle que nous ne savons pas détruire... nous avons pu obtenir quelques renseignements par

un Arc que nous avons fait prisonnier, mais il ne connaissait pas les détails.

« Il s'agit d'un seul astronef, sur lequel ils travaillent depuis des années. D'un côté, c'est une bonne chose ; si nous pouvons détruire cet appareil, nous aurons ensuite tout le loisir d'attaquer la flotte d'Arcturus et de mettre fin à la guerre. Mais...

— Mais quoi ? dit Keith. Vous êtes désarmés devant un seul appareil ? »

Dopelle eut un geste d'impatience. « Ce n'est pas une question de nombre, ni même de taille... encore que l'appareil en question soit vraiment monstrueux. Trois mille mètres de long, dix fois plus grand que ce qu'on a jamais tenté de construire. Mais la question n'est pas là.

« Cet engin est recouvert d'un blindage, un nouveau métal qui résiste à toutes les armes que nous connaissons. Nous pourrions l'arroser toute la journée de bombes atomiques sans lui faire la moindre égratignure. »

Keith hocha la tête. « Nous avons ça, nous aussi... dans nos magazines de science-fiction. J'en éditais un. »

Le visage de Dopelle s'éclaira soudain : « Je les lisais quand j'étais plus jeune. J'adorais cela. Bien sûr, maintenant... »

Keith tressaillit.

Il avait vu cet homme quelque part... et récemment. Non, il ne l'avait pas vu en personne, mais sur une photographie. La photographie d'un garçon beaucoup plus jeune et infiniment moins séduisant mais qui ressemblait...

« Joe Doppelberg ! » cria-t-il. Et il demeura bouche bée.

« Quoi ? » Dopelle le considéra avec stupéfaction. « Que voulez-vous dire ? »

Keith referma la bouche. Il contempla Dopelle.

« Je vous connais, dit-il. Du moins, je commence à comprendre ce qui s'est passé, j'ai un indice. Vous êtes Joe Doppelberg... ou plutôt le Doppelgänger de Doppelberg.

— Et qui est Doppelberg ?

— Un amateur de science-fiction de... de là où je viens, dit Keith. Vous lui ressemblez... et vous êtes ce qu'il voudrait être ! Vous êtes plus âgé, évidemment, et mille fois plus beau, plus

séduisant, plus intelligent... Vous êtes exactement le héros de ses rêves, celui qu'il aurait aimé être. Vous... enfin il m'écrivait de longues lettres au *Courrier des Astronautes*, en m'appelant l'Astro-triste et en me disant qu'il n'aimait pas nos couvertures parce que les monstres n'étaient pas assez horribles et... »

Il s'arrêta court.

Dopelle fronçait les sourcils. « Mekky, dit-il, il est fou. Nous ne tirerons rien de lui. Il est fou à lier.

— Non, dit la voix mécanique, il n'est pas fou. Il a tort, bien sûr, mais il n'est pas fou. Je suis le cours de ses pensées et je comprends pourquoi il pense ce qu'il vient de dire... et ce n'est pas illogique ; seulement, il se trompe.

« Je peux tirer quelque chose de lui ; j'entrevois presque la vérité maintenant, sauf sur le plan de montage de l'appareil et la formule dont nous avons besoin. Et c'est ce qui doit passer en priorité, avant toute explication, sinon aucun de nous ne survivra. »

Mekky vint se poser un peu au-dessus de Keith Winton.

« Venez, étranger d'un autre univers, dit-il, suivez-moi. Vous allez être hypnotisé un court moment, afin que je puisse extraire des tréfonds de votre subconscient ce dont nous avons besoin. Après, quand nous nous serons mis au travail sur ces données, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

— Vous me direz comment revenir ?

— Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Mais je vois maintenant cet appareil que vous connaissez et dont nous ignorons tout... L'accumulateur Burton qui, dans votre univers, était fixé à la première fusée envoyée sur la Lune, et qui sauvera peut-être la Terre de la menace d'Arcturus.

« Et je vous le répète : vous vous trompez ; cet univers est aussi réel que celui d'où vous venez, et il ne s'agit pas du rêve de quelqu'un qui appartient à votre propre univers. Si les Arcturiens sont vainqueurs dans cet univers-ci, vous n'aurez aucune chance de revenir là d'où vous venez. Me croyez-vous ?

— Je... je ne sais pas.

— Venez, je vais vous montrer de quoi vous allez peut-être sauver la Terre. Voulez-vous voir un Arcturien vivant ?

— Bien sûr, pourquoi pas !

— Suivez-moi ! »

La sphère traversa la pièce et Keith la suivit. La voix de Mekky s'adressait directement à sa conscience. « Celui que vous allez voir a été capturé dans un appareil de reconnaissance aux alentours d'Alpha du Centaure. C'est le premier que nous ayons pris vivant depuis longtemps. C'est de son esprit – si l'on peut parler d'esprit – que j'ai appris l'attaque imminente de ce monstrueux appareil, de cet astronef capable de détruire notre flotte tout entière si nous ne le détruisons pas d'abord. Peut-être, quand vous aurez vu... »

Une porte s'ouvrit, révélant une seconde porte aux barreaux d'acier qui fermait une cellule. Aussitôt la cellule s'éclaira.

« Voici, dit la voix de Mekky, voici un Arcturien. »

Keith s'approcha pour regarder à travers les barreaux. Il recula aussitôt de plusieurs pas, avec précipitation. Pris d'une violente nausée, il ferma les yeux et vacilla. L'horreur lui broyait le cœur.

Et il n'avait fait qu'entr'apercevoir une partie de ce qui se trouvait derrière les barreaux. Il aurait été incapable de dire, même maintenant, à quoi ressemblait un Arcturien. Mais il savait qu'il *ne voulait pas* savoir ; que la seule vue de cette chose réduite à l'impuissance et enfermée dans une cage pouvait suffire à rendre fou un être humain.

Cela ne ressemblait à rien de ce qu'on pouvait imaginer. Même Joe Doppelberg n'aurait pu rêver *cela*.

La porte d'acier se referma.

« C'était, dit Mekky, un Arcturien sous son aspect normal. Vous comprendrez peut-être maintenant pourquoi les espions arcturiens, des choses comme celle-ci – mais qui ont emprunté l'apparence humaine –, sont abattus au moindre soupçon. Aux premiers jours de la guerre, on avait ramené sur Terre quelques Arcturiens pour les montrer, pour galvaniser les Terriens, les préparer à la longue lutte qu'il leur faudrait mener s'ils voulaient éviter l'anéantissement.

« Les gens de la Terre les ont vus. Ils savent de quels pouvoirs dispose un Arcturien qui s'est emparé du corps d'un être humain. C'est pourquoi les Terriens tirent au moindre soupçon sur toute personne susceptible d'être un espion

arcturien. Maintenant que vous avez vu un de nos ennemis, comprenez-vous nos mesures de sécurité ? »

Keith avait la gorge serrée et les lèvres sèches. Il dit « oui », d'une voix rauque. Il était encore sous l'emprise de ce qu'il venait d'apercevoir : un monstre horrible et dégoûtant ; prisonnier de cette vision, il avait conscience de ce que Mekky lui disait.

« À moins que nous ne parvenions à détruire l'astronef géant qui va attaquer d'ici peu, ce sont des *choses* comme celle-là, dit Mekky, qui anéantiront la race humaine et peupleront le Système solaire.

« Venez, Keith Winton. »

Chapitre 17

Huckleberry (in)Finn(i)

Keith Winton se sentait un peu étourdi. Comme s'il avait bu et qu'il commençait à dessoûler, ou bien comme s'il se réveillait lentement d'une anesthésie à l'éther.

Mais, au fond, ce n'était comparable à rien de tout cela. Il avait beau se sentir physiquement engourdi, il avait l'esprit parfaitement clair. Seulement, il venait d'avaler une nourriture un peu trop riche et il avait du mal à la digérer.

Assis devant un petit balcon équipé d'une balustrade d'acier, il dominait la grande salle du vaisseau-amiral et observait Dopelle et ses assistants occupés à construire quelque chose qui lui parut être une version modifiée et sensiblement agrandie d'un appareil dont il avait vu le dessin dans un magazine de science-fiction, là-bas sur Terre, sur sa Terre à lui. Il s'agissait d'un accumulateur Burton. Et c'était dans *son* magazine qu'il avait vu le plan de montage et la formule qui était à la base du mode de fonctionnement de l'engin.

Mekky flottait au-dessus d'eux, juste au-dessus de l'épaule de Dopelle et à une quinzaine de mètres de Keith. Mais c'était à Keith qu'il parlait, à l'esprit de Keith. Visiblement les questions de distance n'importaient guère à Mekky.

Keith avait d'ailleurs l'impression que Mekky menait de front plusieurs conversations télépathiques, car de toute évidence la sphère donnait des directives à Dopelle et à ses assistants tout en parlant à Keith :

« Vous avez du mal à comprendre, évidemment, lui annonça Mekky. Il est en fait impossible de comprendre vraiment la notion d'infini. Et pourtant il existe un nombre infini d'univers.

— Mais où cela ? demanda l'esprit de Keith. Dans des dimensions parallèles... ou ailleurs ?

— Une dimension n'est qu'une caractéristique d'un univers, dit Mekky, et n'a de valeur que dans le cadre de cet univers particulier. Vu de l'extérieur, un univers – qui est en soi un espace infini – n'est qu'un point, un point sans dimension.

« Il existe un nombre infini de points sur la tête d'une épingle. Il existe donc autant de points sur la tête d'une épingle qu'il y en a dans un univers infini... ou dans une infinité d'univers infinis. Et l'infinité à la puissance infinie n'est toujours que l'infinité. Comprenez-vous cela ?

— À peu près.

— Il existe donc *un nombre infini d'univers coexistants*. Ils comprennent aussi bien l'univers dans lequel nous nous trouvons que celui d'où vous venez. Ils sont tous réels, aussi concrets les uns que les autres. Mais concevez-vous ce qu'implique une infinité d'univers, Keith Winton ?

— Ma foi... oui, et non.

— Cela veut dire *que tous les univers concevables existent*. Il existe, par exemple un univers dans lequel cette scène se répète, à un détail près : vous – ou votre équivalent – portez des chaussures marron et non des chaussures noires.

« Il existe un nombre infini de permutations de cette variation ; vous pourriez, par exemple, imaginer un univers où vous auriez une écorchure au petit doigt gauche, un autre dans lequel vous auriez des cornes rouges et...

— Mais tous ces personnages différents sont toujours moi ?

— Non, dit Mekky, aucun d'eux n'est vous... pas plus que le Keith Winton de cet univers n'est vous. Ils sont chacun une entité individuelle, comme le Keith Winton de cet univers-ci ; entre vos deux variations, la différence d'aspect est considérable : il n'y a même plus de ressemblance.

« Mais vous et votre réplique dans cet univers-ci avez eu à peu près la même histoire. Et vous avez pu constater pour votre malheur, que vous aviez écrit les mêmes nouvelles. Par ailleurs, il existe des ressemblances entre mon maître Dopelle et un amateur de récits de science-fiction du nom de Joe Doppelberg, qui appartient à l'univers d'où vous venez ; mais ils ne sont pas la même personne.

— S'il existe une infinité d'univers, dit Keith d'un ton songeur, alors toutes les combinaisons possibles doivent exister. Alors quelque part *tout doit être vrai*. Dans ce cas il est impossible d'écrire une véritable œuvre de fiction, parce que, si invraisemblable qu'il soit, les événements qui y sont racontés doivent se passer quelque part. C'est cela ?

— Bien sûr. Il existe un univers dans lequel Huckleberry Finn est un personnage réel, qui fait exactement ce que Mark Twain a décrit. Il y a en fait un nombre infini d'univers dans lequel d'autres Huckleberry Finn se livrent à toutes les variations possibles de ce que Mark Twain a imaginé, un jour ou l'autre. »

Keith Winton sentait son esprit chanceler un peu.

« Alors, dit-il, il existe un nombre infini d'univers dans lesquels nous – ou nos équivalents – construisons des accumulateurs Burton pour parer à l'attaque des Arcturiens ? Et dans certains d'entre eux, nous réussissons, alors que dans d'autres nous échouons ?

— Exact. Et il y a, bien entendu, un nombre infini d'univers dans lesquels nous n'existons pas du tout... c'est-à-dire dans lesquels des créatures semblables à nous n'existent pas. Dans lesquels la race humaine n'existe pas. Il y a, par exemple, un nombre infini d'univers dans lesquels les fleurs sont la forme de vie prédominante, ou dans lesquels aucune forme de vie ne s'est jamais développée ni ne se développera jamais.

« Et un nombre infini d'univers où les formes d'existence sont telles que nous n'aurions pas de mot ni de concept pour les décrire ni pour les imaginer. »

Keith ferma les yeux et essaya d'imaginer des univers qu'il ne pourrait jamais imaginer parce qu'ils échappaient aux possibilités de son imagination. Il rouvrit les yeux.

« Toutes les combinaisons possibles, continuait Mekky, doivent exister dans l'infinité. Il existe donc une infinité d'univers dans lesquels vous allez mourir dans l'heure qui va suivre, en pilotant une fusée qui va attaquer l'astronef géant d'Arcturus. Comme vous allez le faire tout à l'heure.

— *Quoi ?*

— À votre propre demande, bien sûr. Car cela vous ramènera dans *votre* univers. Et vous voulez y revenir ; je le lis très clairement dans votre esprit. Puisque vous le désirez, nous allons vous laisser cette chance. Mais ne me demandez pas si, dans cet univers où nous sommes, vous allez réussir. Je ne peux pas prévoir l'avenir. »

Keith secoua la tête comme pour s'ébrouer. Mille questions se pressaient dans sa tête. Il reprit au commencement et posa une fois encore une des premières questions qu'il avait posées après s'être réveillé de son sommeil hypnotique. Peut-être maintenant comprendrait-il mieux.

« Mekky, voudriez-vous m'expliquer comment je suis arrivé ici ?

— La fusée lancée de votre Terre à destination de la Lune a dû retomber et atterrir tout près de vous. Sans doute à quelques mètres. L'accumulateur Burton a fonctionné à l'atterrissage ; il a provoqué une sorte d'explosion, enfin pas tout à fait, bien que le phénomène ait eu certains effets analogues à ceux d'une explosion. Mais l'étude de l'appareil m'a montré que certains de ses effets électriques étaient assez particuliers. Quiconque serait pris dans la décharge de l'appareil – de plein fouet et non pas à quelques mètres de distance – ne serait pas tué. Il serait simplement projeté de son univers dans un autre, parmi l'infinité des univers existants.

— Mais comment pouvez-vous en être sûr, si vous n'avez jamais vérifié ici les effets de l'accumulateur Burton ?

— En partie par déduction d'après ce qui vous est arrivé. En partie par analyse... une analyse de la formule de Burton bien plus poussée que celle qu'ont pu faire vos savants... Mes seules déductions devraient suffire sans qu'il soit besoin de justification théorique. Vous étiez là-bas ; vous êtes ici. C.Q.F.D.

« Et je lis dans votre esprit pourquoi, parmi une infinité d'univers, c'est dans celui-ci que vous vous êtes retrouvé.

— Vous voulez dire que cela n'a pas été l'effet du hasard ?

— Rien n'est l'effet du hasard. C'est parce que, à l'instant précis où s'est produite la décharge, vous étiez justement en train de penser à cet univers-ci. Vous pensiez alors à votre amateur de récits de science-fiction, Joe Doppelberg, et vous

vous demandiez dans quelle sorte d'univers il aimerait vivre. Voilà tout.

« Cela ne veut pas dire que ce ne soit pas un univers réel, aussi réel que le vôtre. Ce n'est ni vous ni Joe Doppelberg qui avez *imaginé* cet univers. Il était et existait. Mais il se trouve que, parmi l'infinité d'univers, c'est justement à celui-ci que vous pensiez au moment où s'est produite la décharge électrique... vous pensiez à l'univers dont, selon vous, pourrait rêver Joe Doppelberg.

— Je crois que je comprends maintenant, dit Keith. Et cela explique bien des choses. Pourquoi, par exemple, les cadettes de l'Espace portent le costume qu'elles portent ici. C'est ce que doit imaginer Joe — ou du moins c'est ce que je croyais qu'il imaginerait. Et... »

Il pensait à tellement de choses à la fois qu'il ne savait pas par quoi commencer.

Dopelle était exactement ce que Doppelberg aurait lui-même rêvé d'être.

Tant de petits détails s'expliquaient maintenant...

Joe Doppelberg était allé aux Éditions Borden en l'absence de Keith. Il n'avait donc jamais vu Keith et ne savait pas comment il était. Mais, à force de correspondre par lettres il s'était fait une image précise de lui et le Keith Winton de cet univers-ci ressemblait à cette image : plus grand, plus mince, avec des lunettes qui lui donnaient davantage une allure de bureaucrate, bref il ressemblait plus à un rédacteur en chef de magazine. Si Joe avait vu Keith, alors l'image qu'il se faisait de lui aurait correspondu avec la réalité et il y aurait eu dans cet univers un sosie de Keith Winton. Ou, plus exactement, Keith aurait été transporté dans l'univers (à ce détail près identique à celui-ci) où Keith Winton était son sosie.

Joe Doppelberg avait certainement vu Betty Hadley aux Éditions Borden. Il ne savait pas qu'elle ne travaillait là que depuis quelques jours : aussi, dans cet univers-ci en était-il autrement. Il ne connaissait pas l'existence de la maison de campagne de Borden à Greeneville ce qui expliquait que la propriété ne fût pas à Greeneville. Il devait y en avoir une ailleurs.

Oui, *tout* concordait, jusqu'au perfectionnement des monstres qui illustraient les couvertures *d'Aventures extraordinaires* et qui avaient ici cet aspect horrible que Doppelberg se plaignait de ne pas leur trouver là-bas.

À tout point de vue, il s'agissait bien de l'univers imaginaire d'un adolescent passionné de récits de science-fiction. Les vieilles Ford T. y côtoyaient les astronefs. Les Nocturnes. Une atmosphère sur la Lune. Des Colt .45 sur Terre et Dieu sait quelles armes fantastiques pour les guerres intergalactiques. Du jus-de-lune dans les bars. Le B.M.I.

Et Doppelberg dans le rôle de Dopelle, maître de tout un univers, à l'exception d'Arcturus. Dopelle, le supersavant, créateur de Mekky, le seul homme à être allé sur Arcturus et à en être revenu vivant.

Dopelle, fiancé à Betty Hadley. Évidemment, il avait eu le coup de foudre en la voyant le jour où il était allé aux Éditions Borden. Et Keith ne pouvait vraiment pas lui en vouloir.

Un univers à la Doppelberg.

Non, corrigea mentalement Keith : un univers à la Doppelberg tel que lui, Keith, se l'imaginait. Joe lui-même n'avait rien à voir là-dedans. C'était simplement l'univers dont Keith s'imaginait que Doppelberg pouvait rêver. Jusque dans ses moindres détails.

Mekky, par exemple, était parfaitement à sa place dans cet univers.

Pendant ce temps, dans la grande salle, en bas, les hommes achevaient leur montage : un assemblage compliqué de fils et de ressorts qui ressemblait vaguement à la reproduction qu'il avait vue un jour de l'accumulateur Burton. De toute évidence, une fois qu'il en avait compris le principe, Mekky en avait conçu un beaucoup plus puissant.

Mekky remonta vers le balcon pour venir flotter au-dessus de l'épaule de Keith.

« Maintenant, dit-il, on va le monter dans le nez d'une navette de survie. Je ne puis prévoir quels seront les effets de l'accumulateur Burton sur un plus grand vaisseau, équipé d'un système de téléportation. Et nous n'avons pas le temps non plus de nous livrer à des expériences.

« Quelqu'un – et c'est à vous que revient le privilège de vous porter volontaire le premier – va devoir piloter la navette assez longtemps pour qu'une charge suffisante s'accumule dans l'accumulateur Burton. Ce sera une charge d'une puissance extraordinaire.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? » demanda Keith. Il savait déjà qu'il se porterait volontaire.

« Quelques minutes seulement ; pour être précis, quatre minutes et quinze secondes. Après, la charge n'augmentera plus et ne diminuera plus.

« La navette devra rester aux abords du vaisseau-amiral qui sera le premier objectif de l'appareil géant d'Arcturus. Et quand celui-ci se matérialisera pour nous attaquer, la navette devra aller s'écraser sur lui.

« À ce moment, l'appareil géant ennemi se laissera porter par son inertie. Et aucun appareil de notre flotte ne pourra l'endommager en s'écrasant sur lui ou en lui tirant dessus. Il sèmera la mort et la destruction parmi la flotte, puis s'attaquera aux planètes, y compris la Terre... À moins que l'accumulateur Burton – qui est aussi nouveau pour les Arcturiens que pour nous – ne puisse le détruire.

— Pensez-vous que ce soit possible ? »

Keith crut percevoir une sorte de ricanement dans la voix métallique de Mekky. « Je crois que oui. Et vous le saurez quand vous vous écraserez contre le vaisseau ennemi avec votre navette. Je vois dans votre esprit que vous vous portez volontaire pour cette mission... c'est la seule chance que vous ayez de regagner votre univers.

« C'est un grand privilège. Si vous le refusiez, tous les hommes de la flotte brigueraient cet honneur.

— Mais comment saurai-je piloter la navette ? Je ne connais pas les commandes. Je n'ai jamais vu ce genre d'appareil. Est-ce plus difficile à piloter qu'un Ehrling ?

— C'est un détail sans importance, dit Mekky. Avant que vous n'y preniez place, j'implanterai dans votre cerveau les connaissances nécessaires. Vous aurez des réflexes purement automatiques, vous n'aurez même pas besoin de penser. C'est d'ailleurs indispensable, si vous voulez revenir dans votre

propre univers... au lieu de sortir simplement de celui-ci pour retomber Dieu sait où. Vous devez avoir l'esprit parfaitement libre.

— Pourquoi ?

— Parce que vous devrez concentrer votre pensée sur l'univers où vous désirez revenir, vous devrez en évoquer des souvenirs. Il vous faudra penser à l'endroit où vous vous trouviez la semaine dernière, au moment précis où la fusée s'est abattue près de vous. Tenez compte pourtant du laps de temps qui s'est écoulé depuis. Sinon, vous risqueriez de revenir là-bas juste à temps pour que la décharge vous expédie encore ailleurs.

« Vous pourrez expliquer votre absence durant cette semaine en prétendant que vous avez eu une crise d'amnésie à la suite du choc consécutif à l'explosion de la fusée. Et de Greneville, vous pourrez retourner à New York, retrouver Betty Hadley, *votre* Betty Hadley. »

Keith rougit jusqu'à la racine des cheveux. Il y avait des inconvénients à laisser lire ses pensées, même par un cerveau mécanique.

Les hommes en bas déplaçaient l'appareil qu'ils venaient de construire.

« Cela va-t-il être long d'installer l'accumulateur Burton sur la navette ?

— Une dizaine de minutes tout au plus. Détendez-vous maintenant, et fermez les yeux, Keith Winton. Je vais implanter dans votre esprit les connaissances qui vous permettront de piloter votre appareil. »

Keith Winton ferma les yeux et se détendit.

Chapitre 18

L'astronaute en mission

La navette de survie fendait le vide à huit cent mille kilomètres de Saturne et à cent cinquante kilomètres du vaisseau-amiral de la flotte terrienne. Keith apercevait ce dernier sur son écran de contrôle et savait que tous les membres d'équipage qui en avaient la possibilité l'observaient sur leurs écrans.

Pour l'instant, il était le héros de cet univers. Il était plus grand même que Dopelle. Il allait faire ce que Dopelle n'avait jamais pu tout à fait réussir : anéantir la puissance et la menace d'Arcturus.

Rien, songea-t-il non sans amertume, de ce qu'il avait fait dans cet univers n'avait pourtant semblé le préparer à cette façon héroïque de s'éclipser.

Il avait joliment réussi, au fond. De suspect sur le point d'être abattu à vue, voilà qu'il était devenu le héros susceptible de sauver la race humaine. Seulement, il ne serait plus là pour savoir s'il l'avait réussi ou non. Quel que soit le résultat de la collision accumulateur Burton/vaisseau géant d'Arcturus, soit la mort l'attendait, soit il serait propulsé... quelque part. Dans l'univers d'où il venait, espérait-il.

Il se demanda si, dans l'hypothèse où tout se passerait bien, on lui élèverait des statues. Si le jour anniversaire de Keith Winton serait une fête nationale, allons donc... Internationale ! Voire interplanétaire !! Mais ce serait ô combien gênant pour l'autre Keith Winton, celui qui appartenait à cet univers et qui sans doute était né le même jour que lui. Il faudrait que les gens appellent l'un ou l'autre Keith Winton II.

Une infinité de Keith Winton dans une infinité d'univers, plus une infinité d'univers sans Keith Winton, moins un

univers, ou plutôt plus une autre infinité d'univers où Keith Winton avait existé, mais avait disparu après l'explosion d'une fusée...

Sans compter l'univers dans lequel il se trouvait maintenant, un univers réel. En tout cas pour un moment.

Et lui, tout seul dans un petit engin en forme de cigare, long de dix mètres sur deux de diamètre, allait peut-être réussir ce que toute la flotte de la Terre avait été incapable d'accomplir.

Mais allait-il réussir ? Mekky estimait que cela marcherait. Et si quelqu'un ou quelque chose devait le savoir, c'était bien Mekky. Inutile de se tourmenter. Ou bien cela réussirait ou bien cela ne réussirait pas et dans ce dernier cas il ne serait plus là pour s'en apercevoir.

Il manipula les commandes, faisant décrire à l'appareil un cercle de moins de quinze cents mètres de diamètre pour revenir exactement à son point de départ. Une manœuvre délicate qu'il avait accomplie sans aucune difficulté ; grâce à Mekky, il était devenu un pilote consommé.

L'Astronaute de service, songea-t-il, en se souvenant du nom dont il signait son Courrier dans *Aventures extraordinaires*. Si seulement ses fidèles lecteurs pouvaient le voir maintenant. Il sourit.

Dans sa tête, la voix de Mekky retentit : « Il arrive. Je sens les vibrations du sub-éther. Préparez-vous, Keith Winton. »

Il regarda son écran de contrôle. Il distingua un point noir juste au centre. Il manœuvra les commandes, visa l'objectif et lança sa navette à pleine puissance.

Le point noir grandit, lentement d'abord ; bientôt, il emplit l'écran de contrôle. Il occupait toute la surface de l'écran bien que l'objectif vers lequel la navette se dirigeait fût encore très loin.

Quel monstre !

Keith aperçut les sabords de l'astronef géant ; des canons se braquaient dans sa direction. Mais ils n'auraient pas le temps de faire feu ; il n'était plus qu'à une seconde de son but.

Plus qu'une fraction de seconde maintenant !

Il essaya désespérément de concentrer sa pensée sur la Terre, sur sa Terre, sur le jardin près de Greneville. Sur Betty

Hadley. Sur Betty Hadley principalement. Sur la monnaie en dollars et en *cents*, et sur la vie nocturne de Broadway sans calaminage. Sur tout ce dont il était capable de se souvenir et qu'il aimait dans la vie là-bas.

Une série d'images défilèrent dans sa tête comme en voient défiler, dit-on, les gens qui se noient (mais ce n'est pas vrai). Il se dit : *Mais, bon sang, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Il est inutile que je retrouve exactement le monde que j'ai quitté. Je peux revenir dans un monde meilleur ! J'ai le choix entre une infinité d'univers ; je n'ai qu'à me décider pour un univers qui me donne au moins quelques satisfactions supplémentaires. Je peux choisir un univers presque identique à celui que je connaissais, mais où ma situation... Betty...*

Bien sûr, ces pensées ne se succédèrent pas ainsi dans sa tête, en ordre précis. Tout cela durant la fraction de seconde qui lui restait. Il ne s'agissait pas de pensées cohérentes... juste des éclairs de conscience... des idées sur ce qu'il aurait pu faire s'il avait eu le temps de réfléchir un peu.

La navette de survie heurta l'astronef géant, et il y eut un grand éclair. Un éclair éblouissant, mais différent du premier...

Cette fois il n'eut aucune conscience de temps écoulé. Et cette fois encore, il reprit conscience allongé par terre alors que la nuit tombait. Les étoiles brillaient déjà dans le ciel, accompagnant un joli clair de lune. C'était le premier quartier, remarqua-t-il et non pas l'étroit croissant de dimanche dernier.

Il regarda autour de lui. Il était au milieu d'une zone calcinée. Non loin de lui, se dressaient encore les fondations de ce qui avait été une maison, et il en reconnaissait la forme. Il reconnaissait aussi le tronc carbonisé d'un arbre à côté de lui.

Et on aurait dit – conformément à ce qu'avait recommandé Mekky – que l'explosion avait eu lieu la semaine dernière.

Bon, pensa-t-il. Me voilà retombé au bon endroit et à l'heure dite.

Il se leva et s'étira : il était encore tout engourdi après son séjour dans la cabine exiguë de la navette de survie. Il s'avança sur la route, une route qu'il reconnaissait cette fois, la route qui bordait la propriété de Borden.

Mais il ne se sentait pas tout à fait à son aise. Pourquoi diable avait-il pris le risque de laisser son esprit délirer juste au dernier moment ? Et s'il avait commis là une horrible erreur ? Et si ?...

Un camion arrivait sur la route ; il le héla et se fit emmener à Greenville. Le chauffeur était taciturne ; ils n'échangèrent pas un mot durant tout le trajet.

Keith le remercia et descendit sur la grande place de la ville.

Il se précipita jusqu'au premier kiosque pour regarder la manchette du journal du soir. *New York bat Chicago dans le championnat de baseball*, lut-il. Il poussa un soupir de soulagement. Il se rendit compte qu'il ne s'était vraiment senti rassuré qu'en voyant ce titre.

Il s'épongea le front et passa à l'épreuve suivante. « Vous avez *Aventures extraordinaires* ? demanda-t-il au marchand.

— Ici, monsieur. »

Il jeta un coup d'œil sur la couverture, la couverture familière, et constata que la fille et le monstre étaient bien comme ils devaient être et que le prix marqué était de vingt cents et non de deux crédits.

Il eut un nouveau soupir de soulagement, puis, cherchant de la monnaie dans sa poche, il se souvint qu'il n'avait pas d'argent. Il n'avait que des crédits, cinq cent soixante-dix crédits si ses souvenirs étaient exacts. Ce n'était pas la peine de les exhiber.

Très gêné, il rendit le magazine. « Excusez-moi, dit-il. Je viens de m'apercevoir que je suis sorti sans argent.

— Oh ! pensez-vous, monsieur Winton, dit le marchand de journaux, ça n'a pas d'importance. Vous me paierez une autre fois. Et... hum... si vous êtes sorti sans argent, voulez-vous que je vous en prête ? Est-ce que vingt dollars vous suffiraient ?

— Certainement », dit Keith. C'était plus qu'il ne lui faudrait pour aller jusqu'à New York. Mais comment le propriétaire de ce petit kiosque de Greenville le connaissait-il ? Il plia le magazine et le fourra dans sa poche. Le marchand de journaux lui tendit deux billets.

« Merci beaucoup, dit Keith. Mais... tenez, ne me donnez que dix-neuf dollars et quatre-vingts cents, comme ça je ne vous devrai pas le magazine.

— Entendu. Ah ! ça me fait plaisir de vous voir, monsieur Winton. On croyait que vous aviez été tué par l'explosion de la fusée. Tous les journaux l'ont annoncé.

— Alors c'est qu'ils se sont trompés », dit Keith. Évidemment, pensa-t-il ; voilà pourquoi cet homme le connaissait. Les journaux avaient publié sa photo parmi celles des invités de Borden présumés tués par l'explosion.

« Je suis rudement content que les journaux se soient trompés », dit le marchand.

Keith mit dans sa poche la monnaie des vingt dollars et s'en fut. Il commençait à faire noir maintenant, exactement comme dimanche dernier. Voyons, qu'allait-il faire ? Il ne pouvait pas téléphoner à Borden, Borden était mort... ou peut-être avait-il été projeté dans quelque autre univers. Borden et les autres gens qui se trouvaient là étaient-ils assez près du centre de la décharge pour que ce fût le cas ? Keith l'espérait pour eux.

Un souvenir désagréable lui fit éviter l'épicerie où – des années auparavant, lui sembla-t-il – il avait vu son premier monstre purpurin et où le patron avait fait feu sur lui. Cela ne se produirait pas cette fois, bien sûr, mais malgré tout il alla jusqu'à l'autre épicerie, un peu plus loin.

Il se dirigea vers la cabine téléphonique... oui, il y avait une fente pour introduire les jetons. Allait-il essayer d'appeler les Éditions Borden à New York ? Il y avait souvent des gens qui y travaillaient très tard dans la soirée. Peut-être trouverait-il quelqu'un malgré l'heure tardive. Et sinon la communication ne lui coûterait rien.

Il revint au comptoir prendre un jeton et retourna dans la cabine.

Comment faisait-on pour obtenir l'inter d'une cabine de Greenville ? Il prit l'annuaire de Greenville qui pendait à la chaîne et le feuilleta négligemment jusqu'à la lettre B. La dernière fois qu'il s'était livré à ce petit jeu, il n'avait pas trouvé de L.A. Borden parmi les abonnés comme ç'aurait pourtant dû être le cas. Et c'était là que ses malheurs avaient commencé.

Aussi, cette fois, simplement pour se rassurer, parcourut-il la colonne des B.

Pas de L.A. Borden dans l'annuaire du téléphone de Greeneville.

Pendant quelques secondes, il s'appuya contre la porte de la cabine et ferma les yeux. Puis il regarda encore une fois. C'était toujours la même chose. Pas de L.A. Borden.

Est-ce qu'au dernier moment l'une de ses vagues pensées avait tout changé ? N'allait-il pas se retrouver dans un univers qui n'était pas exactement celui qu'il avait quitté ? Dans ce cas, c'était le premier indice, outre le fait que le marchand de journaux l'avait appelé par son nom, mais c'était là chose facilement explicable. Mais... pas de Borden ?

Il tira de sa poche l'exemplaire d'*Aventures extraordinaires* et l'ouvrit à la page du sommaire. Son regard descendit jusqu'à la liste des noms en petits caractères en bas de la page où on lisait...

Rédacteur en chef : Ray Wheeler.

Non pas Keith Winton, mais Ray Wheeler. Qui était-ce encore que celui-là ?

Il se dépêcha de regarder le nom de l'éditeur pour voir si là aussi il y avait quelque chose de changé. Oui.

On ne lisait pas Éditions Borden.

On lisait *Éditions Winton*. Il fixa ces mots d'un œil vague et il lui fallut bien cinq secondes pour se rappeler où il avait déjà entendu ce nom de Winton.

Quand il eut compris que c'était son propre nom, il s'empara fébrilement de l'annuaire et regarda cette fois aux W. Voilà : Keith Winton, Cedarburg Road, et un numéro de téléphone qui lui était familier... le 111 à Greeneville.

Il ne s'étonnait plus maintenant que le marchand de journaux l'eût reconnu ! Il avait donc quand même réussi à modifier un peu les choses durant cette ultime fraction de seconde ! Dans ce nouvel univers, Keith Winton possédait une des plus grosses maisons d'édition des États-Unis et il était également propriétaire du domaine de Greeneville. Il devait être riche à millions !

Ses dernières pensées avant l'explosion de la fusée avaient été pour sa situation... et pour Betty.

Il faillit se casser un doigt dans sa hâte à introduire le jeton dans la fente. Il n'avait même pas regardé comment on demandait l'inter d'ici, mais il fit le zéro sur le cadran et attendit. C'était bien cela.

« Je voudrais New York, dit-il. Voulez-vous demander s'il existe une abonnée du nom de Betty Hadley et me la passer ? Vite, vite, je vous prie ! »

Quelques minutes plus tard, on lui dit combien de pièces il lui fallait introduire dans l'appareil, puis on lui annonça : « Vous avez New York. Parlez ! »

La voix calme de Betty dit : « Al'...

— Betty, ici Keith Winton. Je...

— *Keith !* Tout le monde croyait... Les journaux avaient annoncé... Que s'est-il passé ? »

Il avait préparé sa réponse tout à l'heure dans la navette de survie, suivant le conseil de Mekky. « Je crois que j'étais à l'endroit où la fusée est retombée. Mais j'étais à la limite de la zone dangereuse. J'ai dû être assommé, mais pas blessé. Seulement, le choc m'a rendu amnésique et j'ai probablement erré dans le pays jusqu'à ce que je revienne à moi. Je suis à Greenville.

— Oh ! Keith, c'est merveilleux ! C'est... je ne trouve plus mes mots ! Vous rentrez tout de suite à New York ?

— Le plus tôt possible. Il y a un petit terrain d'aviation ici... enfin, il me semble... je vais prendre un taxi jusque-là et noliser³ un avion pour New York. Je serai là d'ici une heure à peu près. Rendez-vous à l'aéroport d'Idlewild, voulez-vous ?

— Si je veux ? *Chéri... oh ! mon chéri.* »

Un instant plus tard, Keith Winton, l'air un peu ahuri, sortait de la cabine et se mettait en quête d'un taxi.

« Ça, c'est vraiment un univers pour moi ! »

Fin

³ *Noliser* : syn. *Affréter*. (*N.d.Team*)